

Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris

Société franco japonaise de Paris. Auteur du texte. Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris. 1930.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

N° 72.
(2^e de 1930).

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

*Honoré d'une Souscription
du Ministère de l'Instruction Publique*

BULLETIN

Société franco-japonaise

de Paris

Imprimé par la Société
de Minéralogie et d'Étude de l'Asie

N° 72
(2° de 1930).

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900



SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue Foch).

PARIS

—
1931

1890

BULLETIN

de la

Société Franco-Japonaise

de Paris

Fondée le 18 septembre 1890



PALAIS NATIONAL - MUSEUM OF ARTS AND METALS

10, rue de Valenciennes

Paris

INDEX

Son Excellence M. Yoshizawa , Ambassadeur du Japon en France. En l'honneur de Bolivar, paroles prononcées à la 16 ^e session de la Société des Nations à Genève, pour commémorer le centenaire du Libertador	7	
Michel Ribaud : Excursion au célèbre monastère de Koya-San	11	
André Lequeux : Une semaine à l'intérieur du Japon il y a quarante ans. — Le lac Suwa	39	
Commandant Raymond Martinie : Ryutei Tanehiko et son œuvre principale « Inaka Genji ».	69	
P. Sentenac : Chronique des expositions	75	
M. Huber : Dix-neuvième session de l'Institut international de Statistique, à Tokio, septembre 1930.	81	
M. Lemaire : Nouvelles du Japon scientifique et industriel	85	
M. Garnier : Études botaniques du docteur Savatier au Japon (1865-1875)	99	
Échos : Nomination de Son Excellence M. Adatci, comme membre, puis comme président de la Cour Internationale de la Haye. — S. A. le prince Tokugawa à la Chambre des Députés. — Retour au Japon de la cloche bouddhiste de l'Ariana, à Genève. — Recensement de la population. — Aviation. — Cérémonie bouddhique à Paris. — Conférence de M. Ed. Clavery. — Le professeur S. Ikeno, membre de l'Académie des Sciences. — Deux Japonais, docteurs en Sorbonne; lettre de M. Louis Benaerts, Inspecteur général de l'Instruction Publique.		
Vie de la Société. Assemblée générale du 28 mars 1930. — Déjeuner en l'honneur de Son Excellence M. Wakatsuki. — Déjeuner en l'honneur de Son Excellence le Prince Tokugawa. — Réception en l'honneur de Son Excellence M. Yoshizawa, ambassadeur du Japon. — Réception en l'honneur de LL. AA. II. le Prince et la Princesse Takamatsu. — Départ de M. Kawai.		
Nécrologie.		
Mission en Europe de M. le Vice-Amiral T. Hatano.	122	
André Renard : La préhistoire au Japon, d'après M. Jiujiara Nakaya	127	
Bibliographie.		
I. — LIVRES ET PUBLICATIONS DIVERSES.		
A. MIYAMORI, <i>Chefs-d'œuvre de Tchikamatsou</i> , traduction du Colonel JACOB (Ed. Clavery). — <i>The Yearbook of Japanese Art</i> (1928); <i>The Japan Yearbook</i> . — HITONO-MATSU : <i>Le Soleil Levant</i> (E. C.). — ETSU INAGAKI SUGIMOTO : <i>Etsu, fille de</i>		

Samourai (E. C.). — SYLVAIN LÉVI : *L'Inde et le Monde* (E. C.). — MAÇAMOUNÉ HAKOUTCHI : *Les Larmes froides* (Rei Rouï), roman moderne traduit par S. ASADA et CHARLES JACOB (Ed. Clavery). — G. MIGEON : Les collections de l'Extrême-Orient au Musée du Louvre (E. C.).

II. — PÉRIODIQUES.

Les cahiers de Pincé, numéro 8. Description, par A. Recouvreur, d'une collection d'estampes japonaises au Musée Turpin de Crissé, à Angers. — *Le Miroir du Monde*, 24 janvier 1931. — *The Japan Society*, Transactions and Proceedings, 1929-30, t. XXVII. — *Bulletin de la Chambre de Commerce française du Japon*, octobre-novembre 1930. — *Revue hebdomadaire*, 24, 31 août, 6 septembre 1930 : Noël Nouet, Scènes de la vie de province dans le Japon d'aujourd'hui. — Divers. — Album de paysages de KYOTO.

N. B. — *Les articles signés engagent la seule responsabilité de leurs auteurs. La Société n'entend donner ni approbation ni improbation aux opinions y formulées.*

En l'honneur de Simon Bolivar

Libérateur de cinq nations du Nouveau Monde

DISCOURS PRONONCÉ PAR S. E. M. YOSHIZAWA A L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
DE LA SOCIÉTÉ DES NATIONS DU 2 OCTOBRE 1930, AU MATIN.

Trois mois ou trois mois et demi après son arrivée à Paris (16 juin 1930), S. E. M. Yoshizawa, le nouvel et très distingué Ambassadeur du Japon en France, était à Genève comme représentant de son Gouvernement à la Société des Nations.

Témoignage bien significatif des progrès de l'œuvre d'unité, de coordination qui va s'accomplissant à travers toutes les nations civilisées, disons mieux, à travers les diverses civilisations du monde, Son Excellence eut occasion, en cette circonstance, de prononcer, en l'honneur de Simon Bolivar, le Libérateur du Nord et Nord-Ouest de l'Amérique du Sud, une chaleureuse allocution en marque d'adhésion à une proposition émanant de M. D. Urrutia, délégué de la Colombie. Témoignage bien caractéristique, véritable signe des temps, disons-nous, car, il y a cent ans au moment où s'éteignait, à quarante-sept ans, à Santa Marta, le vainqueur de Boyaca et de Carabobo, de Bombona et de Junin, sa patrie et celle du grand Empereur Mutsu Hito, de l'Amiral Togo étaient, peut-on dire, dans une totale ignorance mutuelle l'une de l'autre.

Nous sommes donc particulièrement heureux de reproduire ici les éloquentes paroles de S. E. M. Yoshizawa à Genève :

Discours prononcé par son Excellence M. Yoshizawa à l'Assemblée du 2 octobre 1930 (matin).

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

J'ai écouté avec émotion et respect les discours des divers orateurs qui m'ont précédé sur le projet de résolution soumis par les Délégations de l'Amérique du Sud qui, sur l'heureuse initiative de M. Urrutia, délégué de Colombie, proposent à la Société des Nations d'exprimer son admiration et sa reconnaissance envers la mémoire de l'illustre libérateur de la Colombie, Simon Bolivar, dont les Républiques américaines s'apprêtent à célébrer, le 17 décembre prochain, le centenaire de la mort. Ce fut avec un grand plaisir que ma Délégation donna tout de suite son entière adhésion à cette proposition qui vise à rendre un juste hommage à un des hommes d'État les plus illustres et un des penseurs politiques les plus nobles des Républiques latino-américaines, qui fut en même temps un précurseur de la grande idée d'une véritable Société des Nations sœurs qui, bien que séparées dans l'exercice de leur souveraineté, soient néanmoins unies pour le maintien de la paix et le règne du droit. Il avait également préconisé l'institution d'une Assemblée générale chargée de donner essor aux intérêts

communs des États signataires et de contribuer au maintien de la paix par la conciliation et la médiation, comme il avait aussi recommandé la codification du droit international pour faciliter la solution des litiges sur la base sûre du respect des règles de droit acceptées d'un commun accord par les divers États et également applicables à eux tous.

Ainsi, presque tout un siècle avant la création de la Société des Nations, un homme d'État colombien avait su tracer les lignes directrices du grand Pacte universel qui unit aujourd'hui, dans un commun idéal de coopération féconde et de bonne entente, plus de cinquante nations différentes par la race, la langue et la religion. Il ne lui fut pas donné de réaliser son grand rêve généreux du règne de la justice internationale dans les rapports mutuels des peuples mais, par l'acuité de sa vision d'avenir, il est un des porte-flambeaux de l'idéal qui nous inspire tous ici. En honorant sa mémoire, nous rendons hommage non seulement à un grand homme d'État qui, dès le début, assura à sa patrie une prospérité remarquable, mais aussi à un précurseur clairvoyant et audacieux des grandes idées qui sont le guide spirituel de nos propres activités, à savoir le règlement pacifique des litiges internationaux, évitant toute possibilité de conflit armé et aidant puissamment au développement de la prospérité et du bien-être de tous les divers membres de la grande communauté des nations civilisées. »

*
* *

Au même moment, l'auteur de ce remarquable hommage à la mémoire du héros sud-américain, S. E. M. Yoshizawa, Ambassadeur du Japon à Paris, délégué à la XI^e Assemblée de la Société des Nations, Représentant permanent du Japon au Conseil de la Société des Nations, a donné au représentant de l'Agence Havas à Genève, l'interview que voici :

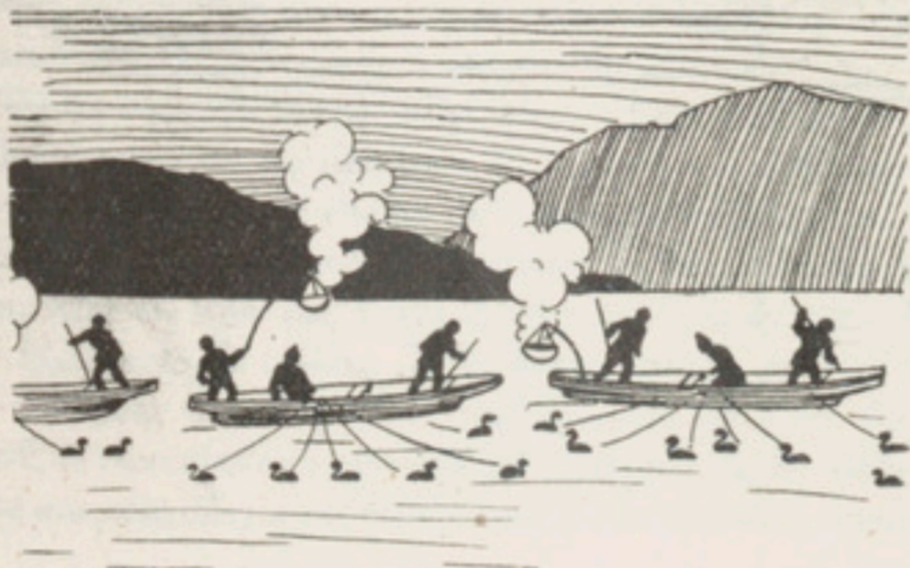
« A l'occasion du centenaire de la mort du grand homme d'État colombien, Simon Bolivar, qu'on s'appête à fêter, je tiens à exprimer la très vive sympathie que mon Gouvernement a toujours professée pour les diverses nations qui composent le continent au grand avenir qui s'appelle l'Amérique du Sud. Nous apprécions hautement la collaboration précieuse de l'Amérique latine à la conservation de la paix dans le monde et ses efforts constants en faveur de la consolidation et du développement de la Société des Nations, dont mon pays reste également un avocat convaincu. Éloignés de l'Europe et de ses enchevêtrements politiques, les pays sud-américains ont pu jouer dans la Société des Nations un rôle important, en apportant dans les délibérations un esprit d'impartialité, joint à un sentiment très vif de l'idéal. C'est pourquoi je ne puis que formuler le souhait fervent que les circonstances permettront à deux grandes Républiques de l'Amérique latine, l'Argentine et le Brésil, de revenir, dans un très proche délai, au sein de la Société des Nations pour y apporter leur collaboration

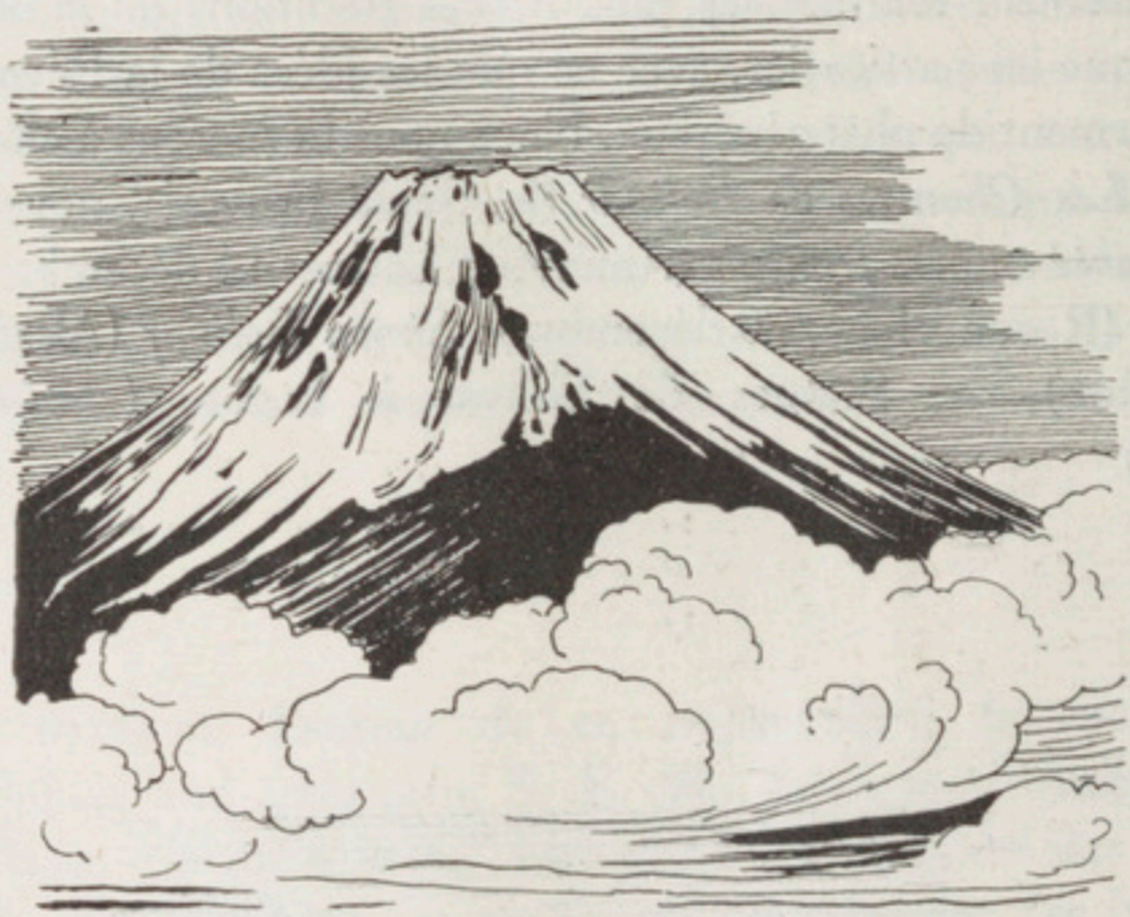
si utile. Mon pays se réjouirait très vivement avec d'autres pays de cet heureux événement qui, à ses yeux, constituera une nouvelle garantie de la conservation de la paix. »

*
* *
*

Nous sera-t-il permis d'ajouter que la Société Franco-Japonaise s'est trouvée contribuer encore, « en quelque mesure », aux hommages rendus en décembre dernier dans le monde entier, à la mémoire de Simon Bolivar.

En effet, l'un des vice-présidents de notre Compagnie, M. Ed. Clavery, qui a passé plusieurs années de sa carrière en Amérique du Sud, précisément dans les Républiques Bolivariennes, a donné à la presse divers essais célébrant le héros doublé d'un homme d'État, en qui se sont alliées et harmonieusement fondues les plus nobles traditions de la noblesse espagnole, basque en particulier, avec ce que les idées de la Révolution Française renferment de plus généreux. Nous nous bornerons à citer les articles suivants : *Les Chantres de Bolivar* (le Génie Français, novembre 1930); *Bolivar chanté en vers français* (Amérique Latine, 14 décembre); *Apothéose de Bolivar* (Revue Bleue, 20 décembre); *Simon Bolivar* (Alsace Française, 28 décembre); les Statues de Bolivar à Bogota (*Amérique Latine*, 22 février).





Excursion au célèbre monastère de Koya-San

Soit par la lecture directe du tome I^{er} paru en 1929, soit par les comptes rendus de la presse, (entre autres celui qu'a donné notre fascicule n^o 70) nos collègues connaissent déjà l'ouvrage d'ensemble consacré par M. l'abbé Michel Ribaud à l'Empire du Soleil Levant, sous ce titre : *Voyage du jeune Stanislas*. Aujourd'hui nous sommes heureux de leur offrir, grâce à l'obligeance de l'auteur, la primeur d'un chapitre, à notre sens, l'un des plus remarquables, détaché du tome II encore à paraître. M. l'abbé M. Ribaud nous y donne, en un savant et habile raccourci, un aperçu de l'histoire de la peinture au Japon depuis les origines bouddhistes au VII^e siècle de notre ère jusqu'à l'École de la vie courante au milieu du XVII^e siècle à la veille de l'ouverture du Japon, l'Ukiyoé, jusqu'à Hokousrei, jusqu'à Hiroshigué, au milieu du XIX^e siècle.

Dans la troisième partie, le guide, j'allais dire le Mentor de Stanislas, nous décrit les cérémonies solennelles célébrées au Monastère de Koya-San et offrant d'indéniables ressemblances avec celles du christianisme. C'est pour lui l'occasion de nous offrir d'intéressants aperçus sur les origines de l'enseignement de la secte Shingon de Koukei-Kobo Daishi, le fondateur du Monastère, enseignement issu, non seulement des livres sacrés bouddhiques de l'Inde et de la Chine, mais de nombreuses doctrines religieuses de l'Occident (Manichéisme, Nestorianisme). L'auteur évoque à ce propos la célèbre inscription chrétienne de Si Ngnan Fou — 635 de notre ère.

Enfin nos lecteurs nous sauront gré sans doute de leur donner ici un résumé du contenu du tome II, encore en manuscrit, d'où est tiré le chapitre ci-après reproduit pour la première fois. Ils pourront ainsi mieux apprécier la perspective générale de l'édifice et la place occupée par ce fragment dans le vaste ensemble. Voici donc le sommaire du tome II.

Le vieux Japon. — La route de la mer orientale. — Les sanctuaires d'Isé et le Shinto. — Les temples de Nara et les progrès du Bouddhisme au Japon. — Le célèbre Monastère de Koya-San et ses trésors d'art. — La lac Biwa et le champ de bataille de Seki ga Hara.

Comme le sait tout Japonais et comme ne l'ignorent pas nos collègues, tel est le nom du lieu de la victoire décisive remportée en 1600 par Yeyas, fondateur de la dynastie Shogunale des Tokugawa, sur Hideyori, fils de Hideyoshi, le célèbre Taiko Sama dont le palais à Momoyama renfermait le célèbre Tsurunoma ou salle des Cigognes, chef-d'œuvre de l'art décoratif japonais à la fin du XVI^e siècle. En 1910, la commission impériale japonaise à la Japan British Exhibition de Londres en a offert à la Société une magnifique reproduction qui, depuis 1911, figure avec honneur au musée Guimet de Lyon.

Dans son dictionnaire, fruit d'une érudition si sûre, M. Papinot nous donne encore à ce propos les indications suivantes :

Le parti d'Hideyori était commandé par Ishida Kazushige. Cette bataille qui porta les Tokugawa au pouvoir suprême est le plus important événement de l'Histoire du Japon. Yeyas était à la tête de 80 000 hommes. Ses adversaires en avaient 130 000 et laissèrent 30 000 morts sur le terrain.

Mais revenons, avec M. l'abbé Michel Ribaud, au Monastère de Koya-San, asile de paix et d'art durant tant de siècles, comme il le demeure encore aujourd'hui.

N. D. L. R.

Août-Septembre 1893.

L'été est arrivé. Nous nous décidons à aller passer la période des fortes chaleurs dans les montagnes du Koya, au sommet desquelles se dresse le célèbre groupe de temples créé par le moine bouddhiste Koukaï (Kobo-Daishi), le fondateur de la secte de Shingon. Nous serons accompagnés par le P. Villier, du district d'Osaka. Il est en route pour ce fameux monastère qui commande dans l'empire 13 mille temples, 7 mille bonzes, chefs de couvents et 4 millions de fidèles. Nous profiterons de l'expérience de cet aimable et intrépide pionnier.

Nous avons eu, à Nara, la bonne fortune de rencontrer M. Lautias, Inspecteur français des eaux et forêts, chargé de mission au Japon et qui étudiait la flore encore si peu connue de cette contrée. Quand il apprit notre dessein de gravir les pentes de la montagne sacrée, il accepta avec joie de se joindre à notre petite caravane.

Nous quittâmes Nara vers le milieu d'août. Nous refîmes en sens inverse la route suivie à notre arrivée jusqu'au village de Sakourai puis nous nous engageâmes immédiatement dans la plus importante des hautes vallées de la chaîne du Yamato. « Il faut nous attendre, nous dit M. Lapeyrouse, à faire à pied une bonne partie des 60 ou 70 kilomètres qui nous séparent de notre but. Ce voyage est une ascension à peu près continuelle et le plus souvent par des chemins escarpés où la voiturette ne nous sera utile que pour le transport de nos bagages. C'est une admirable partie de « footing » qui exige non seulement un jarret solide mais un estomac des plus accommodants, car nous ne trouverons pas aux étapes le confortable des hôtels des régions élevées de la Savoie ou du Dauphiné. » — « D'autant, repartit M. Kawasaka, qu'au monastère nous serons complètement privés de l'usage de la viande car on y observe strictement la loi bouddhique qui interdit de manger tout ce qui eut vie et que, d'autre part, comme il n'existe pas d'hôtelleries, nous serons obligés d'accepter l'hospitalité des moines. »

Dès la première journée nous gravissons les pentes ardues qui nous conduisent au village de Yaïnaï-Tço, par un chemin, le long duquel se creusent déjà les ravins. On entend le torrent gronder dans les bas-fonds et le regard est attiré sur les versants par d'admirables forêts étagées aux denses ombrages. Dès que nous eûmes quitté Sakourai nous vîmes en face de nous, dans le lointain, la silhouette du mont Tonominé dont les trois pics rocheux, nus, s'incrustaient dans le ciel comme des diamants sous l'ardent soleil.

Je ne pouvais me rassasier, d'admirer la force et la splendeur de cette végétation. Cette région est surtout remarquable par ses bois de hêtres qui grimpent haut vers les cimes. Certains de leurs fûts, à la base, mesurent parfois 20 mètres de circonférence. Leurs racines se tordent sur le sol comme des orbes de gigantesques reptiles. Elles fendent çà et là le roc pour retrouver la terre. Leur vie est intense, leur écorce grise est solide,

leurs feuilles épaisses, teintées d'un vert éclatant, résonnent sous la brise comme des clochettes lointaines.

« C'est notre « *fagus sylvatica* » d'Europe, me fait remarquer M. Lautias. Si les individus sont relativement isolés, assez éloignés les uns des autres, cela est dû à un besoin d'espace pour se nourrir. Aussi vous constaterez que leur feuillage n'abrite qu'un sol dénudé.

« Voyez ce merveilleux massif de thuyas, me dit-il un peu plus loin, c'est le fameux « hi-no-ki » japonais. Parmi les botanistes, les uns l'appellent « *Thuya obtusa* » d'autres « *chamoecyparis obtusa* ».

— « Hinoki, lui dis-je, signifie, en japonais « arbre du soleil ». Cette étymologie se justifie-t-elle ?

— Parfaitement, répondit M. Kawasaka, cet arbre est consacré précisément à l'astre du jour, parce qu'il est la gloire de nos forêts. Remarquez comme son tronc est svelte et droit. Il en est de 20 mètres de hauteur et de 6 mètres de circonférence. C'est l'arbre sacré du culte shintoïque, comme vous le savez. Il sert à la construction de ses temples (1). Le luxe simple, et admiré dans certaines salles de ses sanctuaires, provient de ce qu'elles sont lambrissées en lamelles de ce bois blanc, fin et compact, qui habilement travaillé, devient aussi brillant qu'une étoffe de soie.

Au cours de notre ascension je fis remarquer que ces montagnes contenaient aussi beaucoup de chênes et de châtaigniers qui ne me paraissaient pas inférieurs à ceux de nos régions alpestres. M. Lautias me dit qu'ils étaient très communs au Japon. On y compte une vingtaine d'espèces de chênes à feuilles caduques les « Cii » et un certain nombre d'autres à feuilles persistantes les « Katci ». Notons en particulier le « Katciwa » (*Quercus dentata*) dans les régions plus froides du nord et le « Kounoughi », le chêne rouvre et pédonculé d'Europe. Parmi les « katci à feuilles persistantes se remarque l'Akkatci (*Quercus acuta*), le Shirakatci (*Quercus glauca*) et l'Itcii katci (*Quercus gilva*) qui abonde dans le sud du Hondo et les régions méridionales du Japon.

« Quant au châtaignier (Kouri) aussi décoratif, on le trouve partout. C'est une espèce proprement nipponne (*Castanea japonica*) mais ses fruits sont très petits. Ils atteignent à peine la grosseur d'une amande.

(1) Ce bois, comme s'en souviendront nombre de nos collègues, est celui qui fut à la fin du XVI^e s. mis en œuvre pour la célèbre salle des Cigognes — *Tsuronoma* — édifiée à Momoyama près de Kyoto, sur les ordres de Hideyosi, le dictateur du Japon, conquérant de la Corée, connu également sous son titre posthume de Taiko Sama. Ce même thuya, produit précieux de la sylvie nipponne, a été employé par l'Association des Exposants de Kyoto pour la réplique, merveilleusement fidèle, par elle envoyée à la *Japan British Exhibition* de Londres, 1910, offerte ensuite, par l'intermédiaire de notre Société, au Musée Guimet de Lyon, où on peut l'admirer depuis 1911.

Dans son savant ouvrage *A travers le Japon* (Paris, 1891), M. L. Ussèle, garde général des Forêts, dit : « C'est de ce bois que sont construits les temples de la religion shinto. »

Dans son livre : *Au Japon* (1876), notre distingué collègue M. Georges Bousquet, conseiller d'État honoraire, traite également avec haute compétence, de la fine essence du hinoki, au pénétrant arôme, persistant à travers les siècles. (La Réd.)

Au cours de notre ascension, seuls apparaissent quelques rares paysans, protégés, de leurs larges chapeaux champignons, contre le soleil implacable et courbés sur des rizières minuscules, étagées sur des pentes parmi les rochers émergeant. Ils préparent une seconde récolte et leur chant nasillard se mêle aux fugues des cascades, au coassement des corbeaux ou aux cris rauques des milans qui s'élèvent vers les sommets. Si les arbres sont beaux, les fleurs qui nous entourent sont riches et délicates. Dans les sous-bois, sur le bord des ravins, auprès des villages, autour des maigres champs de culture d'orge, de millet, de maïs, déjà moissonnés le regard est attiré par une multitude de corolles et de pétales connues et inconnues dont je note les plus familières au passage. Ce sont ça et là les anémones, les campanules tachetées, les armoises, les rhododendrons, les frêles clématites, les asphodèles enchanteurs, qui émaillent le paysage de leurs douces et harmonieuses couleurs. Voici sur les pentes de magnifiques azalées et leurs lourdes grappes écarlates si souvent chantées par les poètes : « Il m'a semblé dit l'un d'entre eux, que la déesse Sao-himé, l'âme des montagnes, avait fréquenté ces parages, car j'entrevois les plis écarlates de la longue traîne de son manteau. »

Comment peindre l'effet de ces camélias dont le tronc épais se dilate en un bel arbre au feuillage dru tout tacheté de pourpre, qui, voisinant avec les hortensias bleus et les iris attardés, jettent leur dernier éclat sur le bord des ruisseaux.

Nous traversâmes quelques hameaux à peu près déserts, puis continuant notre route malgré la chaleur torride, nous arrivâmes au village plus important de Yanaitço, visité pour son temple renommé qui est du plus pur style « ryobou shinto ». Il possède une pagode à treize étages dont la curieuse origine nous fut contée au petit hôtel où nous descendîmes.

M. Lapeyrouse ayant prié l'hôtelier de nous donner quelques renseignements sur cette pagode si remarquable, perdue dans ces solitudes, voici ce qu'il nous raconta, à la veillée, en manipulant sa petite pipe qu'il remplissait souvent, après en avoir vidé les cendres par quelques coups secs frappés sur le bord du brasero. « Cette pagode et ces temples ont une très belle histoire, nous dit-il, Ils ont été édifiés en l'honneur d'un héros du VII^e siècle appelé Katamari. C'était au moment de l'invasion de la civilisation chinoise. Son fils Joé, comme bien d'autres fit un voyage d'étude sur le continent pour y étudier les idées nouvelles de la religion bouddhique et quand il revint il apporta avec lui, dans sa jonque, tous les matériaux nécessaires à la construction de cette pagode à 13 toitures, sauf les éléments de la dernière qui couronnait l'édifice, parce que sa barque ne fut pas assez grande pour les contenir. Qu'arriva-t-il ? O merveille ! Cette treizième toiture enveloppée dans un nuage, le suivit sur la mer et vint d'elle-même se placer sur le faite de la pagode une fois dressée. »

Lui ayant demandé le motif de l'emplacement de ces temples dans ce site reculé et désertique, il nous fit connaître ce que rapporte la tradition.

« C'est ici que se rencontrèrent Katamari et ses amis pour tenir conseil sur le châtement qu'il fallait infliger à un membre de la puissante famille des Soga qui après avoir capté les faveurs de l'impératrice Kogyokou, travaillait à la détrôner et à s'emparer de l'autorité souveraine. Après de longues délibérations, ils décidèrent de l'assassiner, et dressèrent ici le plan qu'ils allaient suivre pour arriver à leur fin. Cette réunion donna à la montagne son nom « Damou-no-miné », Pic de la Conférence. Ce fut pour célébrer le dévouement de Katamari envers l'impératrice que ces temples furent élevés.... » On voit poindre dès cette époque reculée, ce loyalisme envers l'empereur : loyalisme qui sera un des facteurs puissants de la grandeur de cette nation.

Le lendemain nous partîmes au lever du jour, pour franchir notre seconde étape avant les ardeurs de la canicule. Nous atteignîmes, par la route toujours ascendante, le hameau de Shikényama, au moment où la lumière naissait sur les crêtes de l'Orient. Nous découvrîmes alors un panorama de montagnes aux pics sombres, dressés sur des nuages d'argent. Leurs sommets se teintèrent successivement, par une transfiguration imperceptible, du léger bleuâtre de l'aube jusqu'aux roses, aux orangés et aux pourpres de l'aurore. Bientôt le soleil apparut au milieu de cette symphonie, de nuances fantastiques, puis, agile et triomphant monta vers le zénith.

D'ici la vue est très étendue : d'un côté elle porte jusqu'à la plaine de Nara et de l'autre, vers le sud, jusqu'au mont Koya embrassant une vaste partie des monts du Yamato.

Un peu plus loin nous franchîmes le col du Ryoudzai, enveloppé de ses forêts de Chamaecyparis et de Cryptomérias. Puis après une descente reposante, ponctuée de quelques hameaux, nous traversons le village de Kamiitçi et sa rivière auprès de laquelle s'aperçoit le mont Imo aux glorieuses frondaisons, dont certaines poésies antiques ont conservé les légendes. Il n'y a pas de pont sur cette rivière, surtout en été où elle prend parfois une allure torrentielle emportant tout sur son passage. On la traverse alors au moyen d'un bac provisoire. En hiver les villageois jettent sur ses deux rives un pont de bois primitif qui disparaît aux approches de la saison des pluies.

Nous longeâmes quelque temps ses bords. Profondément creusée elle est parsemée de rochers erratiques arrachés aux flancs des monts et l'on sent que les eaux sauvages qu'elle roule sont filles des altitudes extrêmes et de leurs neiges. Nous nous arrêta mes au village de Yoshino, construit sur la croupe d'un éperon rocheux et étroit mais gracieux. Il est universellement renommé pour ses plantations de cerisiers qui, pendant 15 jours de leur floraison en avril, font accourir les foules.

On y voit également des temples renommés qui eux aussi à l'époque du renouveau sont très fréquentés. Le principal est le temple bouddhique de Dzodo fondé au VIII^e siècle par Ghioghi, bosatce, et que l'on dit être

l'un des plus renommés. Très intéressant est le petit temple shinto de Yoshidjima où l'on conserve les souvenirs de plusieurs personnages historiques de l'ancien Japon. La tradition assure, par exemple, qu'il fut habité pendant deux ans par Yoshitsené, le vainqueur des Taira et par son fidèle chevalier le moine Benkeï, l'hercule nippon, ainsi que par l'empereur Go Daïgo avant son exil aux lointaines îles méridionales.

Mais ce qui fait le charme de Yoshino, pour moi, c'est le panorama qu'il offre sur le massif formidable des hautes montagnes qui le dominent, spectacle impressionnant de grandeur et de majesté. Les pics principaux : le Misèn, le Shaka-ga-také, l'Ominé atteignent 2 000 mètres. Une riche végétation forestière les couvre à peu près entièrement : forêts de chênes, de hêtres et de conifères vers les cimes, de cryptomérias et hinoki sur les pentes moyennes. Dans les soirs d'été les feux du soleil couchant sur les moutonnements de ces lointains feuillages produisent un effet de sauvage féerie.

On nous dit que parmi les rudes occupants clairsemés dans ces montagnes, un certain nombre sont bûcherons. Après avoir abattu les géants de la forêt et les avoir dépouillés de leurs branches, ils les font rouler, sur des pentes qu'ils ont dénudées à cette fin, dans le fond des vallées ou sur les bords des torrents qui serviront au moment des fortes eaux à les transporter, soit par unité si le lit est trop resserré, soit, autrement, par trains de bois flottant. Les étroites vallées qui s'ouvrent entre ces sommets sont encore peuplées par quelques paysans énergiques qui ont créé, au moyen de terrassements, pratiqués sur les pentes moins abruptes, de maigres champs où ils cultivent l'orge nécessaire à leur vie.

Mais la plus grande étendue de ces montagnes est vierge. Les ours y foisonnent à un tel point que, dans les régions habitées, les champs, comme les chaumières, sont entourés de palissades de branchages destinées à les tenir à l'abri de leurs incursions. On les appelle « schishi gaki » : « haie contre les ours ». Des vallées entières en sont munies. On y trouve également des antilopes et des daims en abondance et, en petit nombre le cerf, le loup, le renard et le sanglier. Quant aux oiseaux de proie ce sont l'aigle, le faucon, et le milan qui règnent en souverains sur les pics altiers et sur leurs précipices.

Les insectes sont ici très nombreux, plus variés même qu'en France ; le plus incommodant dans ce pays humide est sans contredit le moustique qui depuis la saison des pluies et le commencement des chaleurs sévit dans l'intérieur des habitations, surtout après le coucher du soleil. Aussi l'usage de la moustiquaire est-il général jusqu'à l'entrée de l'hiver.

Le soir après avoir étendu sur les « tatami » (nattes) les « foutons » (matelas minces), puis l'oreiller, les couvertures et le manteau de nuit aux larges manches, on y dépose la moustiquaire de façon que le contour de sa base enveloppe parfaitement la literie. On élève ensuite successivement, avec précautions, chacun des quatre coins munis d'une longue

attache que l'on va fixer aux angles des parois de la pièce. On a ainsi formé une hutte rectangulaire sous laquelle il s'agit de se faufiler assez adroitement pour ne pas laisser pénétrer avec soi le terrible ennemi du sommeil de l'homme....

La troisième étape que nous franchîmes le lendemain fut moins fatigante car la route devint relativement bonne et légèrement descendante. Le service des voiturettes à coureurs y est régulier. Nous suivons assez longtemps les bords de la rivière Yoshino, issue du grand massif montagneux qui nous surplombe. Nombreux sont les radeaux qui la descendent et l'on admire la hardiesse et le coup d'œil sûr des bateliers, dans leur manœuvre, pour esquiver les rochers ou les bancs de sable qui émergent çà et là. Ces troncs d'arbres ont été agencés assez habilement pour pouvoir se séparer les uns des autres afin d'éviter les obstacles qui se dissimulent à fleur d'eau.

Les rares villages que nous traversons arborent aujourd'hui à toutes leurs portes des hampes de bambous d'où flottent d'innombrables bandellettes étroites de papier de couleurs variées. On me dit que c'est le « Tanabata » la fête des tisserands, et que chaque intérieur, ou, peu s'en faut, dans ces montagnes, possédant un métier à tisser, tous les villages participent ainsi à cette fête et à ses réjouissances. A partir de Godjo la route tourne vers le sud et les montagnes du Yamato auxquelles nous avons tourné le dos jusqu'ici, apparaissent maintenant à notre gauche, décorant de leurs âpres silhouettes le fond du paysage.

La rivière que nous avons abandonnée avant Godjo reparaît à Hashimoto, où nous devons la passer à bac, pour atteindre le village de Kamouro qui est la porte de la vallée qui aboutit au grand monastère et où les visiteurs, par milliers, au printemps, font leurs derniers préparatifs pour accéder à ces lieux sacrés. On y voit, en effet, un grand nombre d'hôteleries désertes aujourd'hui, mais qui pendant la saison regorgent de pèlerins.

En quittant Kamouro la route escarpée suit quelque temps encore les bords du Yoshino dont le lit se creuse de plus en plus. Cette région est extrêmement chaude. Les palmiers nains y croissent en abondance et viennent encore ajouter le charme de leurs feuillages lancéolés à l'originale grandeur de ces sites. Nous avançons en plein soleil, sans le moindre ombrage. Mais voici que soudain nous entrons en forêt et c'est un brusque changement de décor et un enchantement. Le sentier obscur déroule ses lacets ascendants sous le couvert des ramures dont la hauteur et la puissance impressionnent. Les troncs hardis jaillissent d'une poussée formidable jusque dans les nuages tandis que le regard se perd vers le bas dans les vallées recouvertes de la végétation flamboyante des tropiques. Cà et là, auprès de nous, des lucus de bambous peuplent de leurs tiges graciles et noueuses les sous-bois, et les fougères y développent leurs gracieux éventails. Sous cette lumière atténuée, filtrée par les épaisses frondaisons,

nous gravissons les paliers qui s'étagent pour aboutir bientôt à l'antique monastère.

« Que pensez-vous de cette forêt? » demanda M. Lapeyrouse à M. Lautias qui paraissait absorbé dans une attitude de contemplation.

« J'ai rarement vu jusqu'ici dans ce pays, quelque chose d'aussi beau, répondit-il. Je ne connais guère que les Eucalyptus de l'Océanie et les Séquoia de la Californie, qui puissent rivaliser avec ces cryptomérias (Seghi) du genre cyprès, que nous avons sous les yeux. D'ailleurs certains botanistes les considèrent tous trois comme appartenant à la même espèce. Ils attribuent leurs faibles divergences à l'action des milieux et des climats différents qu'ils habitent. En tout cas si ce rapprochement est inexact, il faut reconnaître qu'ils sont d'une espèce très voisine. »

« Le « Seghi » est-il originaire du Japon? »

— On le dit importé de Chine, depuis près de trois mille ans.

— Cette opinion me paraît difficile à vérifier.

— Pas aussi difficile que vous le croyez. Reportons-nous, par exemple, au temple d'Horyoudji que vous avez visité récemment. Il possède quarante portes composées de planches de Seghi. Si l'on y compte les cercles de leur accroissement annuel qui déterminent le nombre des années des arbres, on doit évaluer à un millénaire l'âge de ces troncs au moment où on les a mis en œuvre. Or il y a douze cents ans que ces temples sont construits. Il faut conclure que cette essence vivait déjà dans l'archipel, vers le III^e siècle de l'ère ancienne.

« Le sens artistique des Japonais l'a trouvé si beau qu'ils l'on répandu avec profusion sur toute l'étendue de leur pays. Ils en ont apprécié immédiatement l'aspect ornemental et les qualités décoratives. Aussi bien sa rusticité, la rapidité de sa croissance et sa longévité extraordinaire en font un arbre des plus précieux.

« Regardez à votre droite, en voici un dont l'attitude est tout à fait particulière. Cette anomalie est produite par des rameaux secondaires qui ont poussé perpendiculairement aux branches principales, brisées sans doute fortuitement. Cela lui donne l'aspect d'un énorme candélabre. »

Je remarquais parmi les « hinoki » qui rivalisent avec les « seghi » une nouvelle espèce aux feuilles élégantes. Je demandais à M. Lautiaz s'il la connaissait.

« C'est une espèce voisine également du cyprès. Son nom japonais est facile à retenir. Il est le même que celui de la montagne que nous gravissons. Il s'appelle « Koya-maki » et c'est le *Sciadopitys verticillata*. Il est bien nommé par le botaniste qui l'a déterminé, car, si vous le remarquez, son feuillage est disposé en nombreux verticilles. Il est même curieux de le rencontrer si rarement dans cette région d'où il tire son nom.

Nous montions toujours à l'ombre des colosses de la forêt et pendant l'ascension, au sein de cette étrange et silencieuse nature qui étonne par sa majesté, j'éprouvais un sentiment indéfinissable d'apaisement, de calme,

de paix sereine. Nul bruit que l'air attiédi qui bourdonnait dans les profondeurs, ne venait distraire mon esprit absorbé dans sa contemplation. La joie qui m'envahissait était si vive que je m'oubliais moi-même, comme si mon esprit se fut détaché de mes sens et n'en sentait pas plus le poids que l'aigle ne sent celui de son aile quand il plane au-dessus des cimes. J'avais le sentiment de l'immortalité. C'était un envol vers les hautes régions de l'idéal qui dilatait mon âme et l'emportait jusqu'à l'être sublime d'où dérive toute perfection et toute beauté....

Les pentes commencèrent à s'adoucir, une éclaircie apparut dans le ciel. Nous venions d'atteindre le plateau, resserré entre deux crêtes escarpées et sur lequel cent temples sont encore debout, d'une cité monacale qui compta, paraît-il au Moyen Age, 90 000 moines.

Après avoir traversé le petit village tout en longueur, à peu près exclusivement composé de marchands d'objets religieux, nous passons sous un portique noir bardé de fer, derrière lequel on rencontre le « Bureau d'inscriptions » où doivent s'adresser, pour obtenir un billet d'entrée les cent mille pèlerins annuels qui affluent vers ces sanctuaires. Le ticket qu'on remet à chacun l'inscrit à un temple où il est en même temps logé et hébergé pendant son séjour. Mais il devra, comme nous le savons, se contenter d'une nourriture strictement végétarienne, agrémentée de pousses de bambou, de bulbes de lys et de jeunes feuilles de chrysanthèmes.

M. Kawasaki nous servit d'introducteur et nous présenta comme des voyageurs étrangers désirant surtout visiter les richesses artistiques du monastère. On nous reçut avec de grands égards et l'on nous traita avec distinction. Un guide nous conduisit au temple du « Pur Bonheur » dont le bonze-chef qui parlait un peu français nous accueillit avec une politesse exquise et beaucoup de grâces. Il ne fut pas surpris de la présence du Père Villier à l'égard duquel il montra même des attentions particulières.

L'appartement japonais qu'on nous offrit, dans les dépendances du temple, se composait de plusieurs pièces luxueuses, ornées de splendides panneaux décoratifs, où s'ébattait toute une volière d'oiseaux rares. Les nattes, qui remplacent nos parquets, étaient de prix et immaculées; quelques kakémono précieux étaient suspendus dans les « tokonoma » et partout des tons d'or pâle adoucis encore par la patine du temps.

II

Nous passâmes une quinzaine de jours au monastère de Koya-San. Pendant ce temps M. Lapeyrouse, fervent admirateur de l'art japonais, ne se lassait d'admirer les chefs-d'œuvre de peinture qu'abritent ces nombreux sanctuaires. Il ne cessa au cours de nos promenades et de nos visites de m'entretenir sur la valeur et la beauté de ces toiles (de soie) et de me les situer dans l'histoire générale de la peinture du Japon.

On nous conduisit d'abord au « Kongoboudji » enveloppé dans un lucus de vieux cèdres solennels. C'est un édifice qui sert de résidence à l'abbé, lequel y préside un chapitre de 40 bonzes de lignée impériale. Le haut dignitaire dirige également un séminaire tout proche abritant des centaines d'étudiants. Ce monument est un splendide spécimen d'architecture civile, précédé d'un portique orné sur les côtés de panneaux finement sculptés et dorés par les disciples du célèbre sculpteur « Djingoro » de l'époque des Tokougawa. A l'intérieur on remarque une vaste salle au centre de laquelle s'élève, en forme de colonne carrée une large cheminée. Sur l'un des côtés se dresse un autel. C'est autour de ce pilier, sur les nattes brillantes, que les moines, pendant les froidures de l'hiver ont coutume de venir s'asseoir à la japonaise pour réciter leurs soutras.

Au cours de nos explorations, M. Lapeyrouse eut soin d'attirer mon attention sur les peintures des maîtres par ordre d'Écoles en commençant par les plus anciennes de manière à me fournir un aperçu général de cette branche si riche de l'art japonais depuis ses origines jusqu'aux temps modernes.

Dans le sanctuaire le plus ancien (Hoko-in) le premier que fonda Koukaï, il me fit remarquer quelques œuvres du peintre chinois Godoshi, venu au Japon pour enseigner son art : une toile représentant un arhat, un saint bouddhiste, assis et priant, la bouche entr'ouverte. Son visage exprime une ardente piété. Dans sa main il tient le chapelet bouddhique des invocations qu'il égrène. Le dossier de son siège est revêtu d'une splendide draperie. Au second plan se dessine un autre personnage qui porte un vase à la main. Le coloris, d'une grande harmonie, est fort peu altéré par le temps. Mais la pièce maîtresse de l'École bouddhique est l'œuvre incomparable d'Eïshin, du x^e siècle qu'on voit dans un autre temple : l'Eko-in. C'est un « Mandara » où Bouddha est représenté trônant parmi les bodhisattva. Cette peinture est une fleur de beauté artistique qui mérite une place de choix dans l'art universel. On a comparé Eïshin à Fra Angelico. On retrouve, en effet, dans les personnages et dans l'ensemble la suavité dans l'expression religieuse, la candeur virginale, la pureté angélique et céleste, les grâces printanières, les roses clairs, les lumières et les ors du grand maître florentin.

Tout autour du Bouddha central assis qui se détache sur ses doubles cercles mystiques : sombres auréoles dont l'une entoure la tête et l'autre, plus grande, le buste qui repose sur les fleurs de lotus, gravitent, sur des nuages légers et des guirlandes de fleurs, des bienheureux dans une attitude d'extase. Leur front est orné de couronnes bleues et or scintillantes de pierreries. Les uns joignent les mains, les autres chantent des concerts divins devant des pupitres. Ceux-ci pincent la harpe ou la biwa. Leurs visages sont souriants et calmes.

Au-dessous du Bouddha, à droite et à gauche, deux « bosatce » sont agenouillés sur des fleurs de lotus, l'un joignant les mains, l'autre présen-

tant une offrande symbolique. Le Bouddha Amida lui-même, autour de qui gravitent tous les bienheureux est remarquable par sa beauté grecque, la sévérité froide de son visage. Absorbé dans son rêve intérieur il semble ignorer les fluctuations contingentes de l'univers phénoménal.

« L'École de peinture bouddhique, me fit remarquer M. Lapeyrouse commença vers le v^e et le vi^e siècle ainsi que la sculpture dont nous avons contemplé de si magnifiques spécimens à Nara. Sous l'impulsion des premiers maîtres chinois, inspirés de l'art des Tang, cette École fit de rapides progrès et produisit des maîtres de grande valeur au x^e siècle. Eishin dont vous voyez ici un des chefs-d'œuvre est parmi les plus importants. Il fut l'émule, à peu près à la même époque, de Kosé Kanaoba (fin du ix^e et commencement du x^e siècle) que les Japonais regardent comme le plus célèbre du groupe. Malheureusement il ne nous reste pas de toiles authentiques de sa main.

Cette École bouddhique perdit de sa valeur au cours du Moyen Age mais se releva vers le début du xv^e siècle avec Tçodence dont le talent a été rapproché de celui d'Albert Dürer. Les Japonais ont pour le genre bouddhique un goût marqué. Ils le préfèrent même à tous les autres et, de fait, il le mérite, si l'on considère qu'il est le seul auquel on puisse trouver d'étroites analogies avec l'art grec de la belle époque et les œuvres de nos maîtres de la Renaissance en Italie. »

Lorsque nous visitâmes le temple de « Mieïdo » dont le trésor est un des plus riches du Koyasan, M. Lapeyrouse eut soin d'attirer particulièrement mon attention sur deux beaux paravents de l'École de « Toça », lesquels vraiment par leur caractère chevaleresque et épique ont grande allure. Ils représentent, sur un fond d'or où s'étalent les feuillages verts de grands pins, deux guerriers revêtus de leurs brillantes armures et à cheval. Ils sont magnifiquement campés sur les housses écarlates qui forment selles. Les détails y sont minutieusement travaillés sans surcharge et sans nuire à la légèreté de l'ensemble.

« La branche de Toça, me dit M. Lapeyrouse, est la seconde de l'École du Yamato, purement japonaise, qui fut fondée au xi^e siècle par le peintre Motomitce, en dehors de l'École bouddhique. Les Yamatisans délaissent les sujets purement religieux, la représentation des dieux, pour s'attacher à reproduire l'actualité sous ses multiples aspects ainsi que certaines légendes, et ne dédaignent pas la caricature. La première branche, celle de Kacega, a été illustrée, en dehors du fondateur, par le caricaturiste génial Toba Sodjo, qui se sert des animaux pour représenter les hommes, avec une ironie quelquefois fort libre qui rappelle Rabelais.

La seconde branche de Toça à laquelle appartient le chef-d'œuvre que vous avez sous les yeux, date du xiii^e siècle. Elle fut fondée par Tcené-naka et se développa sous les auspices des Mikados. Je me souviens d'avoir admiré les peintures sur soie de Mitcenori Tosa (1583-1638) représentant différentes scènes et coutumes des quatre saisons, et ses portraits des

36 poétesses sur les paravents aux faisans, œuvres très suggestives de cette École miniaturiste. Mais elle traite surtout le portrait. Le coloris est clair, vif et brillant. Il y a de la préciosité dans la finesse de son dessin. C'est un art analytique visant à l'expression des plus petits détails; il aime les tons vifs, rehaussés du doux éclat des fonds d'or. Ses peintures font songer au Pérugin et à Botticelli.

Dans le temple de « Kammada-Kannô » on nous montra une succession de deux salles dont les peintures murales sont dues au pinceau de Tcenenobou; on y voit aussi deux paravents de Motonobou : deux maîtres de l'École de Kano.

Cette école remonte au commencement du xv^e siècle. Le siècle précédent, rempli par les guerres civiles des Hokoutço et des Nantço, les deux branches de la maison impériale qui se disputaient le pouvoir, n'avait été qu'une affreuse mêlée guerrière durant laquelle les Écoles de peinture du Yamato et de Toça avaient paru sombrer. Mais lorsque les Ashikaga victorieux eurent saisi les rênes du gouvernement et rétabli une paix relative, une floraison nouvelle des beaux arts apparut. L'ancienne École chinoise, sous la protection des nouveaux shogoun, poussa des rejetons vigoureux dont les boutons s'épanouirent avec éclat dans l'École des Kano.

Quelle grande impression produisent dans ces deux salles les ramures des pins tracés en noir sur fond d'or, œuvre de Tsenénobou et ces paravents où, d'une touche libre et sûre, Motonobou a esquissé sept personnages qui sont les « Sept sages des bambous ». Motonobou qui est du xvi^e siècle fut surnommé par le shogoun : le roi de la peinture. Il ne faillit pas à sa réputation. Parmi les œuvres innombrables de sa longue carrière, on est étonné de la force soutenue de son talent. Son dessin vigoureux, la maîtrise absolue de son pinceau dans l'exécution des paysages et figures en font des œuvres d'une très impressionnante beauté. Aucun artiste n'a été plus heureux dans l'emploi des rouges sombres, des violets puissants et des bleus apaisés.

La perspective qu'il sait mettre dans ses paysages est admirable. L'œil le plus exercé n'y trouverait rien à reprendre. La succession et la dégradation des plans atteignent une finesse extraordinaire et sont obtenus avec les moyens les plus simples. D'aucuns ont prétendu qu'il ignorait les lois scientifiques de la perspective. Il faut alors reconnaître que son empirisme égalait toutes nos théories. Plusieurs de ses toiles rappellent par leur lumineuse transparence certains paysages de Corot. Il excellait dans les paysages psychologiques, les paysages de rêves, évocateurs d'impressions neuves, tels qu'une bourrasque de vent sur un village perdu dans les montagnes, des barques de pêche revenant du large, ou encore la lune d'automne sur un lac et les oies sauvages s'abattant sur une plaine de sable.

Motonobou ne se borna pas, dans son œuvre gigantesque à reproduire

la nature et les hommes qui l'entouraient. Vivant dans un siècle où le bouddhisme après avoir absorbé le shintoïsme national, avait atteint l'apogée de sa puissance, il laissa naturellement son génie s'en imprégner.

Il peignit avec non moins de succès les héros et les dieux, les chimères et les monstres qui peuplent le ciel et l'enfer de Bouddha. Nikko possède de lui plusieurs chefs-d'œuvre en ce genre, spécialement les deux fameux dragons peints à l'encre de Chine sur fond blanc qui ornent les voûtes du pylône du Yomeï-mon.

Les honneurs que l'on rendit à son talent furent innombrables. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, aussi admiré en Chine qu'au Japon.

Dans un autre sanctuaire nous vîmes deux nouvelles salles décorées, par Kano-Naonobou, plus richement, peut-être, que les précédentes, de grands arbres, de fleurs, d'oiseaux et de cygnes évoluant parmi les roseaux et dont les couleurs brillantes pétillent sur un fond d'or.

« Je vous ai dit que l'École de Toça était analytique. L'école des Kano qui est celle des shogoun, procède d'un génie tout contraire, qui est avant tout synthétique. Il se plaît à évoquer en quelques traits vigoureux et sobres, par la tache plutôt que par le détail, de vastes ensembles. Ses artistes dédaignent les couleurs et emploient de préférence le blanc et le noir, auxquels ils joignent de temps à autre quelques légères teintes brunes, vertes, grises ou rouges. Le paysage est leur sujet favori; quelques-uns, cependant, peignent des divinités ou créent des portraits. Cette branche manifeste un retour accusé vers l'art chinois.

Il me souvient d'avoir vu certaines œuvres admirables de cette École dont on ne peut perdre le souvenir et particulièrement un triptyque de Kano Sancetce (1589-1651), représentant au centre, Li-Po regardant la cascade : à droite des hérons dominant un vaste paysage embrumé, et, à gauche, un faisan sur un rocher qui surplombe une vaste plaine vaporeuse. Cet artiste de grand talent se plaît à peindre des paysages tourmentés hérissés de rochers fantastiques, contre lesquels les vagues viennent déferler en longs panaches d'écume, et d'où ruissellent des cascades. Dans les vallons se blottissent des hameaux, et sur les cimes des monts se voient de maigres bouquets de pins dont le vent redresse les branches comme une chevelure.

Parmi les peintres remarquables de cette importante École il faut citer Djosètse, son fondateur, au xv^e siècle, surnommé le Giotto de l'art classique, parce qu'il fut pour la Renaissance de la peinture japonaise ce que fut l'illustre florentin au commencement du xiv^e siècle pour la peinture italienne.

Les œuvres de Djosètse sont devenues excessivement rares; on cite particulièrement sa toile représentant, avec une acuité de sentiment extraordinaire, des grues endormies dans un paysage de neige. L'histoire nous a transmis peu de détails sur ses origines et sur sa vie. Il est cependant

certain qu'après avoir fait une étude approfondie des peintres chinois il fonda, dans un des temples de l'ancienne capitale, une Académie de bonzes auxquels il enseigna ses procédés.

Notons aussi Sesshou, un des maîtres de la peinture universelle, le Rembrandt du Japon et du paysage (1414-1506). Ses procédés artistiques furent diamétralement opposés à ceux de Motonobou : tandis que ce dernier recherchait des effets au moyen de couleurs éclatantes, Sesshou, au contraire, affectait les teintes légères, les tons neutres, évitant les rouges et les verts. Le plus souvent il ne peignit qu'en traits noirs et profonds, n'ornant ses majestueuses esquisses que d'un léger coloris plein de délicatesse. Ses motifs : figures humaines, fleurs, oiseaux, paysages, empreints des plus beaux sentiments décoratifs, sont devenus classiques. Il reçut le plus grand honneur auquel un peintre japonais puisse aspirer : l'empereur lui donna l'ordre de décorer une muraille du palais de Kyoto.

A la même époque appartient Kano Maçanobou (1410-1500), le grand peintre des paysages vaporeux, admirable par l'autorité de coup de pinceau et par la diversité de ses procédés. Deux méthodes étaient suivies dans l'École : celle du trait gras et sinueux et celle de la touche ressentie et brusque. Il les employa toutes deux avec un égal succès. Il peignit aussi des figures dans un style d'une grande originalité.

Sous le shogounat des Tokougawa, l'École des Kano vit surgir deux peintres fameux : Yacenobou, le merveilleux paysagiste et Tanyou, son frère, le plus célèbre de l'École après son fondateur.

Le premier, malgré sa courte carrière (il mourut à l'âge de trente-deux ans) a laissé une œuvre considérable et de la plus haute valeur. Il aimait à représenter la grande nature. Les toiles merveilleusement belles qu'il a brossées nous montrent en lui une âme frémissante au spectacle des sites grandioses, des pics sauvages, des mers en courroux. Il peignit aussi les dieux et les monstres du bouddhisme avec une maîtrise et une délicatesse de pinceau qui étonne. Plusieurs de ses chefs-d'œuvre, dans ce domaine, ornent les salles des temples de Nikko. Il faut citer, entre autres, à l'intérieur du Yakoushido, les énormes dragons à l'encre de Chine sur fond blanc, qui déroulent au plafond leurs formes effrayantes. Cependant sa gloire pâlit devant celle de Tanyou (1601-1664), son frère, dont les conceptions puissantes et le pinceau hardi étonnèrent son siècle. Son génie s'est plu dans le monde des divinités et des démons, des héros et des chimères. Lointain émule de Michel-Ange, il obtint dans l'Empire un succès non moins éclatant.

Il a parsemé les magnificences de Nikko de ses plus belles créations. On y admire en particulier ses quatre grands tigres légendaires que l'on regarde comme son chef-d'œuvre. Avec quelle intensité de vie il a représenté, soit au repos, soit bondissant, la gueule béante, le fauve considéré ici comme le roi des animaux, le type de la sagesse, le symbole du principe mâle qui engendre tout, la prétendue toute-puissance de la foi bouddhique.

Une de ses plus remarquables productions est le « Ryou », le fameux dragon qui protège le bouddhisme. Il le peint, au moment où, après un séjour de mille années dans l'Océan, il remonte au ciel qu'il doit habiter pendant mille autres années. Du sein de la masse chaotique des flots courroucés, on le voit monter dans les airs en face du cône légèrement estompé du Foudji. Il est enveloppé d'un épais nuage sombre sillonné d'éclairs. C'est à peine si l'on distingue son corps énorme de serpent et ses quatre griffes d'aigle; seule sa tête horrible aux longues cornes et aux longues moustaches apparaît distinctement au sommet de la nuée.

Tanyou, le grand évocateur des êtres légendaires, ne dédaigna pas la nature, ni l'homme. Son pinceau ne fut pas moins fécond et inspiré dans ces genres. J'ai pu étudier, dans une exposition à Tokyo, un certain nombre de toiles merveilleuses. Celles qui m'ont le plus fortement impressionné furent, en particulier, une marine brumeuse au soleil couchant. Quelques vagues silhouettes de barques voilières, alourdies, apparaissent au premier plan; au loin, émergeant des eaux calmes, un cône rocheux dénudé dessine sa masse noire sur des nuées d'argent aux formes fantastiques.

Puis ce fut un triptyque au centre duquel apparaît Bodhidharma, ce fils d'un roitelet de l'Inde qui, rejeté par les moines de son pays vint en Chine former une secte inexactement classée parmi les sectes bouddhiques, celle de Dzen, que vous connaissez. La tête et le buste sont tracés avec force en larges traits sûrs; les yeux grands et démesurément ouverts sont d'un visionnaire et d'un méditatif, le cou et la poitrine sont ceux d'un hercule.

La pièce de gauche représentait une rivière encaissée dans des montagnes. Au premier plan un pin noueux aux branches anguleuses. Dans le bas de la vallée un pont rustique où passe un cavalier, puis dans le fond grisâtre, très haut dans la montagne, un col abrupt au centre duquel s'estompe un temple et quelques hameaux qui s'avanouissent dans les nuées.

Je me souviens aussi d'un grand aigle perché sur un rocher battu par l'océan et qui du regard sonde la haute mer. L'expression de force et de puissance que l'artiste a su lui donner est tout à fait remarquable. Il y avait aussi des plantes et des oiseaux variés, impressionnants de coloris. Les teintes de vert, de jaune, de gris, de rose de ces oiseaux accrochés à des tiges au fin feuillage et retombant comme des branches de saule, ou perchés sur des rameaux tordus de pin, sont d'une douceur et d'une harmonie incomparables.

« Tanyou a abordé tous les genres : fresques décoratives, paysages ébauchés de plantes et d'animaux, sujets religieux, caricature. Il a décoré non seulement les temples de Nikko, mais aussi plusieurs salles de mausolées de Shiba et d'Ouyéno.

La virtuosité du coup de pinceau de ce maître, qui est des plus grands est prestigieuse. Il joint, à une sûreté de main qui est sans égale, une mer-

veilleuse adresse d'exécution. Son œuvre est considérable. L'admiration qu'il souleva fut énorme. Il faillit ensevelir son école sous son triomphe. »

Un jour nous nous attardâmes dans le temple de Hokoïn à considérer deux paravents du peintre Tçokwan fondateur de l'École de « Soga » (XVI^e siècle). Ils représentent des troncs fleuris et des fleurs parmi lesquels s'avancent deux beaux coqs empanachés, sujet frêle mais rendu vaste par une grande maîtrise dans l'ordonnance et la composition.

« Je connais de lui, me dit M. Lapeyrouse, un « Kakémono » représentant un faucon perché sur une branche de cèdre qui penche sur le rivage. Le rapace interroge l'horizon marin de son regard dur et scrutateur. Cet artiste s'est surtout spécialisé dans l'étude des oiseaux de proie et particulièrement des faucons qu'il s'est plu à peindre dans toutes les attitudes : de face, de profil, de trois-quart, dans l'attitude du repos, les ailes fermées ou les déployant pour prendre leur vol, aux plumages divers, blanc, gris, noir ou fauve. Dans ses suites d'oiseaux de proie où, au sens décoratif profond, il allie la sobriété et la richesse, on trouve quelques traces de parenté avec les antiques décors hiératiques des hypogées de l'Inde ainsi qu'avec les miniatures de la Perse et de notre Europe médiévale.

« Il vous est indispensable, continua M. Lapeyrouse de jeter dès maintenant un regard sur les trois grandes écoles de peinture qui ont fleuri du XVII^e siècle jusqu'aux temps modernes :

Commençons par l'École impressionniste fondée par Kôrin Ogata (1661-1716). C'est un yamatisant, c'est-à-dire nationaliste, indépendant de toute influence chinoise. Il peint les animaux, les fleurs, des scènes humoristiques. Il est vigoureux et souple dans son dessin, délicat dans ses couleurs et souvent surprenant par la fantaisie, l'étrangeté ou l'ironie de ses compositions. Il sait être naturaliste sans se rendre esclave de la scène ou du paysage observé. Il peint sa vision imaginative et son rêve.

On l'a surnommé le plus grand peintre de la fin du XVII^e siècle, mais il est aussi le roi des « laqueurs ». Il n'y a rien au-dessus de l'or de Kôrin. Les paysages de contes de fées dont il a orné ses écritoires, ses bols ou ses boîtes, sont des merveilles d'harmonie et de grâce. Les feuillages sont d'or, les cascades et les rivières ruissellent d'argent, les pics neigeux ont des reflets de nacre et les lointains semblent se perdre dans un monde de féerie.

J'ai vu de lui un « Kakémono » sur lequel il a ébauché quelques fleurs de prunier à cinq lobes, attachées à de grêles filaments sans feuilles : boutons, fleurs vues de face, fleurs vues de profil, calices et corolles ont été tracés en quelques coups de pinceau ressentis avec une aisance et une habileté qui surprend et qui enchante.

Quant à l'École d'Okyo ou de shidjo (quartier de Tokyo où elle était installée) elle fut fondée au XVIII^e siècle par Morouyama Okio, formé à l'École chinoise et à celle des Kano, mais qui sut être original. Les traits de son génie sont : observation précise, grandes sensibilités artistiques,

facture aiguë et grande sûreté technique. On lui reproche cependant d'être mièvre et sans flamme, d'ignorer la perspective et l'anatomie. Il a produit des scènes de la vie rurale, des paysages, des oiseaux, des papillons, des fleurs et des fruits. Parmi ses disciples, le plus remarqué fut Sosèn (fin du XVIII^e et commencement du XIX^e siècle), le peintre des singes qu'il a su représenter avec une vérité étonnante dans toutes les poses et avec les diverses expressions de leur physionomie grimaçante. Il faut encore citer le peintre Yosai du XIX^e siècle que l'on rattache à l'École d'Okio et qui se plaît à représenter non seulement les fleurs et les animaux, mais aussi les grandes figures des temps passés avec leurs costumes antiques et dans le milieu où ils vivaient.

L'École « Oukiyoyé » actualiste ou si l'on veut, populaire, fleurit sous les Tokougawa (XVII^e au XIX^e siècle). Elle s'attachait à représenter la vie vulgaire, la vie courante sous toutes ses formes, en opposition avec l'École classique aux influences persanes et chinoises des Kano et des Toça, dont l'inspiration était bouddhique et aristocratique et destinée à une élite. Cette École eut comme précurseur, au commencement du XVII^e siècle, Mataheï (1577-1650) qui, le premier, tenta, sans y réussir, de sortir des sujets traditionnels et de rompre avec les vieilles méthodes en observant le peuple pour le peindre exactement. Mais le vrai fondateur en fut Ishigawa Moronobou (1618-1694) qui, avec Hanabouça Itço (1652-1724), brise les moules antiques.

« Je me souviens d'avoir eu l'occasion de jeter un regard sur un triptyque et un diptyque d'Hanabouça Iço, d'une grande valeur, où il représente une poétesse en merveilleuse robe de cour devant une cascade et deux montagnes près de Tokyo. Mais il est surtout l'auteur d'albums dans lesquels il laissa courir son pinceau sceptique et frondeur. Il contribua à créer l'École et à élargir ses horizons.

Parmi les nombreux artistes de marque qui illustrèrent ce genre, je veux vous faire connaître aujourd'hui le célèbre Hokousai (1760-1849) auquel l'Europe a décerné le titre de maître de l'art universel.

Ce grand artiste, génie encyclopédique, eut des débuts extrêmement laborieux qu'il dut en partie à son caractère indépendant et à son esprit sarcastique. Il était de ces natures franches et prime-sautières incapables de celer leurs pensées et leurs jugements sur ce qui les environne et de comprendre qu'on puisse manquer de sincérité. On raconte qu'encore tout jeune il entra comme disciple dans l'atelier du peintre Kano Yousèn et qu'un jour ce dernier reçut la visite d'un grand daïmyo qui lui avait commandé une toile. Le peintre le reçut solennellement en présence de son élève et lui montra l'œuvre terminée. Le sujet en était un enfant, qui, dans un jardin, s'efforçait, à l'aide d'une tige de bambou, de détacher le fruit d'or d'une branche d'un arbre à kaki, mais ne pouvait y réussir parce que le fruit était hors de sa portée. Le maître présenta sa toile au prince avec cet air d'assurance qui caractérise l'artiste à l'apogée de sa

réputation. Et de fait, l'auguste visiteur, frappé d'admiration en présence de la beauté de ce travail, ne fut pas avare de félicitations. Après quoi Yousèn se tournant vers Nakashima (c'était le nom du disciple) :

« Qu'en pensez-vous, jeune homme, lui demanda-t-il ? »

— A mon humble avis, répond Nakashima, le bambou est trop long.

— Comment, comment, reprend le maître; le bambou est trop long ? Et je serais bien aise de savoir pourquoi ?

— C'est parce que l'enfant ne se tient pas sur la pointe des pieds. S'il s'était dressé sur la pointe des pieds il n'est pas douteux qu'il aurait atteint le fruit et l'aurait fait tomber.... »

Le maître qui était d'un tempérament très violent, rougit brusquement de colère et lui dit :

« Petit imbécile, crois-tu que j'ignorais cela quand j'ai tracé ma perche ? »

— Sans doute mais elle est trop longue....

— Comment ne vois-tu pas qu'il s'agit d'un petit enfant innocent, ignorant, qui est incapable d'avoir l'idée de se mettre sur la pointe des pieds ? Un homme fait, peut seul avoir une telle pensée. »

Le daïmyo comprenant que l'élève avait raison et que le maître s'enfermerait, intervint pour le tirer de ce mauvais pas, exalta la finesse de la toile et engagea le pupille à unir ses louanges aux siennes. Ce qu'il ne put obtenir.

« Laissez-le, dit alors Yousèn au seigneur, je lui apprendrai à ce petit pierrot insolent, inapte à comprendre la pensée de son maître, à se laisser aller à critiquer ainsi ses œuvres ! »

« C'est fini entre nous, lui dit-il. Tu es bon pour entrer à l'École de l'Oukiyoyé (à l'École vulgaire). Retourne immédiatement à Yédo. »

Cet incident puéril orienta l'élève dans une voie nouvelle. Le jeune homme revint donc à la capitale shogounale, s'aboucha avec les peintres de la nouvelle tendance et commença, sous des noms divers cette œuvre prodigieuse qui étonne autant par sa perfection et son originalité que par son étendue. C'est seulement en 1799 qu'il prit le nom de Hokousai Shinsei, par vénération, comme bouddhiste envers le dieu Mioken, qui réside dans la Grande Ourse. D'ailleurs selon l'usage nippon, très nombreux furent les noms divers dont il signa ses innombrables dessins.

Il nous a dépeint lui même la fièvre d'art qui le dévora toute sa vie : « Depuis l'âge de six ans, nous dit-il, dans la préface de l'un de ses ouvrages, j'avais la manie de dessiner les formes des objets, mais je suis mécontent de tout de que j'ai produit avant l'âge de soixante-dix ans. C'est à l'âge de soixante-treize ans que j'ai compris à peu près la forme de la nature vraie, des arbres, des plantes et des insectes, des animaux, des oiseaux et des poissons. Par conséquent à l'âge de quatre-vingts ans, j'aurai fait beaucoup de progrès. A quatre-vingt-dix ans je sonderai le mystère des choses; à cent ans je serai décidément parvenu à un état de perfection indéfinissable, et à l'âge de cent dix ans, soit un point, soit une ligne, tout sera

vivant. Je demande à ceux qui vivront aussi longtemps que moi de voir si je tiens ma parole.

« Écrit à l'âge de soixante-quinze ans par moi, ci-devant Hokousa Gwakyō Rodjīn (le vieillard fou de dessin). »

Cet artiste génial fut un bohème. Il changea perpétuellement d'habitation, ne demeura jamais plus de quelques mois dans le même lieu. On a compté 83 déménagements dans cette existence vagabonde. Lorsqu'en 1849 il fut atteint de la maladie qui devait l'emmener, il écrivit, à ce moment croit-on, une lettre à son vieil ami Takaghi, où il fait allusion à cette instabilité, quand il lui dit : « Le roi Emma (Le Pluton bouddhiste) est bien vieux et s'apprête à se retirer des affaires. A cette fin il s'est fait construire dans ce but une belle maison de campagne, et il me demande d'aller lui peindre un « kakémono ». Je suis donc obligé de partir. Je prendrai mes dessins avec moi. J'irai louer un appartement au coin de la rue de l'Enfer, où je serais heureux de vous recevoir quand vous aurez l'occasion de passer par là.

« Signé : HOKOUSAI. »

Il mourut le 13 avril 1849. Sa pensée la dernière fut celle-ci :

Hitodamadé

Youkou sandja

Natce no hara!

« O joie! Pouvoir, ô mon âme, errer librement aux champs d'été sans les entraves de ce pauvre corps! »

L'œuvre de Hokousai est colossale. Elle comprendrait près de 50 000 dessins ou peintures. On a compté 159 ouvrages illustrés de sa main. La nature et la vie sous tous les aspects jaillissent éperdument de ce pinceau fantastique. Les esquisses de sa « Mangwa » (esquisses impromptues), par exemple, sont un pêle-mêle de tous les êtres de la création, un monde japonais en raccourci, avec ses habitants, sa flore, sa faune ses paysages ensoleillés et ses tempêtes. Dans les quinze volumes de cet ouvrage qui n'a pas son pareil chez aucun peintre d'Europe, les croquis s'y entassent comme les œufs de ponte de vers à soie. Il nous montre tout ce qui se voit au ciel, sur la terre et sous les eaux, en un grouillement d'humanité et d'animalité délirant. J'ai feuilleté le premier volume qui est de 1812. La première planche représente les époux Takasago; le ménage exemplaire du Japon, auprès du pin légendaire, symbole de longévité, la femme armée d'un balai pour rassembler les aiguilles de pin, et le mari tenant une fourche pour les ramasser. Puis, avec de légères teintes de rose et de gris sur fond crème, voici des enfants dans toutes les poses; dans leurs jeux, leurs espiègleries comme dans leurs tristesses d'un moment. Ici, une page religieuse, sceptique et caricaturiste exhibant des dieux, des génies, des bonzes shintoïstes et bouddhistes, qui font sourire. Là des acrobates, des jon-

gleurs, des faiseurs de tours d'adresse et de force. Plus loin des Japonaises aux élégants costumes nationaux, accroupies pour saluer le nez en terre, faisant ou recevant des visites, se coiffant de leur monumentale chevelure; ou des Japonais dans toutes les attitudes possibles, depuis celle de la prière jusqu'à celle du pêcheur à la ligne et de la beuverie. Ailleurs ce sont tous les animaux du Japon, toutes ses plantes, tous ses oiseaux, et ses insectes, et même l'éléphant et le tigre qui n'existent pas au pays du Lever du Soleil.

Dans tous les autres volumes, c'est la même variété dans la multiplicité des motifs. La septième « Mangwa » est à peu près complètement consacrée aux paysages, vus par le soleil, le brouillard ou l'orage. On y voit des coups de vent inimitables qui tordent les pins et les cèdres soulèvent des feuilles mortes ou strient le ciel d'une pluie oblique et courbent en deux des voyageurs effarés dont l'artiste a su saisir les gestes brusques et l'affolement drôle. On y voit aussi des marines aux flots tantôt bleus et calmes, semés d'écueils grisâtres, et qui viennent mollement éteindre leurs spirales d'argent sur le sable de la plage, tantôt furieux et glauques accourant se briser contre les rochers, broyant les barques de pêche et écrasant tout, dans leur impitoyable furie.

Un de ses autres ouvrages intitulé : *Les trente-six vues du Foudji*, dans lequel il a chanté la gloire du grand cône volcanique japonais, Hokousai nous montre, au vingtième feuillet, je crois, le Foudji entrevu près de Shinagawa, à travers une énorme vague qu'il a tracée sous l'impression de la terreur religieuse qu'inspire la mer redoutable qui enserre le Japon de toutes parts. Il a su donner, à cette puissance monstrueuse et inéluctable l'allure coléreuse de son ascension vers le ciel, une transparence d'azur et peindre le tumulte de son panache qui s'éparpille au vent en forme de griffes d'oiseaux, tandis que sur l'eau qui se cabre des barques montent et descendent.

Ce recueil célèbre des *Trente-six vues du Foudji* qui a fait connaître à l'Europe le génie d'Hokousai, nous le montre dans la plénitude de son talent de paysagiste. Son succès au Japon fut si vif qu'il l'augmenta de dix planches. Notons en passant le Foudji, un beau jour d'été par le vent du sud (1825). Il se dresse coloré d'un rouge brique sur un ciel zébré de nuages blancs. Au sommet du pic, quelques lézardes de neige. Voici le Foudji un jour d'orage, parmi les nuées blafardes, empourpré dans son milieu et s'assombrissant de plus en plus vers la base que sillonne un long éclair fauve; le Foudji vu de la montagne de la province de Totomi, où des scieurs de long débitent un énorme tronc équarri supporté par quatre piliers et qui élève un de ses bouts vers le ciel. Le Foudji sous la neige. Le Foudji entrevu à travers une toile d'araignée, à travers les mailles d'une voile de jonque, à travers les hauts roseaux qui bordent les rives du fleuve sur lequel descendent lentement des trains de bois : une mouette rase la surface de l'eau, deux pêcheurs occupés à leur ligne, l'un jette son fil avec

une grande sûreté, toile imprégnée de calme de silence et de paix. Le Foudji, vu de Yoshida sur le Tokaïdo : maison de thé où des voyageurs se reposent, fument leur petite pipe autour du brasero, boivent leur tasse de thé en contemplant la silhouette de la divine montagne qui s'aperçoit au loin par une grande baie. Dans un coin l'un d'entre eux frappe sa chaussure de paille avec un maillet pour la ramollir. Le Foudji, vu de la passe de Mitçima dans la province de Kaï. Au sommet du col, trois hommes les bras tendus s'occupent à mesurer le pourtour d'un cryptoméria gigantesque. L'harmonie des tons bleus et verts sur papier jaune avec fond en grisaille est remarquable. Il faudrait encore décrire le Foudji vu de Koïshikawa à Yédo par un matin de neige. Le Foudji vu d'une colline voisine à travers un bois de bambous, etc.

Cette première œuvre ne tarit point sa verve pour le volcan sacré. En 1784, dans sa 75^e année, il commença une nouvelle publication des cent vues du Foudji. En cette même année, il faisait également paraître son douzième volume de la « Mangwa ». Son pinceau ne ressent pas la moindre fatigue. Au contraire sa puissance d'observation et d'expression de la vie ne fait que s'accentuer.

Ce nouveau monument élevé à la gloire du Foudji débute par le portrait de la déesse de la Montagne, à la longue robe flottante, à l'abondante chevelure noire, tenant à la main droite le miroir, et de la gauche un rameau de « Sakaki », symbole religieux shintoïque. Puis il y peint le colosse à toutes les époques de l'année, par tous les temps, à tous les moments de la journée et de toutes les localités de la grande île d'où l'on peut l'apercevoir. Il le représente dans les situations les plus invraisemblables, preuve de l'extraordinaire imagination et de la merveilleuse facilité du grand artiste. Il va jusqu'à le représenter reflété dans la tasse d'un Japonais qui s'apprête à boire, avec, au premier plan, un cerf qui brame; ou encore entre les jambes d'un tonnelier juché sur une énorme cuve. Il y reprend le thème de la vague qui lance en l'air, soulevée par la tempête, de véritables griffes d'où s'échappent des oiseaux blancs comme l'écume de son panache.

« Je vous signale également la série des cascades, contemporaine de celle des *Trente-six vues du Foudji* et aussi connue en Europe qu'au Japon. En voici quelques-unes dont je me souviens : la cascade légendaire de Yoshino en Idzemi où le guerrier Yoshitcéné a baigné son cheval et qui représente deux hommes en train de laver un cheval rouge; la cascade de Yoro dont l'eau qui dégringole écumante prend des teintes qui vont du blanc au bleu, bordée d'arbres verts que la bruine ascendante de la cascade ternit à la base; la cascade de Robèn dans laquelle des gens se baignent; la cascade d'Amida la plus populaire parce que les Japonais croient voir dans sa chute une ressemblance avec la tête du Bouddha. Au bas de cette cascade trois Japonais se reposent et prennent une collation.

A la série des cascades succède celle des ponts, non moins célèbre :

le pont aux huit détours, le pont de la lune reflétée dans la montagne d'Arashiyama, etc.... Je n'ai encore rien dit de ses albums guerriers où il a représenté les gloires de la Chine et du Japon, ni de ses non moins retentissantes huit vues du lac Biwa, ni de ses fameuses 53 stations du Tokkaïdo, ni de ses nombreux recueils de légendes, de divinités et de monstres. Sur 50 000 dessins sortis de sa main, à peine en ai-je évoqué quelques centaines. N'hésitons pas à dire, pour résumer, que son œuvre est un univers. L'immense ensemble qu'il a ainsi créé pendant quatre-vingts ans de travail quotidien constitue une fresque gigantesque sur laquelle il a fixé d'une manière indélébile l'âme de son pays et de son époque. C'est la plus formidable production qu'ait jamais enfantée un cerveau de peintre.

Le talent d'Hokousai fut le fruit d'un dur labeur et d'une lente évolution. On trouve chez lui plusieurs manières qui sont comme des étapes vers la plénitude de son génie à laquelle il n'atteindra que vers 1812, après trente ans d'efforts, et qui consistera dans ce style puissant qui lui est propre et dans l'universalité de sa production, embrassant toutes les manifestations et toutes les formes de la nature et de la vie.

« Sa conception, en effet, est celle du réalisme de son École, mais encore plus accusé que celui de Matahei, de Morinobou et d'Itcho ses devanciers. Tout le monde sensible lui appartient, il ne manifeste aucune répugnance devant la réalité et il s'efforce de toute l'ardeur de sa volonté, d'y atteindre. » « Il n'est pas difficile, dit-il, de dessiner des monstres, des revenants, mais ce qui est difficile c'est de dessiner un chien, un cheval, car ce n'est qu'à force d'observer, d'étudier les choses et les êtres qui l'entourent, qu'un peintre représente un oiseau qui a l'air de voler, un homme qui a l'air de parler. » « Je m'aperçois, dit-il, ailleurs, que mes personnages, mes animaux, mes insectes, ont l'air de se sauver des pages. »

« On a discuté longuement sur son coloris. Souvent il nous est impossible d'en juger par les spécimens qui nous sont parvenus. En général nous nous trouvons en présence de défectueuses réimpressions. C'est ce que constate E. de Goncourt au sujet des célèbres « Deux grues dans la neige ». J'ai retenu le passage : « Le pourpre de la tête et le rose des ailes se détachent du triste neutral-teint d'un ciel neigeux. Une merveilleuse impression dont il n'y a à Paris que 3 ou 4 épreuves, parmi lesquelles une admirable est dans la collection Manzi : une épreuve qui vient de la collection Wakai et qui, hélas ! comme toutes les épreuves de cette collection, fait mépriser les autres ; une épreuve où le vert des bouquets d'aiguilles de sapins, le brumeux du ciel, le blanc de la neige, le doux rose et le doux bleu des ailes des grues sont rendus dans une harmonie que nulle impression d'aucun pays du monde n'a jamais su attraper et n'a jamais pu à la fois en donner le détachement et la fonte. » Ceci est la preuve que quand il le voulait et quand ses graveurs étaient habiles, il pouvait atteindre à un coloris d'une grande finesse.

Aussi bien Hokousai ne fut pas parfait en tout. Ses défauts tiennent

surtout à sa condition même d'homme du peuple et à l'École à laquelle il appartient. Sa psychologie fut peut-être un peu de surface. Il ne pénétrait pas toujours dans la nature intime des choses, il s'arrêtait parfois à l'extérieur. Si sa lutte continuelle pour l'existence ne put l'empêcher d'avoir souvent des échappées vers la poésie, il manqua en général d'idéalisme. A l'encontre des maîtres classiques, quand il traite particulièrement de l'Olympe shintoïque ou bouddhique, il est incapable d'inspiration. Il tourne les dieux en ridicule, il se plaît à leur donner des attitudes comiques ou grotesques. Son génie a tout embrassé, le ciel et la terre, mais la partie la plus haute, et la première logiquement, a été la plus faible. Il est resté le peintre de la vie vulgaire. Mais sa création, tout inégale qu'elle soit, n'en demeure pas moins la plus étonnante qu'un artiste ait jamais pu concevoir.

Il m'a semblé, ajouta M. Lapeyrouse, que je devais vous donner dès aujourd'hui cette vue générale sur l'histoire de la peinture au Japon afin que vous puissiez désormais situer les œuvres des peintres qui se présenteront, sur votre route, à votre curiosité et à votre admiration.

III

De toutes les visites auxquelles incite le monastère de Koya-San, la plus impressionnante est celle du cimetière avoisinant, à l'est, le temple principal. On franchit un pont et l'on entre au champ de la mort, l'un des plus vastes qu'on puisse imaginer. Sur les deux côtés d'un chemin tracé sous les ramures de cryptomerias séculaires, à l'abri de leurs royaux ombrages, des milliers de tombes pendant plusieurs kilomètres, se pressent les unes contre les autres, dressant parmi les lichens et les mousses, leurs stèles, leurs sphères de granit modeste ou leurs monuments. Elles envahissent tout l'espace laissé libre par les piliers des géants de la forêt, s'accrochent même aux flancs des ravins et sur le bord des rochers. Quelle nécropole immense dont la désespérance égale la solennelle grandeur et qui couvre non seulement l'espace mais aussi les siècles ! Ce n'est pas le cimetière d'une ville mais celui d'une nation.

Le guide nous promène dans ce champ où, dans le lourd et émouvant silence propre à ces solitudes, règne triomphante la Grande Faucheuse. Il nous conduit vers quelques-uns des principaux monuments qui attestent ici comme ailleurs le néant de la gloire ou des richesses ; d'abord à la tombe de Koukaï, le grand moine fondateur du Koya et de sa secte de Shingon. Il mourut en 836. Ses disciples prétendent qu'il s'est enterré lui-même, vivant dans l'attitude de l'extase, sous la voûte qui nous le cache. Nous frôlons ensuite les tombeaux des grands personnages, princes ou daïmyos : ce sont des petites pagodes formées de 5 pierres superposées tandis que ceux des héros, des guerriers renommés, comme Atcemori, Komagaï,

Naodzané, sont précédés de torii shintoïques. Tous, même les plus riches et les plus luxueux, voient familièrement avec les tombes les plus modestes, avec le suprême de l'égalité de tous les hommes devant la mort.

« Cette nécropole, nous dit le P. Villier, est panthéistique par son étendue sans limites précises au sein de cette nature sauvage. Le paradis bouddhique promis aux foules ignorantes n'est qu'un mirage. Vous n'ignorez pas que, d'après Koukaï, le principe de l'Univers est une essence absolue. Tous les phénomènes sensibles et passagers n'en sont qu'une irradiation. Il s'ensuit logiquement que pour l'homme, l'au-delà n'est que la résorption de la matière et de la pensée dans l'Absolu et la négation brutale de toute survie après la mort. Koukaï appelle Absolu « Dai Nitçi Nyorai », la Vérité pure, le Soleil du Monde spirituel, mais le nom seul change, c'est le même « Boutatathata » des premières sectes bouddhiques : l'Univers absolu, considéré comme principe d'illumination avec lequel tout ce qui existe est identique.

Aussi n'est-il pas étonnant que ce séjour des morts ne soit pas circonscrit par des murailles et que le regard ne puisse se reposer sur des statues, images des disparus, comme dans nos cimetières d'Occident. Rien qui rappelle l'admirable Campo-Santo de Pise, les fresques d'Orcagna ou les beaux groupes funéraires de nos sculpteurs de Moyen Age, qui ont immortalisé l'esprit par leur génie qu'illuminaient la foi vivifiante et rédemptrice et les radieuses espérances chrétiennes. »

Nous rencontrâmes non loin de la tombe du fondateur un sanctuaire qui contient mille statues dorées d'Amida, lequel non seulement est considéré comme la lumière sans limite qui éclaire, mais aussi comme la compassion qui sauve. C'est le « Mandoro », le temple des dix mille lampes. Nuit et jour cent d'entre elles brûlent pour symboliser la fulgurante sagesse de « Dai Nitçi Nyorai » et d'« Amida ». Elles sont entretenues par les pèlerins qui s'y succèdent perpétuellement et qui viennent chercher ici l'assurance de renaître dans le « Sekawati », le paradis d'Occident qu'on leur fait espérer par un tour de force d'inconséquence et d'illogisme.

Poursuivant notre ascension sur ces pentes forestières, à travers les tombes innombrables amoncelées au cours des siècles, nous sortîmes du cimetière, le guide voulant nous faire jouir du panorama classique qu'on embrasse du pic de « Djinga ». Nous continuâmes à escalader, à travers bois, pendant plusieurs kilomètres, le sentier de plus en plus escarpé, et nous arrivons au faite d'où le regard plane sur la vaste région montagneuse du Yamato. On prétend que par temps clair la vue découvre 36 provinces. Ce soir la brume rétrécit notre champ de vision et des nuées se suspendent au-dessous de nous comme des écharpes aux flancs des forêts et sur les vallées.

Bientôt le jour tomba. Le soleil descendit lentement sur la crête des monts, embrasant les rochers et les nuages. A un moment toute la voûte

céleste étincela comme une mer de diamants et de saphirs où l'astre radieux se plongeait insensiblement en rappelant peu à peu à lui l'éclat de sa féerie. Mais lorsque le crépuscule survint, on vit, à l'orient, au-dessus des têtes géantes des cyprès du cimetière, émerger la reine de la nuit, balançant sa faux d'or pâle qui luisait froidement comme un miroir, d'une clarté immobile, parmi le scintillement des étoiles.

Le lendemain nous assistâmes, dans le temple principal à un office qui par sa solennité et le luxe des ornements portés par les bonzes, frappa notre attention. Une particularité surtout nous intéressa. Ce fut la ressemblance de ces cérémonies religieuses, sur quelques points bien caractérisés, avec celles du culte chrétien. On ne peut se défendre de la pensée qu'on se trouve en présence d'une imitation mal déguisée.

« C'est un hommage rendu au culte du Vrai Dieu, nous dit le Père Villier, mais ces imitations n'ont pas toujours été très heureuses et un certain nombre apparaissent plutôt comme une caricature de nos cérémonies catholiques. Quant aux croyances qui enveloppent ces rites, il serait difficile de douter *a priori* de la bonne foi de beaucoup de ces moines, ajouta-t-il, qui peuvent, par l'effet du milieu, par l'ambiance et les préjugés si tenaces de ces races asiatiques, se croire dans le vrai. Il faut alors les considérer comme appartenant à cette classe d'hommes dont parle saint Paul, qui vivent sans la loi et qui seront jugés sans elle.

« Ainsi en est-il, à plus forte raison, pour les foules ignorantes qui adorent les divinités de leur secte, principalement la déesse Kwannon, toute miséricordieuse, la satellite du puissant Bouddha Amida ou encore « Mirokou » le Messie bouddhique à venir. Il est fort possible qu'un grand nombre de ces simples, inaptés à suivre les spéculations abstruses de la métaphysique de leur secte, considèrent, en ces divinités imprécises, la Charité et la Pitié substantielles, personnifiées et que d'un cœur sincère ils les aiment, recourent à elles dans leurs détresses physiques ou morales et qu'ils y voient, à travers les ombres de leurs rites païens, l'image du Dieu Rédempteur qui soutient et pardonne. Aidés de son secours qu'il a promis à tout homme venant en ce monde, il est permis de croire qu'un grand nombre prennent conscience de leur âme immortelle qu'attend l'éternelle félicité.

A maintes reprises, d'ailleurs, au cours de notre séjour, le P. Villier, nous intéressa vivement, dans ses entretiens qui avaient pour objet soit l'histoire des grands monastères japonais, soit la doctrine spéciale de la secte de Shingon.

« Nous ne pouvons admirer aujourd'hui que les restes de cette gigantesque abbaye médiévale, nous disait-il, car beaucoup de ses temples ont été totalement détruits, à l'instar de la métropole bouddhique du Hieizan, fondée par l'illustre Dôgen, sur la colline qui borde le lac Biwa, par le pillage et l'incendie durant les guerres civiles qui si souvent ont ensanglanté ce pays à l'époque féodale. Ces cités monacales créées dans

les solitudes sont le produit, comme toute l'ancienne civilisation japonaise, d'une imitation de l'Inde et de la Chine.

« Ce fut, en effet, le monastère bouddhique de l'Inde, le Sangamara aggloméré autour de la stoupa, monument funéraire indien, qui fut le prototype de ces vastes couvents japonais. Le premier élément, qui détermina les moines errants du bouddhisme primitif indien à se fixer et à se grouper fut le parc, dont les familles fortunées prirent l'habitude de doter certains embryons de communauté. L'âme indienne des temps anciens se plaisait dans ces recoins de belle nature, comme l'avait fait Bouddha lui-même, qui passa une grande partie de sa vie dans la quiétude tout embaumée de la poésie des forêts.

« On connaît l'histoire de ce roi de Ceylan qui céda à Malinda et à ses disciples, dans le voisinage de sa capitale, un parc aux frais ombrages, aux fleurs odorantes, planté d'arbres fruitiers savoureux, où l'on entendait le murmure des fontaines et qu'agrémentait encore l'étang envahi par les pétales blancs et bleus des lotus.

L'amour de la nature de ces ermites se manifesta aussi par une architecture rupestre. Ils se plurent souvent à creuser leurs cellules dans le roc, comme nous le voyons aux flancs des Gâts et à évider des temples dans la montagne elle-même à la manière des caves merveilleuses d'Ajanta. Si nous joignons à cela le goût intense de la décoration et d'une polychromie admirable, comme dans les célèbres couvents de Nélanda, nous avons les trois éléments qui constituent les monastères de l'Inde, inspirent les couvents de la Chine comme celui de Tientaï, les colossales lamaserie du Thibet, perchées sur les cimes, véritables forteresses, enfin les monastères japonais. Les différences que l'on constate entre eux ne sont qu'accidentelles et le produit du milieu et de la race, mais leur origine et leur archétype sont identiques.

Si le monastère japonais, et particulièrement celui de « Koya-San » est substantiellement dérivé des couvents de l'Inde et de la Chine, l'enseignement de la secte « Shingon » de Koukaï (Kobo-Daïshi), le fondateur de ces temples, est issu non seulement des livres sacrés chinois et indiens, mais encore de nombreuses doctrines religieuses de l'Occident : fait qu'il est extrêmement important de constater.

« Quand Koukaï se rendit en Chine à l'époque des Tang, il séjourna à Tchang-Ngan, aujourd'hui Si-Ngan-Fou, qui était alors la capitale. A ce moment la stèle célèbre de Si-Ngan-Fou avait déjà été dressée depuis vingt-cinq ans (781). On sait qu'elle contenait, gravés en caractères chinois, les principaux articles de la foi chrétienne, concernant en particulier Dieu, la création, le péché, l'Incarnation et la Rédemption. Le rédacteur de cette inscription fameuse fut un prêtre persan nestorien, nommé Adam, qui avait reçu le nom chinois de King-Tsing. Il est notoire qu'il traduisit avec un bouddhiste indien nommé Prajna, le « Shatparamité soutra », Traité des six perfections, très imparfaitement, par défaut de connaissance des

langues du texte. Le prêtre nestorien s'efforça, cela est peu douteux, d'y infiltrer les idées et les expressions du nestorianisme. L'influence de ce travail pour la divulgation de la doctrine et du rituel chrétien fut considérable. D'ailleurs l'inscription de Si-Ngan-Fou indique très clairement que des livres de doctrines occidentales furent traduits l'an 635 en chinois : « Du royaume de Tatsing, nous dit-elle, il se trouva un homme de grande vertu appelé Olopen qui... la neuvième des années Tchong-Koan (635) arriva à Tchong-Ngou.... On traduisit les livres dans les salles de la bibliothèque; on examina la doctrine dans l'enceinte privée; on en comprit à fond, la rectitude et la vérité et un édit spécial donna la faculté de la prêcher. »

« Ajoutons que le Manichéisme avait également pénétré en Chine à cette époque (VII^e siècle), et que s'il n'y avait pas fait de nombreuses conquêtes, son triple système de rites cabalistiques dont nous parle saint Augustin, s'y était répandu avec sa doctrine. Le Thibet fut sa terre de prédilection. Ses prosélytes y furent nombreux.

Donc, quand Koukaï arriva en Chine, de même que les autres bonzes japonais qui l'imitèrent, il se trouva en face, non seulement du bouddhisme proprement dit, mais de tout l'apport des doctrines occidentales qui étaient, au cours des siècles précédents, parvenues dans l'Empire du Milieu et avaient déjà contribué à former le bouddhisme Mahayana (1) qui, de fait, ne possédait presque plus rien du bouddhisme primitif prêché par Gotama.

Il n'est donc pas extraordinaire que dans la secte Shingon, dont vous connaissez sans doute déjà la doctrine, on rencontre des ressemblances, non seulement dans ses enseignements, mais encore dans l'ensemble des pratiques cultuelles ou ascétiques, avec le christianisme et surtout avec le nestorianisme et le manichéisme.

Les affinités de l'École Shingon avec le manichéisme sont tellement frappantes que l'on a prétendu que pratiquement c'est le même système. Notons, en particulier, le rapport du triple règlement de cette secte pour la tenue parfaite du corps, de la parole et de l'esprit : règles secrètes appelées « sceaux de la main, de la bouche et du cœur ». Ce sont des signes rituels qui s'exécutent au moyen de gestes faits avec la main pendant la psalmodie des soutras et les cérémonies des offices. Or dans le manichéisme nous retrouvons des rites cabalistiques désignés également par le terme de « Sceaux » qui étaient des signes ésotériques de la bouche, de la main et du cœur, et réputés comme sacramentaux.

Signalons également l'influence de l'hindouisme et du zoroastrianisme dans les termes du soutra « Daranikyo » que les bonzes de cette secte récitent en les rythmant et en les scandant, comme « Kwantcho » (abishéka), cérémonie de purification, baptême; ou « gomma » espèce de gymnastique

(1) Grand Véhicule N. D. L. R.

des poumons, capable de provoquer des hallucinations, et, surtout certaines expressions comme « abraxas » ou « kanlako » qui semblent pillées dans certains ouvrages gnostiques de Basilide et de Nicolas d'Antioche, et qui ont été l'objet de longues et nombreuses controverses à Tokio et à Oxford.

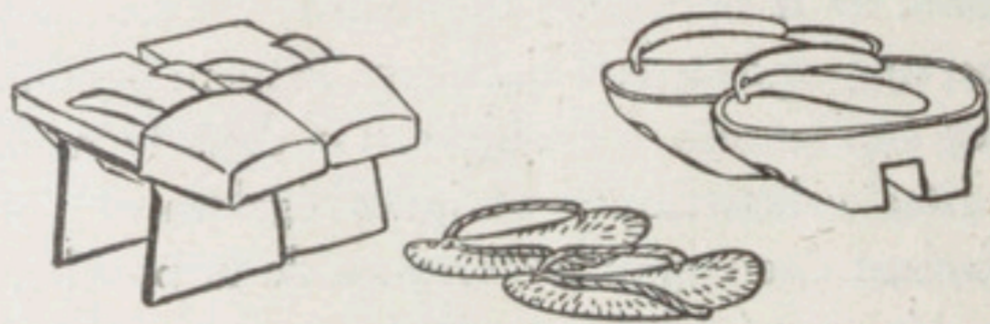
« Je constate, une fois de plus, fis-je remarquer, que l'influence de nos idées s'est fait sentir non seulement sur les arts de l'Inde, de la Chine et du Japon, mais encore sur tous leurs systèmes religieux. »

« C'est la conclusion logique des données de l'histoire.... »

IV

Notre séjour au Koya-San étant terminé, nous songeâmes au retour. Nous quittâmes le monastère par une belle matinée de septembre. Il nous fallut deux journées pour rentrer à Nara par la même route que nous avions suivie à l'aller. Nous revîmes, en sens inverse, les glorieuses montagnes et les sites grandioses que nous avions admirés, mais sous un aspect nouveau, non moins enchanteur.

Nos traîneurs presque toujours sur des chemins descendants dévalaient avec entrain, tantôt sous la menace des rochers surplombants, tantôt au bord des fondrières. En côtoyant la rivière du Yoshino, les ombrages épais qui s'y réfléchissent nous parurent encore plus frais et plus beaux. Le village qui porte son nom et ses temples étaient en liesse. La foule s'y pressait joyeuse et bruyante. Quand nous atteignîmes Niwa, de nouveau notre regard se reposa sur la plaine silencieuse de Nara et sur son cercle de collines et de forêts où se conservent comme dans un écrin les plus précieux souvenirs d'art religieux qu'enfanta l'âme mystique du Japon ancien.



Une semaine dans l'intérieur du Japon

M. André Lequeux auteur des pages qu'on va lire, évoquant une pittoresque excursion aux environs de Tokyo, il y a quarante ans, fut un des agents les plus actifs et les plus distingués de la carrière consulaire, voici un demi-siècle. Si un accident de santé tout à fait imprévu ne l'eût emporté brutalement, le 14 juillet 1902 à la sortie du Café Royal à Londres, nul doute qu'il n'eût été à bref délai désigné pour un poste diplomatique important, correspondant à ses talents et à ses mérites.

Né à Paris en 1852, il passa le concours en 1875 et fut nommé, le 31 décembre 1884, au poste de Yokohama qu'il ne devait quitter qu'en 1890 pour celui de Salonique d'où il fut transféré, peu après, à la Direction des Consuls. Il dirigea quelque temps le Consulat Général de Zurich, avant d'aller à Londres.

Dès l'abord il avait été séduit, conquis ainsi que sa jeune femme (fille du consul général d'Espagne au Caire, M. de Ortega) par le charme original du Japon. Sa conscience et sa capacité professionnelles, qui l'avaient fait désigner en février-avril 1887 comme deuxième délégué français à la conférence internationale pour la révision des traités avec le Japon, ne l'avaient pas empêché de se créer quelques loisirs grâce auxquels il lui fut permis de goûter des œuvres d'art et les manifestations de la vie intellectuelle et mondaine dans l'Empire du Soleil Levant. En 1889, il avait consacré au théâtre japonais une attrayante étude remarquée et appréciée par Jules Lemaître qui, dans un de ses feuillets du *Journal des Débats*, en a parlé de façon très favorable.

Aujourd'hui grâce à l'obligeance de Mme André Lequeux, membre de la Société, nous sommes en mesure de donner à nos lecteurs la primeur du récit où son mari avait noté sur le vif, dès son retour, les épisodes et impressions d'une excursion par lui accomplie en août 1889, vers le lac Suwa et le volcan Asama yama à cent et quelques kilomètres Nord-Ouest de Yokohama. Nos collègues goûteront certainement ces pages sincères écrites d'un style alerte faisant revivre, en même temps que les paysages qui n'ont que peu ou pas changé, les us et coutumes de la vie sur les chemins dans le Dai Nippon de jadis, non encore ouvert librement, comme il allait advenir, aux étrangers attirés là-bas par leurs affaires ou par leur goût pour les pèlerinages de nature et d'art.

Nous aurions désiré pouvoir donner ici en fac-similé ce manuscrit de la belle écriture claire, rapide, aisément lisible de M. Lequeux notre cher et regretté chef à Londres, car ce texte est orné en marge de charmants dessins à l'aquarelle, au crayon ou à la plume, représentant des plantes (bambous), des personnages (portrait de M. Oueda), des paysages, des cigognes en vol. Mais diverses difficultés d'ordre matériel nous empêchent de donner suite à notre projet à cet égard.

Du moins pouvons-nous, pour la commodité du lecteur, lui présenter l'adaptation d'une carte, dont l'original accompagne le manuscrit.

Notons encore qu'entre les feuillets du cahier figurent trois estampes sur excellent papier, achetées par M. Lequeux à la porte des monastères par lui visités et représentant : l'une de Takao San, perspective de la montagne où abondent des arbres que l'on peut prendre pour des pins Épicéas mais qui sont en réalité, M. Lequeux nous l'apprend, de magnifique cryptomérias; une autre nous montre une statue du dieu bouddhique Ashara au Takao San.

Le dieu au regard menaçant, à la barbe, aux cheveux abondants, au nez en bec d'aigle, possède des ailes à demi éployées et plutôt petites en proportion du corps. Il tient dans sa main droite une grande épée et dans la gauche une corde en signe, sauf erreur, de son pouvoir mystique de lier et délier les péchés. Son pied gauche effleure le dos d'une sorte de renard lancé en course (1).

La troisième estampe offre une perspective cavalière de tout ce pays au Nord et à l'Est du Lac Suwa. En bas le Nakasendo. Vers le Nord un Torii de pierre, un hôtel de danses sacrées et le Temple du Printemps. Vers l'Est, un Torii de bronze ouvre une autre enceinte dans laquelle figurent un

(1) Il s'agit du fameux renard blanc que l'on retrouve dans toute la Sibérie, et spécialement au pays des Samoyèdes, v. *infra*, p. 51.

arbre sacré, un hôtel de danses et le Temple d'Automne. Près du lac, au Nord-Est, en face le Torii de bronze s'amorce le Kashin Kaido qui s'en va contourner, vers le Sud, le lac Suwa.

Au cours de son récit M. Lequeux nous donne une description de ces images avec traduction de leurs légendes, de sorte que les croquis d'après nature et les références aux estampes s'expliquent et se complètent mutuellement.

Ces feuilles et bien d'autres semblables que l'on pouvait se procurer à la porte des temples étaient à coup sûr autant de souvenirs que les pèlerins avait coutume de rapporter dans leurs foyers, au retour de leurs pieuses excursions.

Vers la fin du paragraphe V de son récit (13 août 1889) l'auteur nous dit lui-même qu'il a acheté ces feuilles à la boutique du portier sacristain de l'édifice. (N. D. L. R.)

Août 1889.

On ne résiste guère à la tentation d'écrire pour ses amis le journal d'une première excursion dans un pays tel que le Japon, encore que l'embaras soit aujourd'hui, en fait de voyages, d'avoir réellement du nouveau à raconter. Ne fait-on pas à présent le tour de la terre presque aussi commodément qu'autrefois le tour de Paris? Et n'y a-t-il pas désormais risque de redites à entreprendre un récit de *tour du monde*? C'est chemin trop battu. — M. de Tinseau lui-même, avec son grand talent, est loin d'avoir fait sur ce sujet le meilleur de ses livres. Par contre il y a trouvé peut-être le meilleur de ses titres : *Du Havre à Marseille, ... en passant par le Japon*.

La traversée du Pacifique se fait, ou peu s'en faut, sans plus de tracasserie que celle de la Seine en bateau-mouche.

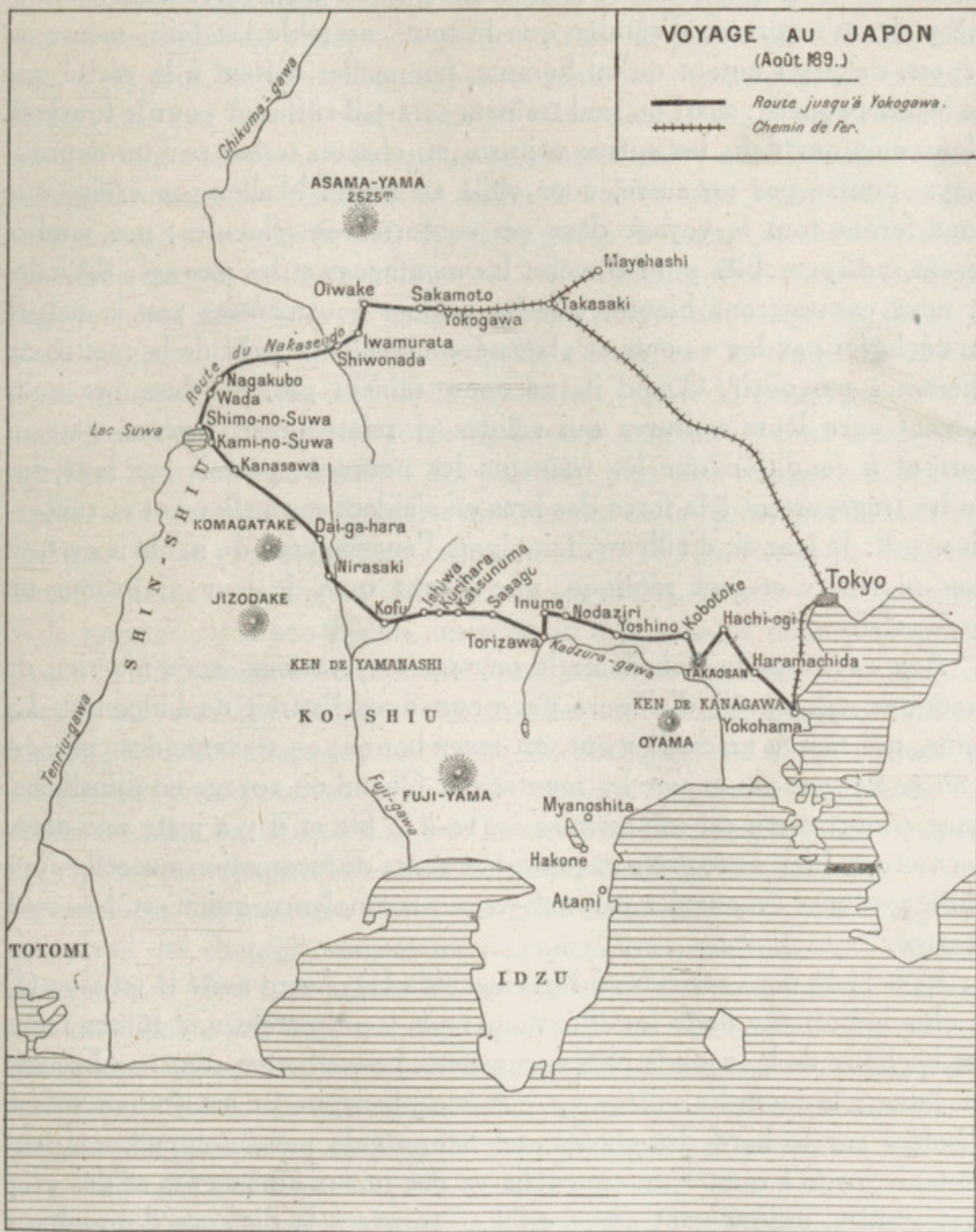
* * *

Nous étions trois compagnons de route : c'est un nombre excellent pour une expédition de ce genre. Je le recommande aux amateurs. Mais ce qui est encore plus important, c'est de bien choisir ses compagnons. On n'en saurait trouver de plus agréables que le capitaine Pierre, des Messageries Maritimes, et M. Oueda, interprète japonais. Le premier commandait alors le *Don*, ce même paquebot sur lequel j'avais fait, quelques mois plus tôt, en famille, une traversée de Hong-Kong à Yokohama, et à bord duquel nous avons passé un premier janvier où le souci du centre de gravité sur une mer démontée laissait peu de place aux épanchements qui sont d'usage en pareil jour.

Tout est prêt dès la veille pour le départ qui doit avoir lieu à 6 h. du matin. J'ai promis aux miens de n'être pas absent de Yokohama plus de 8 jours; partant le matin du lundi 9 août, je veux être de retour le lundi 16 dans la soirée. Les vieux résidents du Japon prétendent l'exécution de mon programme très difficile. Dès le second jour, j'ai craint de leur donner raison, j'avais un retard de plus d'une demi-journée; pourtant on verra comment, tout le programme exactement rempli, je suis rentré à Yokohama non pas le 16, mais bien le 15 août.

Lundi, 9 août.

Le commandant Pierre a passé la nuit à la maison. A 5 h. nous constatons mutuellement que nous sommes levés et à 6 h. lestés d'un premier



déjeuner, nous sommes rejoints par M. Oueda. Nous trouvons devant la porte les 4 djirikhas (petites voitures à une place traînées par des hommes) (1) et les 7 couroumayas traîneurs. Cela a l'air d'une batterie d'artillerie avec ses servants. Les voitures sont propres et solides; les

(1) Connues en France sous le nom de *pousse-pousse*.

jarrets des hommes paraissent vigoureux : ceux-ci et celles-là seront mis à une rude épreuve. L'interprète que j'ai chargé de la préparation des moyens de transport s'en est bien acquitté. L'un des djinrikchas, que nous baptisons dès lors du nom pompeux de *fourgon aux bagages*, reçoit nos colis y compris le panier des provisions ; ce dernier à lui seul est plus lourd que nos trois malles réunies, mais son poids est malheureusement éphémère. Je m'empresse d'ajouter que le tout ensemble est loin, même au départ, de peser autant qu'un homme, nos malles n'étant à la vérité que de légers paquets : aussi un seul traîneur sera-t-il suffisant pour le fourgon. Nous montons dans les autres voitures et, chacun traîné par un couroumaya, poussé par un autre, nous voilà en route. N'allez pas croire que nous ferons tout le voyage dans ces confortables véhicules ; nos jambes seront indispensables pour franchir les montagnes et les passages difficiles et nous constaterons bientôt que les régions tourmentées par la nature ou négligées par les « ponts et chaussées » occupent près de la moitié du chemin à parcourir. Quand ils ne nous traînent pas, nos hommes nous suivent avec leurs voitures qui solides et relativement légères, passent partout à condition que les traîneurs les prennent parfois sur leur dos ou les transportent à la force des bras en s'aidant mutuellement et successivement. Je leur ai, d'ailleurs, fait signer l'engagement de m'obéir en tout sans murmure et sans réplique, moyennant quoi je leur ai promis un large salaire.

Aux environs de Yokohama le paysage est gracieux, mais n'a rien de grandiose ; il n'avait d'ailleurs pas pour nous l'attrait de l'inconnu. La route, qui monte graduellement, est assez bonne ; on traverse des collines, mais ce ne sont pas encore les montagnes. Quand on voyage en djinrikcha, toute conversation est impossible ; on va à la file et il y a juste une place par voiture. Rien ne se prête mieux sur ce genre de locomotion aux réflexions philosophiques émoussées par une vague somnolence qui n'est pas sans charme.

Vers 11 h. nous arrivions à Haramachida (1). Ayant avisé la tcha-ya (2) la plus importante de la localité, nous nous y présentâmes et fûmes reçus par les hôtes de la façon la plus engageante. Les auberges sont nombreuses au Japon ; le moindre village en possède plusieurs, on en trouve même d'isolées sur le bord des routes ; tel hameau de pauvre apparence peut contenir jusqu'à quatre ou cinq tcha-ya des mieux aménagées et des plus confortables, uniquement parce qu'il se trouve à la distance d'une étape entre deux points importants. Les Japonais voyagent beaucoup pour leurs affaires et par goût ; la nature du pays fait qu'ils sont presque toujours à pied. On rencontre les fonctionnaires d'un certain rang qui se rendent à leur poste sans autre véhicule que leurs jambes et on est surpris

(1) Six ris, soit à peu près vingt-quatre kilomètres de Yokohama.

(2) Maison de thé et hôtellerie.

des distances qu'ils peuvent ainsi parcourir en une journée (1). D'un autre côté, les gens de la classe la plus modeste aiment à voir du pays et ils en ont un prétexte dans la religion du rite Sin-to consistant surtout en pèlerinages, lesquels se font d'ordinaire par bandes ou par corporations aux frais de riches personnages, qui gagnent eux-mêmes de la sorte des mérites pour le Ciel. Chez nous comme au Japon, le pèlerinage n'exclut généralement pas l'idée du voyage d'agrément; train de plaisir ou train de pèlerins, c'est tout un pour l'apparence et pour les compagnies de chemins de fer; soit par hasard, soit attention bienveillante de la part des saints auteurs de miracles, ceux-ci ne s'accomplissent guère que dans des régions particulièrement intéressantes et belles à visiter. Au Japon les temples sont généralement élevés dans des sites pleins de poésie et entourés d'une splendide nature. Les pèlerins aussitôt arrivés auprès d'un temple ou d'une pagode vont avant tout et sans s'arrêter, rendre hommage au dieu; ce n'est qu'après l'acte de dévotion qu'ils s'accordent le repos. Devant la porte du sanctuaire, le chef de la bande fait sonner le gong suspendu au portail en agitant la grosse corde également pendante : c'est ainsi qu'on prévient la divinité de l'arrivée des pèlerins; puis tous frappent dans leurs mains, cela veut dire que la prière commence; on la récite généralement en commun en se prosternant au commencement et à la fin; ça ne dure que 2 ou 3 minutes; on frappe encore dans les mains, la prière est terminée. Si la journée est à son déclin, on se rend à la tcha-ya pour y souper et passer la nuit; sinon, on reprend la route pour une nouvelle étape jusqu'au temple suivant. Les pèlerins ont un costume spécial, presque toujours blanc; sur leurs chapeaux en forme de champignons sont marqués les insignes de la corporation. Une petite sonnette suspendue au côté de l'un d'eux est mise en mouvement par la marche; elle avertit de leur passage les esprits qui voltigent dans l'air, attire les bienfaits des bons et repousse les maléfices des mauvais. Notre excursion coïncidant avec la saison-morte du travail des champs, nous avons rencontré une multitude de ces bandes dévotes qui, c'est une justice à leur rendre, s'intéressent d'une manière fort intelligente aux pays qu'elles visitent. Je me demande si chez nous la classe similaire serait d'un esprit assez éveillé pour prendre un égal plaisir à voyager. Sur la devanture des tcha-ya des banderoles multicolores et portant des emblèmes corporatifs sont pendues par centaines, attestant le passage des pèlerins.

Avant d'entrer dans la tcha-ya de Haramachida, il fallut nous déchausser, petite formalité qui va sur tout le trajet se répéter plusieurs fois par jour, c'est-à-dire chaque fois que nous aurons à pénétrer dans une maison japonaise, la place du plancher y étant occupée par des *tatami*, sortes de nattes rembourrées qui ne supportent pas l'injure d'une chaussure nipponne ou européenne.

(1) Dans ces dernières années la multiplication des voies ferrées a dû apporter des changements dans ces mœurs intéressantes.

Si vous vous trouviez par une belle journée d'été pour la première fois devant une tcha-ya, à coup sûr vous ne la prendriez pas pour un lieu d'habitation confortable : on dirait un grand hangar à deux étages ouvert à tous les vents. De la maison dans le jour on ne voit que la charpente ; elle possède des murs pourtant ; mais où sont-ils ? — Voyez-vous ces petites armoires placées aux quatre coins ; les murs sont là ; ce sont des panneaux en bois qui, le soir venu, vont glisser dans les rainures que voici et clôturer l'établissement d'une façon non pas hermétique mais suffisante. A l'intérieur c'est la même disposition. Si vous aimez l'espace et que vous soyez seul voyageur à l'auberge, tout le premier étage sera à votre disposition et vous pourrez avoir là une chambre à coucher de la superficie de la tcha-ya elle-même, mais à la condition qu'aucun autre client n'arrive après vous, car vous pouvez fort bien, vous étant endormi dans une vaste pièce, vous réveiller, sans avoir bougé, dans une toute petite chambre ; à mesure qu'un voyageur arrive on lui forme une chambre au moyen de panneaux glissant dans les rainures qui divisent la maison comme un damier. Mais cela n'est que pour la nuit, du moins pendant la saison chaude, car au lever du soleil toutes les cloisons externes et internes sont enlevées et de nouveau il ne reste plus que le squelette de la maison : vous avez toujours votre chambre, vos voisins ont les leurs, mais entre elles il n'y a plus qu'une clôture morale ; les limites du carré d'échiquier qui est votre appartement ne sont indiquées que par la poutre coulissée destinée aux panneaux nocturnes. Encore un mot : rien de tout cela ne ferme à clé.

On partira de Haramachida à 3 h. ; on a donc tout le temps de déjeuner, de faire la sieste, et même de visiter la ville. Là commence déjà l'industrie des vers à soie que nous trouverons partout sur notre itinéraire ; tous les habitants du pays, ou peu s'en faut, sont plus ou moins intéressés dans la sériciculture ; les uns en font leur métier principal ou unique et possèdent des établissements d'élevage assez considérables ; pour les autres, il ne s'agit au contraire que d'une occupation accessoire ; ces derniers, charpentiers, aubergistes, médecins, etc., élèvent quelques milliers de sujets, chacun suivant ses moyens et le temps qu'il peut consacrer à la précieuse chenille. C'est assez dire à quel point le degré de prospérité des populations de ce pays peut d'une année à l'autre subir des oscillations inattendues. Par bonheur la récolte de cette année sera fructueuse ; le Japon en avait grand besoin.

A 3 h. nous sommes en chemin de nouveau et, après avoir visité un temple assez curieux sur le bord de la route, nous arrivons à 6 h. à Hachiogi. Nous avons l'adresse du meilleur hôtel ; pour nous y rendre il fallut traverser toute la ville, assez étendue, ayant une population d'environ 9 000 habitants. Elle est surtout d'une activité extraordinaire ; c'est un centre de commerce et d'industrie et le mouvement en est encore augmenté par sa situation au point de jonction de plusieurs routes importantes. Nous étions déjà à onze ris (45 kilomètres) de Yokohama. Nous avons

devant nous, un peu sur la gauche, les premiers contreforts de l'Oyama, massif de montagnes sacrées, toutes les montagnes sont plus ou moins sacrées au Japon, dont j'avais franchi les pentes quelques semaines auparavant.

Une heure avant d'arriver à Hachiogi, je me délectais à la pensée du bain que j'allais prendre aussitôt à l'auberge. Le Ciel voulut sans doute me châtier d'un tel excès de sybaritisme. Le plancher d'une salle de bain japonaise, légèrement en pente, est d'habitude aussi lisse qu'une patinoire; avant donc d'avoir atteint le baquet convoité, j'avais fait une magistrale glissade et écrasé ma main sous tout le poids de mon corps; au bruit de ma chute tout le personnel de l'hôtel accourut sans distinction de sexes; la salle de bain d'une tcha-ya n'est pas plus fermée que le reste; j'étais dans le costume qu'on suppose; pourtant la douleur que je ressentais ne m'empêcha pas de saisir mes vêtements de la main restée libre et de donner une rapide et sommaire satisfaction à mes préjugés en matière de convenances, bien que cet excès de pudeur ne fût nullement réclamé des gens qui l'entouraient. Dans le vrai Japon, c'est-à-dire celui qui est encore à l'abri du « shocking » britannique, les idées à cet égard sont bien différentes des nôtres; on ne comprend guère qu'il puisse y avoir quelque honte à dévoiler l'œuvre de la Nature ou de la Divinité. Quant aux hommes de la campagne, en été, leur vêtement habituel est des plus réduits; il se compose d'une petite pièce d'étoffe formant ceinture et rattachée devant et derrière en passant entre les jambes; cela cache bien quelque chose, mais ne dissimule rien. Les couroumayas notamment, à mesure qu'ils s'éloignent des villes ouvertes aux Européens, se débarrassent graduellement de tout leur habillement, jusqu'à ce qu'il ne leur reste plus que le complet que je viens de décrire. Au cours d'un voyage comme le nôtre, la sueur coule de leur corps en quantité invraisemblable, et le moindre vêtement rendrait cette transpiration insupportable; je suis convaincu que ces braves gens, vêtus comme on veut qu'ils le soient à Yokohama, ne fourniraient pas la moitié de ce que nous avons obtenu d'eux. Cette transpiration continuelle leur permet de boire impunément plusieurs litres d'eau froide dans leur journée; plus ils travaillent, plus ils doivent manger et boire; leur nourriture est peu substantielle, il est vrai, la viande en étant absolument exclue; mais on ne saurait croire la quantité de riz qu'ils absorbent pendant un pareil voyage; il leur faut un repas toutes les 2 ou 3 heures; ils ont soin du reste d'en régler le temps suivant l'effort qu'ils ont à donner; ils ne manqueront pas de manger avant de franchir un col ou un défilé mouvementé. Nous avons calculé que leur nourriture pendant le voyage leur coûtait environ vingt-cinq sen (1) par jour, ce qui n'était, d'ailleurs, que le cinquième de leur solde; mais il est certain que ces mêmes hommes, lorsqu'ils font la place à Yokohama et ne gagnent que les quelques courses

(1) Le *sen* est la centième partie du *yen*. Le *yen* valait alors environ quatre francs.

qu'ils peuvent accrocher çà et là, ne consacrent pas plus de cinq à six sen à leur alimentation quotidienne.

Retournons à la salle de bain où je me suis laissé tout à l'heure dans une situation fort pénible et quelque peu grotesque. On me ramène tant bien que mal à mon appartement dont la description n'est plus à faire, toutes les tcha-ya se ressemblent. Je dois dire toutefois que celle-ci est une des plus confortables et des mieux achalandées; sans ma mésaventure j'en aurais gardé un excellent souvenir; au fait, si le souvenir fut un peu gâté de ce chef, il m'est néanmoins resté assez original et bien couleur locale. Mes compagnons de route à leur tour s'empresment autour de moi et, absolument estropié je me laisse habiller par eux. Sur ces entrefaites, l'aubergiste vient nous prévenir qu'il y a à Hachiogi un excellent médecin et qu'on est allé le chercher. Le docteur ne tarde pas à arriver; en entrant il se prosterne devant moi jusqu'à terre, me prend la main malade, me fait un mal horrible et m'assure qu'il n'y a rien de cassé, diagnostic qui ne m'a du reste pas convaincu du premier coup; puis il se met à masser la partie endommagée pendant plus d'une heure, non sans m'arracher de temps en temps quelques cris de douleur. Ce médecin avait la physionomie assez fine et l'air avenant. Profitant d'un instant où l'interprète s'était éloigné, il me montra une petite croix d'or qu'il portait au cou et me fit entendre par signes qu'il était chrétien. Dès que M. Oueda se fut rapproché, sachant que la méfiance du docteur n'avait aucun fondement, j'entamai avec lui, par interprète, une conversation religieuse. Sur sa demande, je lui appris que j'étais catholique; il me dit d'abord que lui aussi était catholique; puis après quelques instants je crus comprendre qu'il était orthodoxe, appartenant à la mission russe; en définitive j'en vins à conclure qu'il n'en savait guère rien lui-même, qu'il était chrétien à tout prendre, sans entrer dans les subtilités des distinctions de cultes. J'appris par lui qu'il y avait à Hachiogi environ 250 chrétiens. Le fait est que la première chose qui frappa nos regards en entrant dans la ville fut un enterrement précédé de la croix. Les Japonais christianisés ont adopté, dans leurs cérémonies funèbres, à l'instigation des missionnaires, les couleurs sombres et les ornements sévères d'usage en Occident; cela n'a pas été sans doute une des choses les plus faciles à faire accepter dans l'œuvre de conversion, car c'est peut-être sur ce point que le changement a été le plus radical, du moins en ce qui concerne les formes extérieures. Un enterrement du culte indigène ressemble beaucoup aux processions de nos campagnes par les banderoles, les ornements de mille couleurs voyantes, les fleurs artificielles.

Pour être heureux dans l'autre monde, d'après le rite bouddhiste (1) on doit être enterré assis ou plutôt accroupi dans la posture usitée pour les repas; les riches défunts sont ainsi placés dans de jolis palanquins

(1) Les morts du rite Sin-to sont au contraire couchés comme les nôtres.

fermés et tout laqués, les gens de peu et les pauvres dans de simples boîtes cubiques; les uns et les autres sont portés à leur dernière demeure sous une pyramide de mille figures en papier, en étoffe ou en métal, plus ou moins coûteuses suivant les moyens de chacun, mais toujours éclatantes aux yeux et d'une combinaison généralement plaisante. Les parents sont dans leurs habits de fête. Il est vrai qu'en Europe, qu'il s'agisse d'un enterrement ou d'un mariage, l'habit de cérémonie est le même pour les hommes et la note de la solennité n'est marquée dans leur tenue que par la couleur des gants. Mais au Japon les femmes elles-mêmes sont parées pour un convoi funèbre comme pour une fête; elles sont dans leurs plus beaux atours, couvertes de riches étoffes aux couleurs claires; elles ont la figure faite comme pour la danse, c'est-à-dire qu'elles empruntent à l'art de plaquer les poudres et de manier le pinceau des teintes invraisemblables; un seul signe caractérise la tristesse de la circonstance, c'est l'absence dans les cheveux de ces dames des aigrettes de fleurs et des autres appendices dont elles se parent d'ordinaire avec tant de coquetterie. J'allais oublier un détail qui va de pair avec le reste : chez nous le maître des cérémonies qui dit : « Messieurs la famille » est souvent, avec sa tête de circonstance, lugubrement grotesque; au Japon ce personnage, si l'enterrement est assez important pour comporter l'emploi de son ministère, est un jeune homme qui n'a rien de sinistre et préside à la marche du cortège de l'air le plus dégagé et le plus sémillant.

La bienséance exige, d'ailleurs, qu'un Japonais se compose toujours un visage souriant, s'il doit annoncer la mort d'un de ses parents.

Le traitement du docteur terminé, le commandant Pierre se mit en frais de générosité, lui offrant successivement du thé, du sherry, enfin un cigare, dont il ne tira que quelques bouffées et qu'il éteignit soigneusement pour le mettre dans sa poche. Mais je crois que cela avait suffi pour commencer à ébranler ses facultés. Comme nous allions dîner et qu'il ne partait pas, le commandant eut l'idée de l'inviter à partager notre repas; il accepta d'un air très satisfait; mais craignant sans doute que tant de politesses ne fussent dans notre pensée destinées à tenir lieu d'honoraires, il m'avertit que chacune de ses visites coûtait vingt sen, soit un peu moins d'un franc. Je lui offris de le payer sur-le-champ; mais il protesta qu'il avait seulement voulu me faire connaître le coût de ses soins et qu'il attendrait pour en toucher le montant la seconde visite qu'il devait me faire le lendemain matin avant notre départ. Rassuré sur mes intentions, il se mit à table avec nous. « A table » n'est pas ici au figuré, car on avait pu trouver dans la ville d'Hachiogi un exemplaire de ce meuble qui n'a rien de japonais et on s'était empressé de l'apporter dans notre appartement avec quelques chaises, objets de style également étranger. C'est tout au plus si deux ou trois fois encore dans le cours du voyage nous pourrions donner une satisfaction aussi complète à nos préjugés européens, le reste du temps il faudra nous contenter du mobilier japonais qui est un mythe.

« On en déménage plus aisément », disait Sganarelle à Martine. Notre Esculape voulut d'abord faire honneur aux mets que nous tirions de notre panier; il se régala d'une belle tranche de filet froid; le jambon parut mériter de sa part une approbation toute particulière.

La table desservie, les chambres sont apprêtées pour la nuit; on apporte les lits qui consistent en trois ou quatre *futons*, sortes de couvertures ouatées que chacun dispose à sa guise; comme oreiller on vous donne une espèce de petit trapèze en bois, surmonté d'un traversin pas plus large que le poignet et long comme la main (1). Les Européens préfèrent d'ordinaire rouler un *futon* pour y reposer la tête. Une moustiquaire en grosse étamine verte est accrochée aux quatre coins de la pièce et en couvre presque toute la surface. Couché par terre ou peu s'en faut, on ne risque pas de tomber de son lit; au demeurant, même avec cette primitive installation nocturne, on dort bien quand on a beaucoup marché. Mais la douleur que je ressentais à la main et l'ébranlement causé par la chute me donnèrent ce soir-là un accès de fièvre qui ne se calma que fort avant dans la nuit.

II

Mardi, 10 août.

A cinq heures et demie, je fus réveillé par mon docteur tout à fait remis de ses émotions; il me fit endurer le même traitement que la veille, puis il prit congé de nous, fort satisfait sans doute de nos procédés. Je me montrai prodigue envers cet homme de science en lui comptant cinquante sen au lieu de quarante que je lui devais d'après son tarif. La visite du médecin, l'impossibilité de me servir de ma main gauche, la nécessité où je me trouvais par conséquent de faire sans cesse appel à l'assistance de mes compagnons, enfin les hésitations d'une première levée de campement, car l'entente à plier bagages rapidement ne s'acquiert à chaque campagne qu'après 2 ou 3 jours d'école, furent autant de raisons qui retardèrent notre départ ce matin-là. Nous ne fûmes en route dans nos *djinrikchas* qu'à sept heures et demie. J'avais désormais le bras en écharpe pour tout le reste du voyage et j'avoue que les souffrances que j'éprouvais parfois, ainsi que l'incommodité d'une pareille situation, auraient rendu fort pénible le début de cette excursion sans les magnifiques spectacles de la nature qui provoquèrent mon admiration et les détails de la vie japonaise qui excitèrent ma curiosité.

Nous voici en route pour le Takao-san (2), qui est resté la bête noire du commandant Pierre; cette journée a été, en effet, la plus pénible du

(1) Cela s'appelle un *makura*.

(2) Les montagnes étant promues à la dignité de divinités, leur nom est généralement suivi du mot *san* qui signifie *seigneur*, et qu'on ajoute d'ordinaire par politesse aux noms des personnes.

voyage et je dois convenir que je n'avais pas prévu toutes les aventures, les déboires même qu'elles nous réservait.

A 9 h. 30 nous étions au pied du Takao-san, non sans avoir perdu quelques minutes à chercher notre chemin, car l'ascension de cette montagne sainte nécessitait un crochet assez considérable hors de la grande route appelée le Koshiu-Kai-do. Abandonnant nos véhicules, nous pénétrons, entre deux colossales lanternes de pierre qui marquent l'entrée du chemin, dans une belle allée ombragée d'énormes cryptomérias. La pente d'abord assez douce devient de plus en plus rapide et se brise bientôt en lacets. De temps en temps nous apercevons entre les arbres un beau panorama qui s'étend à mesure qu'on s'élève; d'une échappée à l'autre on traverse des voûtes de verdure pleines d'ombre et de fraîcheur, où la vue se repose comme pour mieux apprécier le tableau qui va paraître à la prochaine trouée. C'est une forêt de géants qui nous entoure; parfois ces arbres séculaires, droits comme des mâts de navires, s'élançant du flanc d'un escarpement à pic, ce qui augmente encore leur effet de puissance : ils se dressent et s'étagent alors comme autant de cierges énormes d'un gigantesque autel. Ils ont été plantés à des époques plus ou moins reculées par les dévots qui fréquentaient le temple, ainsi que l'attestent de nombreux poteaux qui bordent le chemin et où sont inscrits les noms des donateurs et le nombre des sujets offerts par chacun d'eux. Vers onze heures nous arrivons à la plate-forme sur laquelle se dresse l'édifice sacré. C'est alors le tableau suprême de cette sorte de diorama dont les effets vont *crescendo* depuis le début de l'ascension. Après avoir contemplé l'immense perspective, nous examinons les détails d'architecture des temples et de la bonzerie, s'échelonnant sur plusieurs étages. Une vaste plate-forme, surélevée de quelques marches, se présente d'abord comme une place publique entourée d'arbres : au milieu s'élève une jolie petite pagode en bronze, à cinq étages : ce n'est qu'un bibelot mais qui mesure bien près de quatre mètres de hauteur. Sur une terrasse supérieure, qu'on atteint par un escalier droit et fort rapide, on voit un temple Sin-to dont la décoration est intéressante : les sculptures de la charpente sont fines et bien coloriées (1). Derrière la pagode et au même niveau on passe sous un portique sacré gardé par les deux monstrueuses statues inévitables à l'entrée de tout temple bouddhiste : ces portiers de bois, cerbères du vieil édifice, sont enfermés dans des loges grillées : il semble, tant leur attitude est menaçante, que cette précaution ait pour but aussi bien de rassurer des fidèles timides que de protéger les terribles concierges eux-mêmes contre l'impiété des libres penseurs ou l'excès de dévotion des croyants. Il faut commencer par les amadouer avant de pénétrer dans le lieu saint, et voici comment on s'y prend : on écrit sa prière sur un morceau de papier on le mâche ensuite

(1) Le style Shin-to dans toute sa pureté ne comporte aucune coloration des bois sculptés. Mais ce principe a subi de nombreuses dérogations.

de manière à en former une boulette qu'on lance à l'un des rébarbatifs-portiers, ou même, pour plus de sûreté, on peut adresser à tous les deux cette singulière et humide correspondance. S'il s'agit de solliciter une guérison, on doit autant que possible envoyer la pieuse boulette sur la partie du corps du monstre correspondant à celle qui est atteinte chez le malade : cette particularité m'a donné l'occasion de constater que les indispositions gastriques doivent être fréquentes au Japon ou, peut-être, que les femmes dont la situation est particulièrement intéressante ont une grande confiance dans la divinité pour les aider au jour de la délivrance et assurer à leur enfant une facile et heureuse entrée dans le monde. A l'appui de cette seconde hypothèse, il faut reconnaître la facilité surprenante avec laquelle cette fonction de la nature s'accomplit chez les Japonaises : des femmes de chambre indigènes ont pu devenir mères, non seulement sans abandonner leur service plus d'une heure, mais même, le costume aidant, à l'insu des personnes chez lesquelles elles étaient. Des cas analogues ne sont pas sans se rencontrer en France à la campagne. Quoi qu'il en soit, ces détails permettront d'expliquer l'aspect mâchonné qu'avec le temps peuvent prendre les gardiens d'un temple bien achalandé.

Le portique servant de loge à ces singuliers concierges donne accès dans une cour de grandeur moyenne formée par plusieurs bâtiments : à droite on voit le couvent des bonzes, de construction récente, et le temple principal ; au fond les communs de la bonzerie et quelques chapelles ; dans un coin la cloche colossale, pour laquelle il faut un pavillon spécial en charpente et qui tinte au choc d'un énorme bélier suspendu à un solide échafaudage. Sur la gauche est une auberge exploitée par les prêtres aux époques de pèlerinage, et un restaurant, c'est-à-dire une baraque où l'on vend du riz et du thé : c'est là que nous prenons un peu de repos. Nous achetons quelques souvenirs, une amulette destinée à garantir des coups de sabre, une autre préservant de *tous* les accidents (c'est plus cher) ; je regrette de n'avoir pas fait cette acquisition 24 heures plus tôt ; il est vrai que, vu la nécessité de porter l'amulette sur soi pour qu'elle soit efficace, je n'aurais, dans le costume où j'étais au moment de ma chute, certainement pas été indemne. Je me procure encore un plan en perspective de la montagne que nous venons de gravir et de l'ensemble des édifices ; ce dessin n'est pas mal fait, bien qu'un peu gauche ; on s'y rend suffisamment compte du chemin parcouru. Au coin de cette image, un cartouche tenu par deux personnages sacrés fait connaître sommairement l'histoire du temple. En voici la traduction :

« La fondation du temple de Takao-san remonte à une époque reculée de l'histoire du Japon. Le célèbre prêtre Giogi, pendant son voyage dans les différentes provinces, séjourna quelque temps au Takao-san et y éleva en la seizième année de l'ère Tempei (1), sous le règne de l'empereur

(1) An 744 de l'ère chrétienne.

Syomu, un temple en l'honneur du dieu Yakusi (dieu de la médecine) dont il sculpta lui-même la statue. Ce premier bâtiment appelé Yakuoin fut restauré et agrandi en deuxième année de l'ère Eiwa (1) par le moine Daïtoku qui y déposa une statue du dieu Ashara. La circonstance dans laquelle ce dieu lui apparut est des plus remarquables : pendant une nuit, tandis que Daïtoku dormait d'un sommeil calme, Ashara fit subitement son apparition, tenant un sabre à la main, debout sur un renard blanc. Il apprit au moine qu'il séjournait dans les lieux sacrés et lui promit sa protection pour quiconque le prierait avec ferveur. Daïtoku, touché de cette inspiration, allait, aussitôt après son réveil, sculpter l'image sacrée, lorsqu'un étranger se présenta tout à coup à lui et offrit de faire cette statue qu'il acheva en 7 jours.

« Depuis cette époque la célébrité du Takao-san devint très grande. Chaque année des visiteurs, de plus en plus nombreux, accourent sur cette montagne sacrée pour implorer la protection du dieu et admirer la beauté du temple. »

Moyennant quelques sous encore, ma collection de pieux souvenirs est enrichie d'un portrait du dieu : à vrai dire cette divinité bienfaisante n'est pas d'un aspect engageant et j'estime qu'il faut une foi solide pour l'invoquer avec confiance d'être exaucé; mais elle est peut-être encore plus étrange qu'effrayante.

Le divin Ashara, perché sur son renard blanc, a l'air d'y danser une bourrée; l'animal se sauve à toutes jambes et ce n'est pas trop d'être un dieu pour accomplir de pareils prodiges d'équilibre; il est vrai que celui-ci n'a guère à craindre un accident, étant orné d'une magnifique paire d'ailes qui peut lui permettre de parer, en s'envolant, aux cabrioles du renard; malgré cet appendice angélique, sa physionomie n'a rien d'un chérubin : il est plus chevelu que Clodion, plus barbu qu'un sapeur, plus velu qu'un orang-outang; le tout est fort hérissé; il a un énorme nez pointu et crochu, des yeux de croquemitaine, des oreilles de chat, une bouche d'oiseau de proie. Pourtant, si on le regarde quelque temps, on s'habitue graduellement à ses traits et on finit par leur trouver assez de bonhomie.

Avant d'arriver au temple, nous nous étions aperçus, non sans surprise, que les couroumayas gravissaient la montagne à notre suite; il avait été d'abord convenu qu'ils nous attendraient là où nous les avions laissés; mais ayant appris peu après notre départ, qu'on pouvait redescendre de l'autre côté, ils avaient pensé que nous aimerions mieux ne pas revenir sur nos pas; au premier abord nous trouvâmes la combinaison fort heureuse, mais nous n'avons pas tardé à la juger détestable; si ces braves gens ont mérité le pardon de leur initiative, c'est que leur excès de zèle fut tout aussi pernicieux pour eux que pour nous. Dès le matin, le fourgon aux bagages, qui n'était, on s'en souvient, qu'une simple djinrikcha, s'était

(1) 1376.

séparé de nous pour suivre le chemin le plus court; son traîneur comptait bien être rejoint par le gros de la troupe après le crochet du Takao-san, qu'il ne se souciait guère de visiter, n'étant sans doute ni curieux ni dévot. Il était déjà midi lorsque, sur les indications d'un bonze, nous nous engageâmes dans un sentier derrière l'auberge; ce chemin n'avait au début rien d'inquiétant; mais le traître! Si nous avions pu soupçonner à quel point il allait abuser de notre confiance, nous aurions certainement sans honte fait demi-tour. Après quelques centaines de pas sous des arbres plus ou moins touffus, nous nous trouvons tout à coup à découvert sur une crête de montagne absolument nue; nous la suivons pendant plus d'une heure, écrasés par un soleil de plomb, coupant en quelque sorte pour avancer une atmosphère brûlante et immobile, ne voyant rien devant nous qu'un désert à l'horizon borné, car si nous descendions parfois nous montions plus souvent; c'était une vraie crête avec sa dentelure; j'eus, je l'avoue, un instant de découragement; avisant une touffe d'herbe, la tentation me vint d'aller m'y coucher et d'attendre; attendre quoi? Je n'en sais rien; mais ce qui serait sûrement venu, c'est une insolation. Je fus heureusement détourné de cette fatale pensée par la vue au même moment d'une forme vague se détachant sur l'horizon et qui me parut être une cabane : ce n'était guère à plus de 500 m., mais dans cet air en feu et vu notre état d'épuisement la perception des yeux pouvait être troublée. Reprenant courage, je me mis à courir vers cet asile, voulant ainsi diminuer la durée du supplice et me mettre le plus vite possible hors de portée du soleil qui, un léger retour de fièvre favorisant en ce moment les incartades de mon imagination, était devenu pour moi l'ennemi, un ennemi implacable qui voulait ma mort. J'arrivai enfin au but : ce n'était pas une cabane, à vrai dire, mais un abri de branches et de feuilles sèches planté sur quelques piquets par les gens qui ont à faire quelquefois cette route, ce qui prouve à quel point elle est pénible même pour les indigènes. Je tombai haletant; ma main me faisait horriblement souffrir. Mes compagnons et les couroumayas qui s'étaient égrenés le long du chemin, me rejoignirent successivement. Tous réunis nous fîmes d'amères réflexions sur l'absence de nos vivres qui se promenaient pendant ce temps-là nous ne savions de quel côté. Il était environ deux heures. Un naturel du pays vint à passer; il nous apprit qu'aucune cabane habitée n'était plus rapprochée que le hameau de Kobotoke; mais, cela va sans dire, étant de l'endroit, il ne put nous donner aucun renseignement convenable sur la distance qu'il nous restait à parcourir pour y arriver; c'est au Japon comme en France (1); tantôt il parlait d'un ri et demi tantôt de deux ris; fort heureusement nous pûmes bientôt constater que cette distance dépassait à peine un ri (2). Que Bouddha protège toutefois cet indigène,

(1) Nous sera-t-il permis d'ajouter, comme en Europe? (N. D. L. R.)

(2) Environ 4 km.

car nous lui dûmes un renseignement précieux et ce bienfait fut l'équivalent du verre d'eau dont parle l'Écriture. Il nous dit qu'à quelque distance en appuyant vers la gauche nous trouverions une source; un vieux seau se trouvait justement oublié ou laissé là pour l'usage des voyageurs. Un de nos hommes va le remplir et nous voici buvant à tour de rôle à la tasse de bois. Cela nous donne du courage et nous grimpons de nouveau. La pente est pénible et la végétation toujours aussi nulle. Mais, après une demi-heure de marche, nous tournons un sommet et, douce surprise! nous nous trouvons comme par enchantement dans un épais fourré. A l'ombre notre marche devient plus légère et notre allure moins lugubre. Enfin nous arrivons à la tcha-ya de Kobotoke, où nous nous attablons devant le festin tant désiré, c'est-à-dire qu'accroupis sur des tatamis, sans autre table que les mêmes tatamis, nous mangeons du riz pour tout potage avec des petits bâtons pour tout couvert. Il était 3 h.; le repas est vite terminé; le départ est fixé à 5 h.; on a donc tout le temps, après s'être suffisamment bourré de riz, de compléter des agapes par une sieste réparatrice. « Qui dort dîne » dit le proverbe. Force nous fut alors de le mettre en pratique.

A 4 h. 50 je sonnai le départ et à l'heure dite, tout compte réglé, nous nous enfonçons dans le ravin en compagnie d'un torrent pittoresque qui tombe des hauteurs de Kobotoke. Nous n'avions pas traversé la passe de ce nom; mais loin de tourner la difficulté en tournant la passe, nous l'avions augmentée. De l'autre côté nous trouvons encore des hauteurs que nous franchissons; enfin, toujours à pied et suivis de nos djinrikchas, nous atteignons la nouvelle route en construction, qui sera sans doute fort bonne, mais qui est encore impraticable. Là nous retrouvons le fourgon aux bagages : nous dînerons ce soir! Bientôt nous pouvons remonter dans nos véhicules et au trot de nos couroumayas nous abattons quelques kilomètres, à la nuit tombante, sur une corniche qui domine un magnifique panorama. Sous nos pieds à une grande profondeur coule le Katzuragawa. Vers 8 h. nous sommes à Yoshino; notre intention était d'aller ce soir-là au moins jusqu'à Uyenohara; l'ascension du Takao-san, dont les proportions dépassaient de beaucoup ce que j'avais prévu, nous avait mis fort en retard sur le programme tracé. Nos hommes me font observer qu'un marché devant se tenir le lendemain à Uyenochara, nous ne trouverions pas à nous y loger. Je les soupçonnai d'inventer le marché; jugement téméraire, j'en eus la preuve le jour suivant. Au demeurant ils sont à bout de forces; en vérité nous les avons surmenés; nous sommes tous assez fatigués; enfin à travers l'obscurité, je me rends compte des difficultés, des dangers même que doit présenter de nuit le chemin de montagnes et de torrents qui se dessine vaguement au-dessous de nous. Je me décide donc à passer la nuit dans cet endroit à la grande joie de l'aubergiste chez lequel nous nous étions arrêtés. Yoshino est un bourg assez pittoresque et la tcha-ya que nous occupons tout au bout de l'unique rue, est bien perchée

sur un joli ravin. Nous préparons notre campement, — il faut toujours camper dans une maison japonaise, — et nous dînons de bel appétit. Vu les privations de la journée, nous nous traitons somptueusement au détriment de notre panier de provisions. A peine au dessert le commandant va se coucher dans un coin de la chambre et s'endort sur les *tatamis*, sans attendre les *futons*. On les pose à côté de lui; à son premier réveil il les devinera à la lueur de la veilleuse japonaise, grande lanterne en papier, de forme carrée, juchée sur un léger échafaudage de bois, et au milieu de laquelle dans un godet plein d'huile brûle une mèche, minuscule comme un cure-dent, simplement posée là, le bout allumé sortant un peu du récipient. Après la découverte de son lit ou de ce qui en tient lieu, mon excellent compagnon de voyage continuera sa nuit dans des conditions moins injurieuses pour ses muscles. Du reste nous ne tardons pas, hommes et couroumayas — j'allais dire : et chevaux — à visiter silencieusement l'empire de Morphée.

III

Mercredi, 11 août.

« Commandant, il est 4 h.! C'est ainsi que chaque matin je sonnais la diane. A 5 h. 30 nous sommes en route; le chemin est d'abord fort mauvais et les gens que nous rencontrons prétendent que nos djinrikchas, même à vide, seront bientôt arrêtés. Nos couroumayas ne se laissent pas déconcerter par ces propos : ils ont raison, car après quelques efforts, ils passent outre. Un peu plus loin nous nous enfonçons par un rapide lacet dans un torrent aux rives escarpées : c'est le Sakai-gawa. Il marque la limite entre les deux préfectures de Kanagawa et de Yamanashi. Sur l'autre rive nous sommes arrêtés par un poste de police dont l'établissement ressemble assez à une buvette champêtre; cette remarque s'applique du reste à tous les postes de même catégorie que nous rencontrons désormais assez fréquemment et surtout en passant d'une province à l'autre; ces installations ne sont pas permanentes; ce sont en somme des cordons sanitaires contre le choléra; la ressemblance avec une guinguette est achevée par une table ronde recouverte d'une nappe en calicot sur laquelle s'alignent des bouteilles qu'on croirait volontiers contenir des boissons rafraîchissantes : il n'en est rien, elles ne renferment que des produits pharmaceutiques, entre autres force acide phénique. L'agent de police commence par nous demander à brûle-pourpoint si nous n'avons pas le choléra. Nous protestons contre cette supposition malhonnête et exhibons nos passeports; il nous examine d'un air entendu; mon bras en écharpe l'intrigue et le rend soucieux, il se demande sans doute si cela n'a pas quelque relation avec la terrible maladie; enfin il se décide à nous délivrer un certificat sanitaire qui attestera, nous dit-il, de notre santé, tant que nous serons dans la pro-

vince! Qu'en savait-il, le brave sergent de ville? J'aurais, je crois, pu lui rendre bien des points en fait de médecine.

Enfin nous remontons dans nos djinrikchas pour faire une belle étape, sur une route bien entretenue. Nous traversons Uyenchara vers 7 h.; le marché bat son plein; nous avons peine à fendre la foule. Le panorama qui se déroule sous nos yeux pendant tout ce trajet est assez grandiose : au loin nous apercevons le Fuji-Yama, comme un fond de décor constant avec des premiers plans qui varient sans cesse, la chemin décrivant sur le penchant d'une montagne des courbes répétées. Nous longeons le Katsuragawa; à quelque distance de Uyenchara, nous traversons le Tsurugawa, son tributaire, qui descend de la montagne en gracieuses cascates. Ça et là nous remarquons une maison barricadée à l'extérieur et surveillée d'un peu loin par la police. On nous dit que ces habitations renferment des gens soupçonnés d'être atteints du choléra et qu'on laisse ainsi crever de n'importe quoi : j'avoue qu'ici la mesure administrative me paraît dépasser les limites de l'excès de prudence. A l'entrée de chaque village des ficelles suspendues au travers de la route sont ornées de petits papiers découpés (1); ce sont objets destinés à faire peur au choléra; il doit en être bien terrifié, le monstre! Pour beaucoup de ces naïfs campagnards il semble que le choléra est un fléau incarné; bien plus, on leur a persuadé que ce fléau vient d'Europe, ce qui est une erreur, même au figuré....

Nous traversons les villages peu importants de Nodaziri et d'Inumé, puis Torizawa, localité assez conséquente, comme on dit dans le bon pays de France. Vers 11 h. nous arrivons à Saruhashi en passant sur la rive droite du Katsuragawa. « Saruhashi » signifie *le pont du singe*. Le pont est en effet remarquable par sa construction singulière sur un torrent très profond entre deux murailles de rochers, une sorte de couloir resserré par lequel passe la rivière; l'effet n'est pas sans grandeur. Mais que vient faire là le singe? Il nous a été impossible de le savoir, la tradition n'ayant transmis aucune donnée sur l'origine de ce nom. Nous établissons notre campement dans une tcha-ya de bonne apparence située en face du pont. Après un gai déjeuner, nous nous accordons une heure de sieste et vers 2 h. nous sommes de nouveau sur la route qui continue à être assez bien entretenue. A notre droite, de l'autre côté du torrent, nous voyons l'emplacement de l'ancien château de Oyamada, célèbre dans les temps féodaux. Après avoir passé le village d'Ohasi, nous franchissons un affluent très considérable du Katsuragawa sur un pont en fer de construction récente. L'effet du confluent des deux torrents est très remarquable. De temps en temps le Fuji-yama se montre à notre gauche entre des découpures de formes diverses; tout à coup il apparaît sous un aspect vraiment bizarre à travers une brèche qui reproduit pour ainsi dire la forme du volcan ren-

(1) C'est un des signes de purifications du rite Shin-to : on le retrouve à l'entrée et au fronton de presque tous les sanctuaires de ce culte.

versée; c'est comme le moule d'où on l'a tiré. Nous atteignons Sasago à la nuit tombante, mais je ne veux pas m'en tenir là; d'après notre programme nous devions arriver ce soir-là à Kofu; cela est devenu impossible par suite du temps perdu ou plutôt des difficultés imprévues de la route suivie la veille; il faut au moins nous rapprocher le plus possible de cette ville; nous entreprenons donc à la nuit le passage du col de Sasago; grâce à la lune et le chemin n'étant pas absolument mauvais, nous ne risquons aucun danger; mais il ne faut pas songer à faire cette ascension que *pedibus cum gambis*, comme disait l'illustre Tartarin. Le col est à environ 1 300 m. au-dessus du niveau de la mer. La nuit était chaude; toutefois à mesure que nous approchions du sommet nous sentions plus de fraîcheur, cependant l'humidité dont nous étions imprégnés ne diminuait pas. A la clarté de la lune nous admirons un arbre gigantesque qui à coup sûr doit être vénéré dans le pays. Avant d'atteindre le point culminant, nous nous trouvons dans le nuage; mais il se dissipa tout en haut sous l'action d'un violent courant d'air. Nous commençons à descendre sur l'autre versant; la route est sablonneuse ce qui ne l'empêche pas de ressembler un peu à une mer agitée dont une baguette magique aurait tout à coup immobilisé les vagues; il faut marcher d'un pas très élevé pour éviter les chutes; bientôt nous longeons le torrent qui descend de la montagne; la nature est tout à fait sauvage; c'est un chaos de rochers qui sous la lueur lunaire prend des aspects fantastiques. Après une demi-heure de descente, le chemin nous paraissant moins mouvementé, nous grimpons sur une roche pour attendre nos djinrikchas. Ainsi perchés sur le bord de la route nous nous faisons à nous-mêmes l'effet de trois brigands calabrais guettant le passage de la diligence; nous étions du reste faits comme des voleurs de grands chemins. La montée a été pénible pour nos voitures; elles ne nous rejoignent qu'au bout d'une heure. Il est 9 h. 30 lorsque nous y reprenons place. Nous suivons une route en corniche qui traverse sur une série de ponts les affluents du torrent principal que nous longeons, le Nikkawa. A chaque instant ce sont des aspects nouveaux empruntant au mystère de la nuit je ne sais quoi d'étrange qui en augmente l'effet; la vallée est profonde; par endroits elle se resserre et devient une gorge; nous nous engageons ainsi dans une succession de sombres couloirs qui me rappellent certains passages de la « Divine Comédie ». Parfois tout au fond du gouffre on voit des pêcheurs aux flambeaux; alors ces lumières vives et vacillantes mille fois reflétées par les eaux agitées du torrent donnent au spectacle un aspect fantastique, dantesque. Enfin nous arrivons vers minuit à Katsunuma, un bourg assez important où nous comptions passer la nuit; mais les auberges refusent de nous recevoir; on dit qu'elles sont absolument pleines; je crois qu'au fond on s'imagine que nous apportons le choléra dans nos poches; peut-être aussi se méfie-t-on de voyageurs qui arrivent à une pareille heure. On nous assure que nous trouverons de la place dans une maison qu'on nous indique au village suivant; mais c'est encore près d'un

ri à parcourir : il faut bien en prendre notre parti. Par bonheur la route est excellente, nos hommes vont comme le vent et en moins d'une demi-heure nous sommes à Kurihara. Nous frappons à la porte désignée; tout dormait profondément dans la maison; pourtant à ma grande surprise nous recevons l'accueil le plus empressé; nos logeurs, quoique réveillés dans leur premier sommeil, se mettent en quatre pour nous servir, ils déménagent leurs propres couchettes pour nous donner les chambres les plus confortables; jamais européen n'avait passé la nuit dans cet endroit. Nous soupçons et ne tardons pas à nous endormir. L'installation, essentiellement japonaise, nous a paru des plus confortables. Ma chambre était de plain-pied par deux côtés sur un joli jardinet; tout y était propre à ravir. Le propriétaire tint à me faire savoir que l'Empereur, lors de son grand voyage dans l'intérieur, il y a quelques années (1) avait passé la nuit dans cette même pièce; j'en fus très honoré. Cela n'est pas précisément une auberge, mais une sorte de maison meublée, sans meubles bien entendu, étant en plein Japon. On n'y loge qu'à l'occasion, la principale industrie de ces braves gens étant l'élevage des vers à soie qu'ils pratiquent sur une assez grande échelle. Le lendemain matin je visitai l'établissement à la grande satisfaction du chef de famille qui parut tout heureux de répondre aux mille questions que je lui adressai sur le travail des vers.

Ainsi, pendant que nous dormions profondément, au-dessus de nous, à côté de nous, devant nous, derrière nous, grouillaient des millions de ces précieuses chenilles qui ne se doutent pas les pauvrettes, que le fruit de leur labeur figure dans nos bals avec tant d'éclat et tant de grâce....

IV

Jeudi, 12 août.

« Commandant, il est... 7 h. ! » Cette dérogation à la règle était légitime ce matin-là; à l'heure habituelle du réveil nous étions encore dans notre premier sommeil. Le branle-bas du départ ne commence qu'à 8 h.; aussi bien nous n'avons qu'une petite étape à faire jusqu'à Kofu où nous devons déjeuner.

Les trois ris qui nous séparent de la grande ville nous prennent moins de 2 heures sur une route assez bonne, monotone en elle-même, mais au milieu d'un immense cirque de belles et hautes montagnes; les principaux sommets en vue sont le Komagatake, le Ho-o-san, le Ji-zo-Dake, le Kwan-nou, le Yakushi; tout au fond la longue chaîne du Shirane-san, qu'il ne faut pas confondre avec l'ancien volcan du même nom situé près de Yomoto. Au Sud on aperçoit encore de temps en temps le Fuji-yama. Après avoir passé le village d'Isiwa, à peu près à la moitié du trajet, on traverse le

(1) Je soupçonne toutefois mon hôte d'avoir quelque peu exagéré. Cette nuit impériale a dû se borner à quelques minutes en plein jour, le soir peut-être, pour prendre le thé.

Fuye-fuki-gawa sur un pont bien construit. Le Nikkawa, que nous avons longé la nuit précédente, est un gros tributaire de ce cours d'eau, qui n'est autre lui-même que la partie supérieure du Fiji-gawa, un des principaux torrents du Japon. Celui-ci, après avoir contourné le massif du Fuji-yama, se jette dans la baie d'Idzu. C'est sur ce dernier torrent qu'on peut faire en bateau une descente pleine d'émotions et d'attraits à travers une série de rapides qui se succèdent sur un parcours d'environ 60 km. (1).

Vers 10 h. et demie nous entrons à Kofu (142 km. de Yokohama). La ville est assez considérable; elle renferme plus de 20 000 habitants; on devine dans cette population industrielle un certain bien-être; les rues sont droites, les maisons propres et bien alignées, les édifices publics construits à l'européenne et agréablement situés, les boutiques bien garnies. Il y a 3 écoles fréquentées par 15 000 écoliers. A la tcha-ya où nous établissons notre camp, on nous engage à aller déjeuner au « restaurant européen! » Après quelque hésitation, nous nous décidons à suivre ce conseil. Mais auparavant nous allons faire « un tour de boulevard ». Au télégraphe je trouve des nouvelles d'Yokohama et j'envoie une dépêche; puis nous visitons une filature de soie fort importante et très bien installée d'après les procédés les plus perfectionnés, elle appartient au Gouvernement; ensuite je fais quelques achats, après quoi nous nous dirigeons vers le *Véfour* de l'endroit. A la porte on nous invite à nous déchausser; nous demandons la carte du jour, à quoi on nous répond qu'on ne peut nous servir que des mets du pays; mais après quelques explications nous comprenons que cela veut simplement dire qu'il n'y a pas de viande de boucherie; nous composons donc notre menu en conséquence; on nous sert une omelette délicieuse, ensuite des côtelettes de poulet pannées, un poulet dit rôti mais parfaitement bouilli, un curry de riz; nous allons demander le café lorsqu'on nous apporte « une surprise ». C'était une mousse glacée à la vanille, capable de défier les *Rouzé* les plus expérimentés. Nous arrosons le tout d'une bouteille de vin de Kofu. Je dis bien : *de vin de Kofu*, fabriqué dans le pays. C'est une industrie encore naissante, mais qui bien conduite pourra donner des résultats satisfaisants. Ce liquide est un peu aigrelet, mais il n'a pas mauvais goût et c'est bien du jus de raisin. Dans combien de gargotes parisiennes ne pourrait-on pas en dire autant, malgré la vigilance du « Laboratoire municipal »?

L'addition, à notre grand étonnement, n'est que de deux dollars, vin compris; un large pourboire marque notre satisfaction. La grande salle du restaurant, où nous procédions à ce festin de Sardanapale, me rappelait un peu par sa construction et son mobilier un salon de réception d'un riche propriétaire quelconque de la Haute-Égypte. Nous y avons trouvé en

(1) Depuis que ces pages sont écrites, j'ai fait la descente des rapides de Kioto, qui sont dans le même genre, mais d'un moins long parcours. J'ai éprouvé là une des impressions les plus singulières et les plus saisissantes que j'aie ressenties de ma vie.

entrant deux *jeunes gommeux de province*, peut-être deux secrétaires de la Préfecture, qui s'y offraient une petite débauche « à l'européenne ».

A 2 h. 30, un peu de repos à la tcha-ya, puis en route de nouveau. Au sortir de la ville nous traversons l'Arakawa; puis la route devient impraticable en djinrikcha sur presque toute sa longueur, ici parce qu'elle est en réparation, là parce qu'elle n'est pas réparée du tout. C'en est fini du roulage pour ce jour-là. A quelques centaines de pas de Kofu nous rencontrons des escouades de forçats employés par les « Ponts et Chaussées »; leur costume rose sale est assez grotesque; il est probable qu'on ne leur a pas demandé leur avis à cet égard. Nous avons plus de sept *ris* à faire pour atteindre Daï-ga-hara où nous devons passer la nuit, soit une trentaine de kilomètres, qu'il nous faudra parcourir à pied pour gagner notre dîner et notre lit ou ce qui en tiendra lieu. Vers le coucher du soleil, à un endroit appelé Nirasaki, nous commençons à longer le Kama-nasi-gawa; sur les cartes la route est indiquée comme passant plusieurs fois d'une rive à l'autre, mais en réalité elle se confond, sur une longueur de deux *ris* au moins, avec le lit même du torrent; quelques digues indiquent seulement çà et là la piste à suivre. Le spectacle qui nous entoure est très curieux; derrière nous le décor est d'un effet saisissant; la lune apparaît comme un point, non pas sur un *i*, mais bien sur un accent circonflexe, le Fuji-yama, qui remplace avantageusement le « clocher jauni »; à notre droite se dressent des rochers à pic qui parfois surplombent le chemin d'un air menaçant; le lit du torrent où nous sommes s'étend devant nous comme quelque route infernale et gigantesque. Nous jetons un dernier regard au Fuji-yama que nous allons perdre de vue pour le reste du voyage. Cette expédition nocturne est peut-être plus impressionnante que celle de la veille, car il nous semble que nous sommes encore plus au bout du monde. En approchant de Daï-ga-hara, la route, qu'on pouvait à peine soupçonner depuis Hirasaki, reparaît; elle sort pour ainsi dire de sa perte comme le Rhône. Enfin nous arrivons au gîte vers minuit.

V

Vendredi, 13 août.

Nous partons à 6 h. et demie. Le mauvais état de la route nous oblige à marcher; mais bientôt nous entrons sous un joli bois de pins dont l'ombre bienfaisante nous protège gaiement; cela dure peu malheureusement et nous voici de nouveau à la merci des rais du soleil dans un chemin sablonneux longeant la rive droite du Kamanashi-gawa et bordé de place en place par quelques fours à chaux. Nous passons sur l'autre rive vers neuf heures par un pont tout nouvellement construit; en même temps nous quittons la province de Ko-Shin pour entrer dans celle de Shin-Shin et naturellement il nous faut obtenir le laissez-passer d'un nouveau poste de police sanitaire. Nous traversons successivement le hameau

de Shino-Tsutaki et le village plus important de Kami-Tsutaki. *Shino* signifie *inférieur, en bas*, et *Kami*, *supérieur, en haut*; il n'est pas rare dans les régions montagneuses de trouver deux localités voisines portant le même nom, mais distinguées chacune par l'un de ces deux adjectifs. Le même fait se répète fréquemment dans les Alpes, et en général dans tous les pays de montagnes du monde entier.

La vallée que nous suivons devient de plus en plus pittoresque; la route graduellement plus rapide décrit des courbes qui s'accroissent davantage en approchant du col de Sezawa; par suite de ces sinuosités nous passons alternativement du frais courant d'air de la vallée dans des creux pleins de soleil et sans un souffle. Sur notre gauche, le torrent fait un coude; son lit se resserre dans une gorge escarpée au-dessus de laquelle commencent les pentes du Komagatake. A mesure que nous nous élevons la vue devient plus intéressante; les plans de montagnes se multiplient comme des ondes et les collines qui formaient tout à l'heure notre horizon s'isolent et ne nous apparaissent plus que comme des taupinières; mais quelles jolies taupinières avec leur verdure et leurs rochers moussus!

Vers onze heures nous atteignons le sommet, à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer : alors, comme par un changement à vue, un tout autre panorama s'offre à nos regards; ce sont des horizons sans fin; nous avons devant nous les montagnes du centre, la grande chaîne qui partage le Japon dans toute sa longueur du Sud au Nord et partage les deux versants du Pacifique et de la Mer du Japon. Nous pouvons enfin remonter dans nos djinrikchas qui descendent la pente avec rapidité; à midi et demi nous sommes à Kanasawa où nous déjeunons à la hâte pour repartir aussitôt. Nos couroumayas sont vraiment de braves gens; ils paraissent enchantés de nous traîner sur une bonne route; ils en avaient presque perdu l'habitude. Nous pénétrons dans la vallée du Miya-gawa à travers un frais paysage alpestre et bientôt nous apercevons au loin les eaux du lac Suwa. Enfin nous arrivons dans la cuvette au fond de laquelle dort ce lac; c'est une plaine bien cultivée en rizières. Avant cinq heures nous traversons Kami-no-Suwa, ville de belle apparence où tout indique la prospérité des habitants. De là nous voyons le lac dans son meilleur aspect; il paraît moins grand qu'il n'est en réalité; il est presque circulaire, situé au milieu de la plaine et à une certaine distance de toutes les hautes montagnes qui l'entourent; son diamètre est en moyenne de deux *ris* (8 km.); en hiver il gèle complètement et on le traverse en toute sécurité avec chevaux et voitures pendant une période d'environ trois mois; l'épaisseur de la glace atteint au moins un pied (1). Les eaux du lac s'écoulent

(1) Il ne sera pas superflu de rappeler à ce sujet que la latitude du lac Suwa correspond approximativement à celle de Tanger où le gel est inconnu, où la température descend rarement au-dessous de + 10°. Une fois de plus, se manifeste ici la multiplicité des facteurs dont dépend le climat d'un lieu, en dehors de l'éloignement plus ou moins grand de l'équateur, de la proximité plus ou moins grande du pôle.

Le grand dictionnaire de Vivien de Saint Martin et Rousselet signale que le lac Suwa est à

au Sud dans le Teurin-gawa, qui va les verser dans l'Océan sur la côte de Totomi entre le golfe d'Idzu et celui d'Owari.

A 6 h. nous descendons à Shimo-no-Suwa dans la tcha-ya de Maru-ya où nous sommes fort gracieusement reçus. Shimo-no-Suwa est à 250 km. de Yokohama; c'est une ville de 4 à 5 000 habitants elle n'est pas située, comme Kami-no-Suwa, sur le bord même du lac, mais à une petite distance; cela n'empêche pas, vu la configuration du terrain, que la voisine du lac est la supérieure (Kami) et l'autre inférieure (*Shimo*). Celle-ci est assez célèbre par ses eaux chaudes qui sortent de terre à une température si élevée que les Japonais eux-mêmes, qui sont habitués aux bains brûlants, la laissent refroidir avant de s'y plonger. Chaque tcha-ya possède un établissement de bains particulier; mais il y en a de publics; ce sont de simples piscines creusées çà et là en pleine rue et abritées par un hangar ouvert à tous les vents : on s'y baigne sous l'œil de Dieu et des passants dans une promiscuité de sexes et une absence de voiles qui ne choquent personne.

Avant dîner, nous allons visiter un temple dédié à Ya-Saka-irihime, femme de Take-mi-na-gata. Il est situé au milieu de la ville et les insignes sacrés y sont renfermés durant l'automne et l'hiver; en été on les mène à la campagne, c'est-à-dire dans un autre temple qui s'élève à quelques centaines de pas de la ville. Les deux édifices sont d'une architecture presque identique; pourtant le temple citadin que nous visitons présente quelques particularités, entre autres un beau torii (1) en bronze, flanqué d'énormes lanternes de même métal; au centre d'une cour pavée de larges dalles un majestueux cryptoméris s'élance au ciel, il est entouré d'une barrière de pierre; d'autres arbres sont plantés à droite et à gauche. Ce temple est en somme fort élégant; il est du style Sin-to le plus pur : la madone qu'on y vénère n'est pas une idole, mais une femme célèbre de l'ancien temps.

A la boutique du portier-sacristain de l'édifice, nous achetons une vue d'ensemble des deux temples et quelques amulettes, notamment des petits

800 m. d'altitude. Le même ouvrage nous apprend que la grande route du Nakasendo, longe le lac Suwa d'où elle remonte vers le col par des zigzags très rudes. C'est sur les bords du lac Suwa même que le Kosou Kaido se greffe sur le Nakasendo, rameau qui conduit à Tokyo, à environ 120 km. dans le Sud-Est.

Cette circonstance, exceptionnelle dans toute la région, du gel des eaux du lac pendant trois mois, attire durant la saison les étudiants de Tokyo qui se rendent en foule à Suwa pour s'y livrer aux plaisirs du patinage.

M. J. Sion dans son beau livre consacré à la Chine et au Japon (*Geographie Universelle*, Colin édit.) donne d'intéressants aperçus sur le climat du Japon et notamment sur le rôle de la mousson d'hiver. Il ne parle pas du lac Suwa. Il relève que la gelée visite la plaine de Tokyo 67 jours par an. Ceci explique comment l'altitude de 800 m. puisse suffire à produire, pendant la saison, une pleine et rigoureuse gelée de 90 jours.

Le lac, nous l'avons vu est au Nord-Ouest, de Tokyo, la différence de latitude n'étant que d'un degré à peine. Grâce à la différence de niveau et à d'autres conditions purement locales, le petit lac, si pittoresque, n'en est pas moins devenu un centre fréquenté par les amateurs de sports d'hiver, notamment par les étudiants, dans la capitale du Soleil Levant. (N. D. L. R.)

(1) Espèce de portique qui marque l'entrée des temples Shin-to. Parfois on trouve un ou plusieurs torii à une certaine distance du temple; dans ce cas, ils indiquent le commencement d'un chemin d'accès également sacré. Devant certaines chapelles, il y en a toute une enfilade.

bâtonnets à manger le riz, enfermés dans une enveloppe sanctifiée; les personnes que la maladie ou toute autre cause empêche de faire le pèlerinage n'ont qu'à se servir de ces ustensiles et elles obtiennent à peu près les mêmes grâces que si elles s'étaient rendues au temple.

Nous rentrons à l'auberge pour dîner; ayant entendu dire que le lac contient beaucoup de carpes, je demande si nous ne pourrions pas en manger; à grand'peine on m'en trouve une toute petite; on veut nous la servir crue; sur mon insistance on consent à la faire cuire, mais non sans hésitation; nos braves aubergistes ne comprenaient guère que je voulusse ainsi gâter une chose qu'ils jugeaient excellente telle quelle; à la manière dont ils me l'accommodèrent je n'eus pas de peine à comprendre qu'ils n'avaient jamais fait cuire un poisson. Shimo-no-Suwa est le seul endroit où, durant tout ce voyage, nous ayons trouvé du lait.

VI

Samedi, 14 août.

Le lendemain dès 6 h. du matin, nous étions sur le Naka-sen-do (grande route des montagnes du centre). En quittant la ville nous avons vu sur notre gauche la résidence d'été de Ya-Saka-iri. A partir de cet endroit la route commence à monter et la pente, qu'il nous faut gravir à pied, s'élève presque sans discontinuité jusqu'au sommet du col de Wada, c'est-à-dire sur une longueur de 5 lieues. Au début le paysage est très vert et le chemin, assez enfoncé entre deux chaînes rapprochées, me rappelle certaines routes de nos montagnes d'Europe; le torrent coule à grande profondeur, au-dessous de nous; nous pensions arriver à 9 h. et demie au sommet du col; mais ce fut une de ces illusions que réservent les montagnes; nous n'avions pas encore commencé la vraie montée; nous nous arrêtons quelques minutes dans un dernier village, uniquement composé de plusieurs *tcha-ya*, où nous buvons une eau glacée qui sort du rocher. Il ne reste plus que 2 km. jusqu'au point culminant; mais la route est en lacets et la pente s'accroît de plus en plus; à mesure que nous montons, la végétation devient plus rare, il n'y a plus que des arbres rabougris; enfin vers 10 h. et demie nous atteignons la passe à près de 2 000 m. au-dessus du niveau de la mer; là règne un courant d'air continu et les arbres ont totalement disparu, mais par un contraste singulier, des fleurs sauvages d'une variété infinie s'épanouissent et brillent radieuses à cette altitude. Le spectacle qui s'offre à nous est merveilleux; c'est le commencement de ce magnifique ensemble de montagnes, au milieu duquel se dresse majestueusement l'Asama-yama et dont nous ne sortirons que le lendemain en franchissant l'Usui-toge. Il semble que cela n'ait pas de fin et qu'on a sous les yeux la terre du Japon tout entière; ce premier saisissement ne nous empêche pas d'éprouver de nouvelles surprises tout

le reste de la journée; ce sont toujours les mêmes montagnes qui font les frais du spectacle, mais à mesure qu'on s'avance dans ce gigantesque massif, elles se présentent sous des aspects sans cesse variés, comme des personnages de théâtre qui changent de costume mais non de visage. Tandis que l'horizon se perd de tous côtés dans d'interminables escaliers de géants célestes, le fond du cirque nous apparaît, avec ses torrents, ses cascades, ses villages, ses escarpements capricieux, comme une carte de géographie en relief à l'usage des mêmes géants : tout cela se dessine avec tant de netteté qu'on dirait un cartonage. Un peu après midi, nous arrivons au village de Wada où nous déjeunons. Le repas terminé, nous repartons; désormais la route est praticable en djinrikcha sur presque tout le parcours; dans quelques parties elle n'est pas inférieure à nos meilleures routes nationales, mais cela est dû sans doute autant à la nature volcanique du sol qu'à la vigilance des ingénieurs. Nous descendons rapidement.

Nous nous arrêtons quelques minutes à Nagakubo, village assis dans un joli vallon; puis il faut encore monter à pied pour passer le Kasatori-toge. Ce col, moins élevé que le précédent, est encore à plus de 1 000 m. au-dessus du niveau de la mer; mais, comme disent les guides anglais, on est bien payé de sa peine par le spectacle enchanteur qu'on a sous les yeux chaque fois qu'on se retourne pendant l'ascension. A la descente on n'a qu'à regarder autour de soi pour être émerveillé. C'est peut-être moins saisissant que l'arrivée au Wada-toge; mais comme on est plus au centre du panorama, chaque objet qui le compose est plus rapproché et plus précis, par suite saisit mieux le regard.

Quelques minutes avant le coucher du soleil nous arrivons à Shiwonada, où nous attend un tableau moins vaste, mais à séduire le pinceau d'un peintre habile : c'est le passage du Chikuma-gawa sur un pont de bateaux; cette rivière admirablement encadrée est ici déjà fort grosse, mais encore très rapide et brisée en cascades; elle ne devient navigable que 80 lieues plus bas, c'est-à-dire environ 20 lieues avant son embouchure. Elle se jette dans la mer à Niigata sur la côte occidentale du Japon : nous avons donc quitté le versant du Pacifique.

L'Asama-yama, qui s'était un moment caché derrière la rive escarpée du torrent, nous apparaît de nouveau plus imposant. C'est un des rares volcans du Japon encore en activité; il ne se présente pas avec la régularité majestueuse et en même temps un peu mystique du Fuji-yama; mais il a l'air plus puissant; il est entouré de sommets fort élevés au milieu desquels il trône comme un chef impassible, encore qu'il gronde de temps en temps et qu'il s'échappe sans cesse de son caractère une épaisse fumée; j'ai même cru voir son panache éclairé à la nuit tombante de quelques lueurs, mais il paraît que c'est une illusion. Le sommet de l'Asama-yama est à 2 525 m. au-dessus du niveau de la mer. Sa dernière grande éruption date de 1783 : un grand nombre de villages furent alors engloutis, une forêt détruite; l'atmosphère fut tellement chargée de cendres qu'en plein

jour la nuit se fit sur une vaste étendue; le monstre porta la mort et la destruction tout autour de ses flancs à plus de 6 lieues. En approchant de la base du volcan, nous remarquions des amas considérables de pierres vomies par lui; il y en avait d'énormes. Une heure avant le coucher du soleil, des brumes qui s'élevaient lentement et comme par degrés successifs du fond de la vallée donnèrent au panorama un nouvel aspect, le bon Génie des Montagnes nous était propice; il nous offrait le spectacle complet en présentant ses sujets à nos regards tour à tour avec leurs parures les plus variées.

A 8 h. nous arrivâmes à Iwamurata où nous eûmes assez de peine à trouver un logis; les *tcha-ya* étaient pleines, on nous le disait du moins, car ayant eu l'occasion de remarquer que les habitants de cette ville étaient particulièrement atteints de la terreur cholérique, épidémie presque aussi grave que le choléra lui-même, j'ai tout lieu de penser que c'était cela en grande partie qui nous faisait trouver les portes closes. Enfin, un aubergiste consentit à nous recevoir, non sans lutte intérieure, mais l'appât du gain l'emporta; nous aurions été assez bien chez lui, si nous n'avions été très incommodés, non seulement par les moustiques mais surtout par de petites mouches spéciales à cette région dont la piquûre est encore plus irritante. C'était à nos pieds forcément déchaussés qu'elles en voulaient; pour m'en préserver, je m'étais mis en guise de pantoufles à la poulaine deux enveloppes de bouteilles en paille, ce qui me faisait des pieds à déconcerter Charlemagne; mais oubliant parfois cet appendice inusité, il m'arrivait, à la grande hilarité de mes compagnons, de trébucher en m'accrochant au moindre obstacle. La journée avait été fatigante; le commandant pensait au fond que je devais avoir le diable à mes trousses pour surmener ainsi mes amis, mais sa belle humeur et son caractère jovial résistaient à tout; il m'aurait été impossible de trouver plus aimable compagnon de voyage. Quant à mon interprète, je le sentais à bout de forces; pourtant il ne se plaignait pas et acceptait les péripéties et les privations de l'expédition avec entrain; il se montrait serviable et empressé à nous procurer toutes sortes de facilités que sans lui nous n'aurions jamais obtenues. C'était la première fois que M. Oueda voyageait dans l'intérieur de son pays et du premier coup il s'était montré excursionniste accompli. Il agissait en bon fourrier, débrouillard et pratique, sachant tirer parti de tout et provoquer les bonnes aubaines. Hélas! nos provisions étaient à peu près épuisées; depuis la veille nous ne mangions plus guère qu'à la japonaise, réduits à nous accommoder de la cuisine indigène ou plutôt à l'accorder autant que possible à notre goût; il ne nous restait qu'un bout de fromage et un morceau de pain dur comme du bois; du reste la miche offrait ainsi plus de résistance à nos appétits et durait plus longtemps. Nous tirions donc parti du riz et des œufs comme nous pouvions: nos tentatives culinaires n'arrivaient pas à en faire une grande variété de mets; tout cela n'était pas bien réconfortant et ne réparait qu'imparfai-

tement les forces dépensées dans les cols et les ravins. Mais grâce à mes compagnons, que la pièce de résistance du repas fût *riz aux œufs* ou *œufs au riz*, elle était toujours assaisonnée d'une franche et cordiale gaîté.

Ce soir-là, après le dîner, le propriétaire de la tcha-ya vint nous avertir avec mille sourires qu'on nous avait préparé un bain; je lui expliquai, à son grand étonnement, que je le prendrais le lendemain matin, que dans mon pays on se baignait à jeun, jamais après le repas, qu'on considérait même cela comme très malsain. Les Japonais n'entrent pas dans ces subtilités; ils sont du reste habitués dès l'enfance à se plonger dans l'eau en pleine digestion, ils ne s'en trouvent pas plus mal; il faut dire que leurs repas sont fréquents mais toujours très sommaires. J'eus grand'peine à résister aux sollicitations de l'aubergiste, je compris ensuite que la peur du choléra n'était pas étrangère à son aimable insistance. On se méfiait, cela n'est pas douteux, de notre état sanitaire : à peine étions-nous couchés que je vis le même aubergiste entrer doucement dans notre chambre sous prétexte d'arranger la veilleuse; aussitôt je fus suffoqué par une pénétrante odeur d'acide phénique; le brave homme nous désinfectait! Je me gardai de protester, encore que je fusse fort incommodé par cette opération purifiante; je préférais laisser notre hôtelier se rassurer lui-même par cet excès de précaution plutôt que de trouver le lendemain toute la maison morte de peur pendant la nuit. Jusqu'à une heure fort avancée, je fus tenu éveillé par un tapage infernal qui se faisait dans l'auberge et qui avait à coup sûr pour but de chasser le monstre cholérique au cas où il y serait entré avec nous.

VII

Dimanche, 15 août.

A 6 h. 30 nous levions le camp, munis d'un routier ou carte locale du chemin à parcourir fabriquée à main levée par notre aubergiste au moment du départ. Les Japonais se servent beaucoup de ces sortes de guides qui sont d'ailleurs d'un usage très pratique; la plupart du temps ils en ont d'imprimés; mais à défaut de ceux-ci, un voyageur prudent ne manque pas, avant de se mettre en route, de s'en procurer un manuscrit auprès des gens qui connaissent le pays. Celui que nous avait fait notre hôtelier figurait même le profil des principales montagnes et signalait minutieusement les localités où le choléra avait ou était supposé avoir fait son apparition. Ces routiers, qu'ils sortent de l'imprimerie ou d'un pinceau complaisant, manquent généralement d'exactitude en ce qui concerne les distances et les proportions; mais les indications écrites suppléent à ce défaut et, quand on a pris l'habitude de s'en servir, ils sont aussi commodes qu'une carte à juste échelle.

Le commencement de cette journée fut dénué d'intérêt; le temps était couvert et nous ne pouvions dire un dernier adieu au magnifique

ouvrage de la nature tant admiré la veille. Nous longions l'Asama-yama dont le nuage ne nous permettait de voir que les bases; le terrain était essentiellement volcanique et des accumulations de pierres ponce nous entouraient de tous côtés; nous remarquions des roches de 1 ou 2 m. de diamètre qui avaient été lancées jusque-là, il y a un siècle, par le volcan.

Nous pensions arriver dans l'après-midi à Yokogawa, y passer la nuit et repartir le lendemain matin par le chemin de fer pour Yokohama. Vers 9 h. ayant fait halte à Oiwa-jé, nous apprenons que le dernier train n'est qu'à 2 h. 45; six *ris* nous séparent encore de la tête de ligne; si le chemin est possible, on peut arriver à temps; on déjeunera où on pourra, en wagon au besoin; la perspective d'être le soir même à Yokohama et de retrouver les miens un jour plus tôt est tentante; je promets à nos couroumayas un bon pourboire s'ils sont à Yokogawa avant le départ du train. Nous nous remettons en route pleins d'ardeur; mais pendant une heure je perds tout espoir; le chemin est horrible; il faut marcher péniblement; à coup sûr les hommes ne gagneront pas leur gratification et j'en suis navré; cependant voici que la route insensiblement devient meilleure; nous remontons dans nos véhicules qui filent à toute vitesse; parfois pourtant il faut ralentir, nous devons gravir des pentes pour atteindre l'Usni-toge; toutefois de ce côté l'inclinaison du sol est relativement douce car nous sommes déjà sur un haut plateau. Le paysage n'a rien de bien attrayant jusqu'à l'arrivée au col; mais là s'étend devant nous un nouveau panorama; au premier plan une gorge profonde s'enfonce sous nos pieds entre deux murailles qui sont les assises de hautes montagnes; la vallée est magnifiquement boisée; par les interstices des monts les plus proches on voit des rochers à pic qui s'élancent au ciel en aiguilles gigantesques d'une ténuité étonnante; l'une d'elles est surtout remarquable: on dirait une tour colossale et on se demande si un Eiffel du pays des Géants n'a pas passé par là. Devant nous, c'était un océan de montagnes à perte de vue. La descente est rapide et longue; mais la route est bonne et nos *djinrikchas* atteignent une vitesse vertigineuse; c'est une corniche de 3 lieues sur le ravin avec une série interminable de circuits qui mettent sous nos yeux une égale variété de tableaux; la position relative des objets du premier plan change de minute en minute; c'est une féerie. Nous atteignons enfin le fond de la vallée et, après avoir traversé le village de Sakamoto, nous arrivons à Yokogawa. Nous avons ainsi parcouru depuis notre départ de Yokohama environ 305 km. à travers un pays accidenté et par des chemins souvent difficiles; à supposer qu'un tiers seulement de la route ait été fait à pied et c'est un minimum, ce tiers représente au moins la moitié de la peine, car c'est dans les mauvais passages et les parties les plus montagneuses précisément que force nous était d'abandonner nos véhicules.

Il est 1 h. 30; nos coureurs ont largement gagné leur prime et je la leur compte de grand cœur. Nous nous arrêtons pour déjeuner à une *tcha-ya*

voisine de la gare; il y a là un grand mouvement de voyageurs; la ligne étant de construction récente, les *tcha-ya* sont neuves et bien installées. Nous nous livrons à de nouvelles combinaisons de riz et d'œufs; le fond est toujours le même; ce n'est que la proportion relative des deux éléments qui fait la variété des plats; nous partageons notre dernière croûte de pain; ce n'est plus du bois, mais de la pierre, le reste du vin est divisé équitablement, cela fait un quart de verre par tête.

A 2 h. 45 nous sommes en wagon; dès que cela est possible, c'est-à-dire à Takasaki, point d'embranchement sur la ligne de Mayebashi, j'expédie un télégramme à Yokohama pour annoncer notre arrivée. Malgré ce que peut avoir de fastidieux une journée de chemin de fer, l'entrain s'est soutenu au même diapason jusqu'au bout, grâce à mes compagnons qui n'ont cessé de tromper la fatigue, et, à l'occasion, la faim même par leur charmante gaieté.

Nous étions à 11 h. du soir à Yokohama.

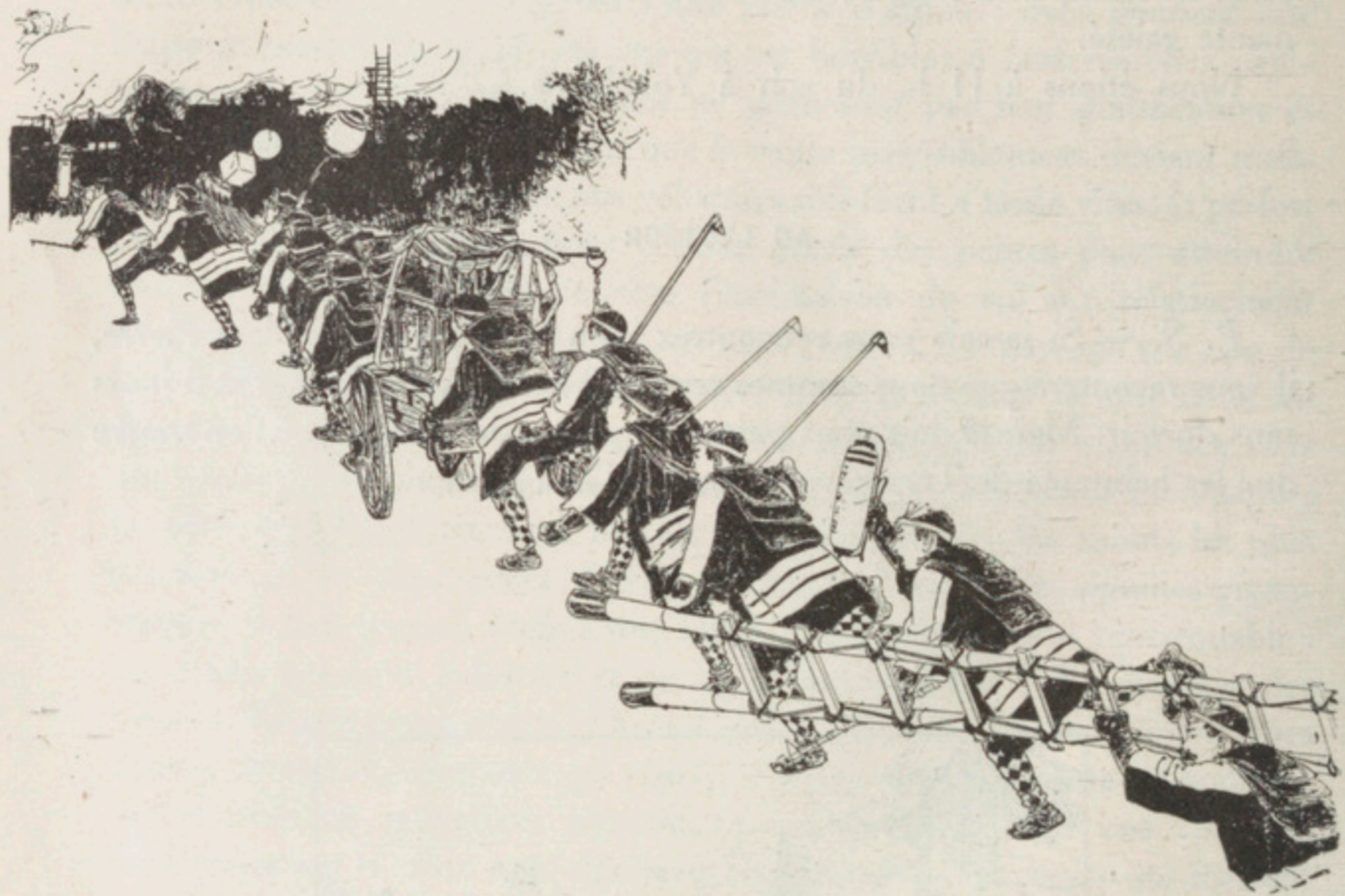
ANDRÉ LEQUEUX.

AU LECTEUR

P. S. — Si jamais vous rencontrez mon ami le Commandant Pierre, il vous racontera que nous sommes restés 48 heures sans manger et 3 jours sans dormir. Mais je dois vous prévenir qu'il est de la Ciotat, où l'on trouve que les habitants de Tarascon manquent d'imagination.

A. L.





Ryutei Tanehiko et son œuvre principale « Inaka Genji »

Takaya Hikoshiro, plus connu sous son nom de plume, — Ryutei Tanehiko, — est considéré au Japon comme l'un des meilleurs romanciers de l'époque d'Edo.

Il a vécu dans cette ville de 1783 à 1842.

C'était un samurai, et même un brillant samurai, puisqu'il appartenait à ce fameux corps des « Hatamoto » (ceux qui servaient au « pied de la bannière »), qui, vassaux directs du « Shogun », formaient comme sa garde personnelle.

Très cultivé, comme la plupart des hommes de sa classe à cette époque, il était de plus poète et artiste.

Non seulement en effet il dessinait avec talent, mais encore, à l'école de son père, lui-même lettré distingué, il avait appris l'art de composer de délicats « haikai » et de spirituels « kyôka » (poèmes comiques). Il est aussi l'auteur de « senryu » (poèmes satiriques), très appréciés.

Il a même cultivé l'art théâtral et la danse à la manière des acteurs « kabuki », et ayant une grande admiration pour la façon de jouer de l'un d'eux, Bandô Mitsugorô, célèbre alors et avec qui il se trouvait avoir une ressemblance physique, il l'avait si bien imité, dans une pièce où il jouait comme amateur, qu'on l'avait pris pour son modèle, ce dont il avait été ravi.

Mais c'est dans le roman populaire que Tanehiko a fini par trouver sa voie véritable, dans ce genre d'ouvrages en grande vogue en ce temps-là à Edo, qui paraissaient sous la forme de petits livres illustrés à toutes les pages, et qu'on appelait « Kusa zôshi ».

Son plus grand succès a été le roman intitulé *Nise Murasaki Inaka Genji*, ou le *Genji* rustique, par la fausse Murasaki.

Le roman *Genji Monogatari*, composé au X^e siècle par la fameuse grande dame du palais impérial, Murasaki no Shikibu, a toujours été grandement apprécié par les plus fins lettrés japonais de tous les temps, mais les gens du commun ne pouvaient guère en goûter pleinement les charmes.

Ce fut l'éditeur de Tanehiko, Tsuruya Kiemon, qui eut l'idée très commerciale de mettre à profit la renommée de ce chef-d'œuvre, en publiant une sorte d'imitation mise à la portée de la masse du public, et sous cette

forme qui lui plaisait tant, des « kusa zôshi » (1), Ryutei trouva cette idée excellente, et en entreprit la réalisation.

Certes, l'*Inaka Genji* n'a pas la valeur de son prototype, mais la langue et le style en sont très raffinés, et en dépit de l'injuste procès qui a été fait à son auteur, ne contient rien de grossier ou d'inconvenant. Il est seulement plus gai plus vivant que le *Genji*, et ses personnages, bien qu'appartenant aussi aux plus hautes classes de la société, daignent se comporter de manière à être compris par les gens les plus simples.

D'ailleurs, comme le disait Tanehiko lui-même, ne vaut-il pas mieux plaire à neuf lecteurs peu lettrés, qu'à un seul amateur raffiné? Et tel fut bien le résultat qu'il a obtenu, car il a eu au moins dix fois plus de lecteurs que son contemporain Kyokutei Bakin qui est considéré au Japon comme le plus grand romancier de cette époque.

Tanehiko a donc suivi, en prenant à vrai dire beaucoup de libertés, le plan général du *Genji monogatari*, mais en reportant l'action au temps des « shogun » Ashikaga, au xv^e siècle. Son héros, le prince charmant Mitsu uji, est un fils du Seigneur Ashikaga Yoshimasa, qui a réellement existé, ayant vécu de 1435 à 1490, et exercé le pouvoir de 1449 à 1474.

Les illustrations du roman représentent toutefois les costumes, l'ameublement, les maisons, la manière de vivre, en un mot tout le décor de la vie de l'époque des Tokugawa, à l'exception d'une seule page, en manière de rappel, au chapitre III, qui met en scène un grand vassal de Yoshimasa, Akamatsu, proposant au shogun sa fille comme épouse pour Mitsu uji.

Ainsi étaient évités deux inconvénients : celui de paraître vouloir représenter l'existence intime de grands personnages modernes, ce qui eût été dangereux, et celui d'avoir à dessiner des scènes d'une époque déjà reculée, ce qui était embarrassant pour l'illustrateur.

On verra plus loin que malheureusement, pour ce qui concerne le premier de ces inconvénients, la précaution n'a pas été suffisante.

L'artiste à qui Tanehiko a confié l'illustration de son œuvre, est un peintre d'« ukiyoe », plein de talent spécialisé dans les scènes de théâtre

(1) La curiosité nous ayant pris de connaître le sens exact et, si possible, l'étymologie de ce terme, nous nous sommes adressé, à ce sujet à l'auteur, notre confrère dont l'érudition égale la complaisance. Par retour du courrier, le commandant R. Martinie nous a répondu par l'intéressante note que voici :

A l'origine Kusazoski était transcrit par le caractère 臭 (Kusai, qui sent mauvais) parce que pour les volumes ainsi désignés, destinés à être vendus au prix le plus réduit, il était fait usage du papier de la plus basse qualité (Asakusa gami) qui en effet répandait une odeur désagréable.

Plus tard, on a employé au papier moins grossier et on a substitué à ce caractère plus haut cité celui de 草 qui signifie « plante », « herbe » et sert pour l'expression « Kusagusa » « toutes sortes ». De façon que le nouveau sens de Kusa-Zoshi, en admettant que Kusa soit là pour Kusagusa correspond à livre sur toutes sortes de sujets.

Zoshi s'écrit スズ子 le plus souvent. (R. M.)

Nous étions bien sûr à l'avance de ne pas nous adresser en vain à la science de notre obligeant confrère; le dictionnaire franco-japonais de Pagès (Paris 1868) composé d'après celui des Jésuites portugais donne du mot Zoshi la définition suivante :

Livre de poésie ou d'histoire écrite en la langue douce du Japon. (N. D. L. R.)

et dans les portraits d'acteurs, Utagawa *Kunisada*, qui a vécu de 1786 à 1864.

Le premier chapitre d'*Inaka Genji*, a été mis en vente en 1829, et le dernier paru, le 38^e, en 1842, époque à laquelle l'ouvrage a été interdit par les autorités shogunales.

Entre 1829 et 1842, il en parut d'abord deux, puis trois ou quatre par année.

Chacun de ces chapitres, divisé en deux parties, était très long, ce dont on pourra juger par celui dont une traduction sera donnée ci-après, de sorte que l'œuvre totale est fort importante.

Dès les premières livraisons parues, le succès a été considérable; on s'arrachait ces petits volumes illustrés, et il n'y en avait jamais assez.

Une part de ce succès était certainement due à ce que de grands personnages étant mis en scène dans le roman, les lecteurs s'imaginaient que leur était ainsi révélée la vie intime du shogun et de son entourage dont ils étaient naturellement fort curieux; et ce seul fait, bien qu'il ne fût pas conforme à la réalité, a sans doute été pour beaucoup dans la disgrâce encourue par l'auteur.

D'autre part, Tanehiko surveillait personnellement, de la façon la plus méticuleuse, la présentation de l'ouvrage; mettant à profit son propre talent de dessinateur, il donnait à *Kunisada* les instructions les plus strictes, accompagnées de croquis indiquant les attitudes des personnages, les détails d'architecture ou d'ameublement; il se faisait soumettre les dessins de son collaborateur et les corrigeait souvent avant de les laisser envoyer au graveur.

Pour tous les accessoires qui devaient figurer dans les illustrations, il recherchait les meilleurs modèles et les plus nouveaux, soit au palais même du shogun, où ses fonctions lui donnaient accès, soit partout ailleurs dans le pays.

On rapporte par exemple, qu'ayant entendu dire qu'il y avait à *Utsunomiya*, ville située à plus de 100 km. au Nord d'Edo, des lanternes de pierre d'une jolie forme. Il n'a pas hésité à faire le voyage pour en prendre des croquis.

L'anecdote suivante donnera une idée du succès à Edo, d'*Inaka Genji*.

Pendant l'été de l'année 1841, Tanehiko fut malade, et le bruit courut que la publication du roman allait être interrompue, ce qui produisit un grand émoi parmi les innombrables lecteurs qui avec tant d'impatience en attendaient la suite. De nombreuses dames de la cour du shogun firent dire des prières dans les temples afin de hâter la guérison de l'auteur; et l'une d'elles, du nom de *Matsue*, qui occupait des fonctions importantes, alla jusqu'à envoyer un messenger 7 jours de suite prier à sa place en déposant chaque fois sur l'autel un exemplaire d'« *Inaka Genji* » enveloppé dans une feuille de papier précieux. Elle fut accusée de se livrer à des pratiques de magie et dut se démettre de sa charge.

Cependant, Tanehiko se rétablit et put écrire les chapitres XXXVIII, XXXIX et XL de son livre. Le chapitre XXXVIII fut mis en vente au début de 1842.

Ce fut alors que les choses tournèrent mal : le chef direct de Takaya Hikoshirô, alias Ryutei Tanehiko, le fit un jour appeler inopinément, pour l'informer qu'il était accusé de publier une œuvre dont les illustrations, tout au moins, étaient immorales. Aucune inculpation ne pouvait être plus injuste, et il y a eu là, sans doute, un effet de la vague d'austérité exagérée qui a sévi à cette époque dans l'administration shogunale sous le nom de *Tempo kaikaku* (la réforme de l'ère Tempô) et aussi du soupçon qui pesait sur Tanehiko d'avoir voulu présenter sous un aspect qui déplaisait en haut lieu, l'existence des grands.

En dépit de son innocence, Tanehiko fut poursuivi. On voulut bien toutefois, par mesure de clémence, faire semblant de croire que l'auteur d'*Inaka Genji* et le samurai Takaya étaient deux personnages différents, le premier étant l'hôte et le pensionnaire du second, et si un imaginaire Ryutei Tanehiko fut condamné à l'exil, Takaya Hikoshirô ne fut pas personnellement inquiété. Mais le roman incriminé fut interdit et sa publication arrêtée, ce qui fut un coup terrible pour Tanehiko et pour son éditeur.

Les chapitres XXXIX et XL ne parurent donc pas alors, et c'est seulement tout récemment qu'ils ont vu le jour, dans une nouvelle édition illustrée, publiée en avril 1919 par la Société *Nippon Meicho Zenshiu Hankô*, c'est-à-dire de « Publication des œuvres célèbres du Japon ».

C'est d'une étude détaillée sur *Inaka Genji* et son auteur qui accompagne cette édition, et qui est signée G. Yamaguchi, que sont extraits les quelques détails donnés ici.

A la suite de cette disgrâce, Tanehiko, qui était à peine remis de ses récentes souffrances, retomba malade, et son état fut encore aggravé par de nouvelles poursuites dont il fut l'objet. On n'a jamais su d'une façon certaine ce qui cette fois, lui était reproché, mais on croit qu'il s'agissait d'une autre publication illustrée aussi par Kunisada, intitulée *Shunjô Gidan Suiyô Chô* qui était en effet répréhensible.

Tanehiko ne survécut pas à ce nouveau coup du destin.

Il mourut à l'âge de soixante ans le dix-neuvième jour de la huitième lune de cette année 1842. La huitième lune correspondait généralement à la période comprenant la fin d'août et le début de septembre, c'est-à-dire au commencement de l'automne.

Suivant la gracieuse coutume japonaise, il prononça ses adieux à la vie, choisissant pour cela la forme de deux haikai :

Chiru mono ni
Sadamaru aki no
Yanagi kana

et :

Ware mo akio
Roku jiu chō wo
Nagori kana

Dont voici un essai de traduction bien insuffisant :

A l'effeuillement
Est voué en automne
Le saule pleureur!

et :

Soixante automnes
J'ai vécu, que je laisse
A regret hélas!

Le saule pleureur du premier peut paraître insolite; c'est que le *Ryu* de Ryutei est la forme sino-japonaise de *Yanagi* qui signifie *saule pleureur*.

RAYMOND MARTINIE.





Quatre expositions d'artistes japonais

Les artistes japonais continuent d'occuper une place importante dans les manifestations artistiques de Paris, aussi bien dans les salons que dans la suite ininterrompue des expositions particulières. Au *Salon d'automne*, l'apport des Japonais n'a pas été négligeable, et quatre expositions de ceux-ci ont eu lieu depuis octobre, méritant les unes comme les autres de retenir l'attention.

Avant de s'embarquer, non pour le Japon encore, mais pour New-York, Foujita, comme s'il voulait nous marquer qu'il laissait un peu de son cœur dans ce Paris dont l'atmosphère d'art l'a inspiré, a réuni quelques dessins et quelques peintures dans l'élégante galerie de Colette Weill (71, rue La Boétie). Petite exposition, mais composée de quelques pièces de choix d'un artiste de la plus rare qualité. Elle se composait de dessins de grand format ayant servi d'études au peintre pour les panneaux décoratifs dont nous avons déjà vanté les mérites dans cette revue. Ces figures d'ouvriers portant des blocs de pierre ou conversant assis sur ces rectangles nets, les jambes dans leurs larges pantalons, les torses nus et musclés, ces femmes symboliques dont l'une a ramené sur sa tête la draperie dont elle s'enveloppe, toutes ces figures, à la fois actives dans le travail et méditatives, sont exécutées avec une sûre connaissance du dessin. Il se dégage de leurs attitudes une véritable élévation de pensée. Des peintres vulgaires n'auraient pas manqué de tirer de ce thème des descriptions d'un banal réalisme. Un Foujita, avec sa nature aristocratique, a montré l'ouvrier rendu noble par le rythme et le sens profond du travail.

A côté de ces études, si achevées qu'on hésite à les qualifier ainsi, Foujita a exposé plusieurs aspects d'un même profil féminin, au nez fin et un peu allongé, au profil habillé par la retombée soyeuse des cheveux blonds. Qu'ils soient retracés en noir sur le papier blanc ou peints finement au pinceau sur le fond clair de la toile, ces profils, de même d'ailleurs que cette œuvre représentant deux femmes endormies côte à côte ou que d'autres portraits féminins aux regards si expressifs, nous séduisent par la souplesse et l'acuité du trait, par la sensibilité à la fois frémissante et rêveuse qui l'anime. Une tête de l'artiste lui-même, avec ses grosses lunettes sous la calotte noire des cheveux, tenant son crayon et son minet favori contre sa

joue, s'est affirmé un petit chef-d'œuvre tant par l'esprit que par l'enjouement de l'exécution. L'art de Foujita me paraît un peu semblable à ces chats que j'ai retrouvés dans d'autres peintures ou dessins, étendus les pattes allongées ou établis sur leur séant : il est à la fois nerveux et calme comme eux.

L'ensemble des peintures et des lavis à l'encre de Chine que Kokwan Kojo a rassemblé dans une autre galerie de la même rue La Boétie, chez Reitlinger, au n° 12, ne nous a pas renseignés seulement sur la technique bien japonaise de leur auteur. Il nous a conté aussi l'existence de ce dernier. Les divers sites que Kojo a représentés indiquaient en effet les étapes de cet artiste, lequel, comme beaucoup de ceux de sa race, nous apparaît un infatigable voyageur. Né dans le Japon du Sud, élève du grand paysagiste nippon Shunkyo Yamamoto, qui lui apprend les principes classiques de l'école Maruyana, le jeune artiste quitte Kyoto, ses études terminées, pour



Kokwan Kojo. Le fleuve Tchou Kiang à Canton.

se rendre dans l'île Formose et dans les îles Ryu Kyu. Ensuite, il séjourne en Chine. Là les grands fleuves, les lignes larges de la nature l'attirent. Après avoir peint les embarcations sur le Yang-Tsé-Kiang dans une peinture qui devait être acquise par le Gouvernement japonais pour être offerte au prince de Galles, en souvenir du séjour de celui-ci au Japon, il retrace les aspects de Canton et, notamment, le fleuve Tchou-Kiang, avec les maisons qui se pressent sur les rives et les bateaux en troupe sur les eaux limpides. Deux vues de ce site se retrouvaient chez Reitlinger, l'une finement colorée au pinceau, l'autre au lavis à l'encre de Chine. L'art de Kojo, au contact de ses observations, est devenu plus personnel, plus vivant. Le peintre ambitionne désormais de traduire les spectacles qui se déroulent sous ses yeux, les spectacles naturels et les mœurs, les gestes des habitants. Un portrait de jeune chinoise, à la physionomie avenante, en robe bleue brodée, révèle que l'auteur n'est pas demeuré insensible à l'attrait des figures féminines.

Les Indes Néerlandaises enchaînent ensuite l'artiste voyageur par leur particulière magie. Il en a rapporté une scène de marché à Madoura, un village à Bali, pittoresque avec ses huttes, et un petit port de pêcheurs à

Java, avec des personnages bien campés, que nous avons pu apprécier dans son exposition. Nous y avons vu également un aspect de la ville de Rangoun en Birmanie, ses architectures pointues, et l'alignement des boutiques avec les marchands au premier plan.

Enfin, Kojo parcourt l'Europe, de la Suède à la France, en passant par la Suisse et l'Italie. Parmi les nombreuses peintures accrochées sur les cimaises de la galerie de la rue La Boétie, on distinguait une vue de Rome, et de nombreux coins parisiens, avec les architectures harmonieuses de ses monuments, les tours de ses églises sous le ciel délicat de l'Ile-de-France. On y découvrait également des sites de Normandie, en même temps que le lac de Genève, ou le sommet du Mont-Blanc, vêtu de neige.

Il ne faudrait pas croire cependant que ce peintre nippon a été infidèle à son pays natal. Les paysages du Japon se rencontraient nombreux dans



Kokwan Kojo. Bateau de pêcheurs javanais à Batavia. Musée du Luxembourg.

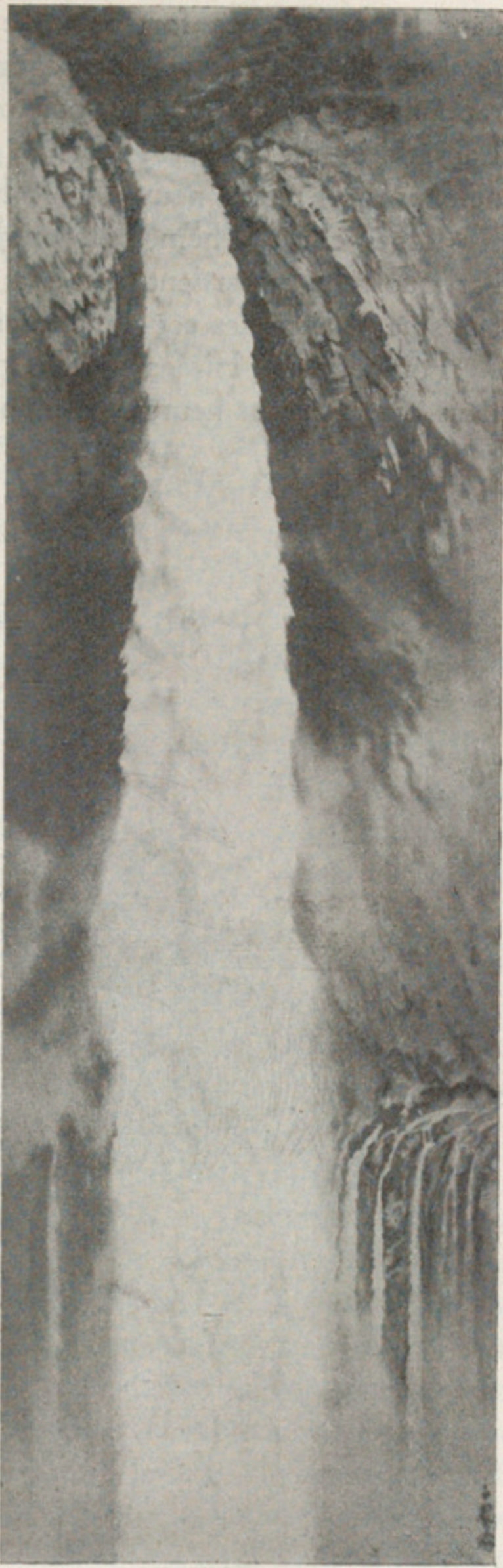
son œuvre multiple. Et si Kokwan Kojo a représenté le Mont Blanc, il n'a pas manqué, lui non plus, de faire surgir devant nous la masse du Mont Fouji, le matin, aux flancs tout bleus, avec un petit chapeau pointu tout blanc de neige, semblable à un chapeau de Pierrot. Il a peint aussi la cascade japonaise de Kegou, déroulant son ruban clair entre les roches verdies et éparpillant sa poussière vaporeuse, la rivière azurée entre des rocs pointillés de fleurettes rouges, un effet d'automne avec des traînées de pourpre sur les monts, et une pluie d'été, traitée en noir et blanc, avec les lignes du paysage noyées et estompées. On peut affirmer que ces dernières compositions restent parmi les plus japonaises, à la fois d'esprit ainsi que de technique, de tout son ensemble. Enfin, les types nippons, le guerrier d'antan accompagné des petits chevaux, la danseuse à l'éventail, l'élégante japonaise de l'époque Genrokou, à la fin du XVII^e siècle, apportaient dans l'exposition de Kojo toute leur couleur locale vraiment colorée. L'ensemble de cet artiste nippon, dont la place avait été tout indiquée à la dernière manifestation du Jeu de Paume, nous a tout particulièrement plu parce qu'il se maintenait véritablement japonais. Même lorsque Kokwan Kojo ne prend pas pour sujets de ses peintures ou de ses lavis les sites et

les personnages de chez lui, il reste toujours de sa race. Il a observé les autres pays avec un œil japonais, et il les a traduits, comme sa région natale, dans la technique des anciennes traditions nationales. Il entend se servir toujours des couleurs en usage au Japon et il les pose, à la manière japonaise, dans le réseau d'un dessin précis et minutieux, sur la précieuse matière de la soie. Aussi sa peinture figurant *Les bateaux de Pêcheurs à Batavia* et qui a été acquise par le Musée du Luxembourg est-elle appelée à mettre dans la section étrangère une note vraiment représentative d'une sensibilité de Nippon moderne, bien de son temps, mais qui s'exprime en une technique étroitement rattachée à celle de ses glorieux ancêtres.

Kamesky Hiraga, de même que son compatriote Kojo, a aussi beaucoup voyagé en Europe et aux États-Unis. Il a vécu en Amérique, où il a même conquis une place enviable dans les milieux artistiques. Sa récente exposition dans la galerie renommée de Jean Charpentier, au 76 du Faubourg Saint-Honoré, contribuera certainement à lui assurer une réputation dans la capitale des arts qu'est Paris. Au reste, Hiraga a séjourné sous le ciel parisien à ses débuts. Il a été l'élève du maître Lucien Simon. Ce dernier s'est affirmé, au cours de sa brillante carrière, un des plus grands coloristes de notre époque. C'est un prodigieux assembleur de tons. Un peintre naturellement doué pour la couleur comme Hiraga ne pouvait se trouver à meilleure école. Celui-ci a même apporté dans ses tons plus de véhémence en se préoccupant moins de l'harmonie des tonalités entre elles. La peinture de ce Japonais se montre essentiellement vigoureuse, emplie de robustesse, il couche la pâte avec beaucoup de plénitude; l'aspect général de ses toiles qu'il brosse à l'huile selon les procédés européens apparaît compact, assez massif. Ce sont évidemment des qualités qui semblent assez éloignées de celles des œuvres purement nipponnes, tissées de légèreté, ténues, vaporeuses, délicates. Hiraga appartient à ce que l'on est convenu d'appeler l'école de Paris, dans laquelle les artistes étrangers, venus de tous les coins du monde, se rallient autour des grandes figures du modernisme pictural. Mais Kamesky Hiraga, bien qu'adepte des techniques d'Europe, a su conserver sa personnalité. Il n'imité ni Matisse, ni Friesz, ni Vlaminck. Il obéit à son tempérament. Ainsi que l'a écrit très justement l'auteur de la préface de son catalogue, notre confrère Valentin Marquetty, *Hiraga a cette puissance des êtres sains qui ne comptent pas avec leur force, cette audace tumultueuse que la difficulté ne rebute pas.* Il obéit aussi à la nature. Ses nombreux paysages de la Bretagne, son port de Douarnenez, avec les voiles rouges des barques, les vieilles maisons le long des quais, où s'aperçoivent parfois, au premier plan, les dos des pêcheurs vêtus de grosse laine marron, les escaliers allant vers les quais au bout desquels on découvre, entre les pans des murailles, l'infini de la mer, — tableau acheté par l'État, — les lavoirs au pied des maisons de Dieu, les habitations basses que dominant des arbres grêles, nous ont apparu des pages véridiques, avec un certain lyrisme même. Car le peintre est de

ceux qui vibrent devant la nature et qui l'exaltent. Hiraga devait apporter le même élan et le même enthousiasme devant les sites du Midi, devant le pont Saint-Bénézet et le château des Papes à Avignon, les maisons de Cagnes avec les linges séchant au grand soleil méditerranéen, l'église de Cagnes, qui élève son architecture grisâtre au bout d'un chemin roide, montant et poussiéreux. L'artiste s'est intéressé à des phénomènes curieux, tels que ce brouillard embrumant la bourgade de Villeneuve-les-Avignon, cependant que des cyprès découpent nettement leurs fuseaux dans les proches du tableau. A Paris, Kamesky Hiraga a exécuté une série de paysages à l'automne, et cette saison lui a fourni le prétexte à des notations d'or roux, chaudement étalées, plutôt qu'à des impressions mélancoliques. Hiraga, comme nous l'avons déjà dit, est un peintre doué d'une grande force de caractère. Ses natures mortes possèdent les qualités de ses paysages. Les rougets, très rosés, et les sardines, d'un bleu encore accentué, ont témoigné de sa vision véritablement optimiste. C'est un peintre.

Mlle Harouko, dont nous avons eu l'occasion de parler dans une précédente chronique, a refait, à un an d'intervalle, une autre petite manifestation intime chez Mme Zak, dans la galerie de la place Saint-Germain-des-Près. Chez cette jeune artiste tout est imagination et douceur. Bien que ses peintures actuelles marquent un progrès dans l'exécution sur celles de l'année dernière, elles conservent cependant encore une grande part de naïveté, laquelle n'est pas sans nous séduire. Le paysage avec le jeune homme couché et le chien nous a semblé d'une mise en page originale,



Kokwan Kojo. Cascade de Kogou.

le personnage et l'animal prenant une grande place dans la composition. Les deux rêveuses couchées côte à côte témoignaient d'une nonchalance dans les arabesques fort curieuse et attachante. Le *Pierrot battant du tambour* dégageait un spleen attendrissant. Certaines toiles de Mlle Harouko rappellent, peut-être, la palette de Marie Laurencin, de Pierre Laprade ou de Bonnard. Mais la personnalité de cette jeune artiste n'en demeure pas moins neuve. Mlle Harouko a le sens de la tache colorée; ses larges chrysanthèmes et son jardin de villa l'ont prouvé nettement. Par quoi elle appartient bien à sa race. Et d'ailleurs elle peint, elle aussi, sur soie et avec des couleurs spéciales.

Foujita, Kojo, Hiraga et Mlle Harouko, quatre peintres bien différents, mais que Paris est heureux d'adopter et de retenir.

PAUL SENTENAC.



La 19^e session de l'Institut international de statistique à Tokio, septembre 1930

Sur l'invitation du gouvernement japonais, l'Institut international de statistique a tenu sa 19^e session à Tokio, en septembre 1930. Héritier des anciens congrès internationaux qui se sont succédé plus ou moins régulièrement depuis 1853, l'Institut a été créé en 1885; il s'est réuni depuis tous les deux ans, sauf pendant la guerre : la session de Bruxelles en 1923 a été la première après celle de Vienne en 1913. L'Institut se recrute par cooptation parmi les statisticiens et économistes de tous les pays, il ne peut compter plus de 200 membres titulaires, maximum rarement atteint. Son président actuel est un Français : M. Delatour, membre de l'Institut de France, ancien directeur général de la Caisse des Dépôts; son siège est à la Haye, où réside le secrétaire général M. Méthorst, directeur général du Bureau de Statistique des Pays-Bas.

La session de Tokio a réuni 42 membres de l'Institut international; vu l'éloignement, ce nombre est relativement élevé, la Session précédente n'en avait pas groupé plus de 57 à Varsovie. A ces 42 membres, il faut ajouter 21 délégués officiels et 86 invités, dont 78 Japonais; parmi eux se trouvaient 9 Français, dont 6 membres de l'Institut international et 3 invités.

Placée sous le haut patronage de Son Altesse Impériale le prince Chichibu, organisée avec une méthode et un soin parfaits, cette session a présenté un grand intérêt technique par le nombre et l'importance des questions soumises aux délibérations des sections et de l'Assemblée générale. Est-il besoin d'ajouter que le gouvernement japonais, le Comité d'organisation et les autorités locales ont fait aux congressistes un accueil inoubliable et que les fêtes, les réceptions et les excursions offertes pendant et après la session, ont permis de goûter tout le charme d'une délicate hospitalité, d'admirer quelques-unes des plus célèbres beautés naturelles et artistiques du Japon et aussi de prendre une nette conscience du développement économique de ce pays. Les participants au Congrès ont en effet visité outre Tokio et Kioto, les temples de Nikko et de Nara, la région de Hakone au voisinage du Fuji-Yama, le lac Biwa et, enfin, la grande métropole industrielle d'Osaka.

Les réunions de travail ont eu lieu à la Chambre des pairs. A la séance d'ouverture, le 15 septembre, son Excellence Y. Hamagutci, président du Conseil des Ministres, le comte de Yanagisawa, président du Comité d'organisation et le baron Sakatani, président du Comité de patronage ont souhaité la bienvenue aux congressistes et signalé tout l'intérêt que les travaux antérieurs de l'Institut avaient suscité dans les milieux japonais compétents. M. Delatour, président de l'Institut, a exprimé toute la reconnaissance de ses collègues pour le cordial accueil qui leur était fait et pour toutes les facilités de travail mises à leur disposition par le Comité d'organisation.

Comme d'habitude, les questions portées à l'ordre du jour ont été examinées par trois sections distinctes, dont les propositions furent ensuite soumises à la ratification de l'Assemblée générale. Il ne peut être question de faire ici un compte rendu complet de ces travaux, on se contentera de signaler les plus importants et spécialement ceux d'initiative française.

La première section, sous la présidence de M. Gini, a examiné une série de communications sur les évaluations de la population future de certains pays : États-Unis, Italie, Danemark, Ukraine, etc.; une grande prudence s'impose naturellement dans ces prévisions. Un second groupe comprenait des travaux relatifs aux statistiques des pays d'Extrême-Orient. Les évaluations relatives à la population de la Chine ont donné lieu à une intéressante discussion entre M. Willecox et les délégués de la Chine. D'autres travaux de MM. Kameda et Shimojo sur des travaux démographiques récents au Japon ont été suivis d'exposés sur les statistiques des Indes Néerlandaises et de l'Indochine. Comme conclusion, l'Institut a décidé sur la proposition de M. Huber, directeur de la Statistique générale de la France, la création d'une Commission spéciale qui permettrait aux statisticiens des pays d'Extrême-Orient de garder un contact favorable à l'étude des problèmes spéciaux que soulève l'application des méthodes statistiques dans ces pays. D'autres communications ont porté sur les meilleurs modes de comparaison entre les tables de mortalité établies dans les divers pays (MM. Gini, Huber et Saïto), les retards dans l'enregistrement des naissances en fin d'année (M. Gini), etc.

La deuxième section, statistiques économiques, présidée par M. March, directeur honoraire de la Statistique Générale de la France, a discuté 18 communications que l'on peut répartir en cinq groupes. Dans le premier, on signalera une étude de M. Nasagawa sur les statistiques agricoles du Japon. Venaient ensuite les statistiques relatives aux consommations et aux modifications du régime alimentaire (MM. Mortara et Winckler). Sur le troisième point : statistiques concernant le mouvement des affaires, une intéressante discussion s'est déroulée, à propos des communications de MM. Bachi, Bowley, March, Persons et Platzner. Le quatrième groupe, statistiques des revenus, comprenait des études de MM. Bortkiewicz, von Fellner, Gini, Mori, Savorgnan et Verrijn Stuart. Enfin au cinquième groupe

se rattache l'étude de M. Cadoux, ancien chef de service à la Préfecture de la Seine, sur les services urbains (eau, gaz, électricité) dans les grandes capitales. M. Piekalkiewicz a présenté un résumé des études déjà faites par la commission des statistiques financières des États.

La troisième section, statistiques sociales, présidée par M. Zahn, a fait le meilleur accueil aux propositions de M. Simiand, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers sur les recherches de statistique historique. Dans la discussion du rapport provisoire de M. Hilton au nom de la Commission chargée d'étudier les relations possibles entre le chômage et les salaires réels, M. Rueff, attaché financier à l'Ambassade française de Londres est intervenu très efficacement. La section a discuté aussi la communication de M. Zahn relative au travail humain dans ses rapports avec la production et la consommation, celle de M. Morito sur le travail féminin au Japon, celle de M. Matsuda, sur les budgets de famille, celle de M. Methorst sur la statistique des fonctionnaires, celle de M. Losch, sur les mouvements migratoires journaliers ou hebdomadaires des ouvriers travaillant hors de la commune de leur domicile, etc.

Ce résumé, bref et incomplet, permet cependant de constater que la participation japonaise aux travaux de la session a été particulièrement remarquable : sur 43 communications ou rapports, une douzaine émanaient de statisticiens japonais. Une contribution importante a été fournie également par les membres français déjà cités, c'est-à-dire en dehors de M. Delattour, président, MM. Cadoux, Huber, March, Rueff et Simiand. Les invités français étaient M. Lochard, inspecteur général des mines et de l'industrie en Indochine; Ulmer, chef de la Statistique générale d'Indochine et M. Royer, attaché commercial à l'Ambassade de France à Tokio.

Avant l'ouverture de la session, le dimanche 14 septembre, les participants français ont été invités au déjeuner offert sous la présidence de Son Altesse le prince Ckanin, par la Société Franco-Japonaise de Tokio au nouvel ambassadeur de France, M. de Martel. Le président de la Société, M. le vicomte Soga, ancien élève de notre École polytechnique leur a souhaité une cordiale bienvenue. Signalons, enfin, que M. Simiand a été, après le congrès, l'hôte de la Maison Franco-Japonaise de Tokio et qu'il a donné dans diverses Universités une série de conférences. La session de l'Institut international aura été ainsi une occasion de resserrer les liens intellectuels qui unissent le Japon et la France.

M. HUBER.

Nos collègues se souviendront que la Société Franco-Japonaise de Paris, notre chère Nitchi Futsu Kyokai, a eu l'honneur de recevoir, en juin 1928, M. le vicomte Soga avec les membres de la Délégation économique parlementaire.

Cette mission n'était évidemment pas sans rapports avec la 19^e session de l'Institut international de Statistique qui vient de se tenir dans la capi-

tale, qui naguère paraissait si lointaine, du Daï Nippon. C'est par de telles assemblées, j'allais dire de telles Amphyctionies, que le monde peu à peu, parvient à prendre conscience de son unité fondamentale, de sa solidarité dans les études, dans les recherches qu'exigent les divers domaines de la science, dans la poursuite des plus hauts intérêts. La devise inscrite au fronton du temple de Delphes, *Gnothi Seauton*, s'applique à l'humanité aussi bien qu'à chaque individu, à chaque personne en particulier. *Sapere est potere*, a dit Fr. Bacon. Mieux l'humanité se connaîtra, mieux elle se rendra compte de ce dont elle est capable, des entreprises qui sont ouvertes à ses tentatives, à ses efforts coordonnés, à ses audaces réglées ou conduites par la raison, boussole sans laquelle il est inutile de se lancer dans l'inconnu.

Remercions bien vivement M. Huber de sa très intéressante communication et félicitons-le d'avoir su, avec M. Albert Delatour président, et leurs sept confrères, tenir haut et ferme le drapeau de la science statistique française au Congrès international réuni à la fin de l'été dernier, à Tokyo, capitale intellectuelle de l'Extrême-Orient. Grâce à eux, grâce en particulier à M. Delatour qui, comme président, a prononcé vingt-sept discours ou allocutions en français, les droits de notre langue ont été brillamment maintenus là-bas, dans un milieu où l'anglais était particulièrement en faveur et qui songerait à s'en étonner? Avoir ainsi rompu avec succès, dans l'Empire du Soleil Levant, au lointain Cipangu, des lances en faveur de l'idiome des Léon Say et des Émile Levasseur, ce n'est pas là l'un des moindres titres à notre reconnaissance.

LA RÉDACTION.



Nouvelles du Japon scientifique et industriel,

Par M. E. LEMAIRE,

Agent général de la Société d'Encouragement pour l'Industrie Nationale.

Cinématographe ultra-rapide, prenant 45.500 images par seconde.

Cet appareil a été imaginé par M. Toyotarô SUHARA.

L'appareil comporte un miroir tournant bien centré, ayant la forme d'une pyramide polygonale régulière de 180 facettes planes et polies. Le film négatif à impressionner, d'une longueur d'environ 4 mètres, est logé à l'intérieur d'un tambour d'environ 1,40 m de diamètre, de façon que les rayons lumineux provenant de l'objet à cinématographier, après avoir traversé un objectif, viennent se réfléchir sur une des facettes du miroir multiple, et former une image sur le film.

Le tambour est mû par un moteur électrique et transmet son mouvement de rotation au miroir, au moyen d'une série d'engrenages, établis de telle sorte que les vitesses tangentielles du miroir et du film soient de même grandeur et de même sens. Pour que les images données successivement par les facettes ne se recouvrent pas sur le film, l'inventeur a interposé, entre le miroir et le film, un diaphragme à fente réglable, qui ne laisse passer les rayons réfléchis qu'à l'instant précis où une facette occupe la position supérieure; autrement dit, seuls les rayons réfléchis verticaux, ou à peu près verticaux, concourent à la formation de l'image.

On voit que, à raison de 225 tours par seconde du miroir, vitesse maxima qui ait pu être atteinte, on obtient, dans le même temps, 40.500 photographies distinctes sur le film.

Pour empêcher que le film ne soit impressionné deux fois, un obturateur à fonctionnement automatique est placé devant l'objectif et ne laisse entrer les rayons incidents que pendant un tour. Le film de 4 mètres de longueur, qui est placé à l'intérieur du tambour, reçoit ainsi un millier d'images.

L'appareil se prête à l'enregistrement de certains mouvements tels que le mouvement vibratoire dû au son dans l'air pour lesquels deux images successives correspondent à un déplacement de l'onde d'environ 1 centi-

mètre sur le film. Pour photographier une balle de fusil au cours de son trajet dans l'air, — sa vitesse initiale est environ le double de celle du son — l'inventeur étudie un appareil qui donnera 60.000 impressions par seconde.

En faisant passer les images à la vitesse de reproduction usuelle des films positifs, c'est-à-dire à raison de seize images par seconde, on a une reproduction ralentie du mouvement étudié; l'œil peut donc l'observer avec facilité.

(Proceedings of the Imperial Academy, de Tôkyô, octobre 1929.)

Vérification expérimentale des valeurs différentes du module d'élasticité à la compression et à la tension pour un même matériau.

Le module d'élasticité d'un grand nombre de matériaux de construction n'est pas le même à la compression et à la tension lorsque les efforts deviennent un peu grands. C'est le cas, au dire de certains auteurs, pour la brique, le béton, la pierre, le bois. M. Seiichi HIGUCHI a voulu vérifier le bien-fondé de cette assertion, en étudiant les vibrations longitudinales d'un prisme horizontal de ces matériaux encastré à une de ses extrémités. Ces vibrations doivent être dyssymétriques si les modules d'élasticité sont différents.

L'analyse mathématique du mouvement vibratoire a été complétée par l'expérience en soumettant le prisme à des chocs donnant naissance à des vibrations sonores se prêtant à une mesure. L'auteur a vérifié ainsi que les deux modules sont différents.

(Technology Reports of the Tôhoku Imperial University, de Sendai, vol. VIII, n° 4, 1929.)

La sensibilité humaine à la perception des mouvements vibratoires.

M. Kyoji SUYEHIRO a recherché les limites à partir desquelles l'homme perçoit les vibrations. Il est en effet intéressant de savoir ce qu'il faut entendre par vibrations sensibles ou insensibles pour l'homme, dans le cas de trépidations du sol provoquées par le fonctionnement de machines ou par un tremblement de terre.

Une plate-forme de 1 mètre carré de surface est conçue de telle sorte qu'elle peut être animée d'un mouvement oscillatoire dont on peut faire varier à la fois la fréquence et l'amplitude. Sur cette plate-forme prirent place, assis à la japonaise, trois hommes sains et un quatrième dont les labyrinthes auriculaires étaient en mauvais état. Les essais étaient conduits de façon à faire croître la fréquence en gardant une valeur fixe pour l'amplitude.

Il résulte de ces expériences que la limite inférieure de sensibilité ne

dépend pas exclusivement ni de la fréquence, ni de l'amplitude, mais bien d'une grandeur encore inconnue qui dépend des deux précédentes. Quand l'oreille interne est en mauvais état, la sensibilité est grandement diminuée. Il est à peu près certain cependant que la sensibilité n'a pas son siège uniquement dans les labyrinthes de l'oreille et que les muscles et la peau participent à la perception des vibrations.

(Proceedings of the Imperial Academy, de Tôkyô, novembre 1929.)

L'usine hydro-électrique de Soyama.

L'utilisation des chutes d'eau prend, au Japon, une extension de plus en plus considérable : le nombre des kilowatts installés aujourd'hui atteint 2.111.000, contre 38 600 en 1906. L'installation de nouveaux barrages vient d'être terminée à Soyama; elle est décrite par M. KUGA. Ces barrages permettront de faire tourner trois turbines verticales de 27.000 chevaux opérant sous une hauteur de chute effective de 67 mètres; ces trois turbines sont accouplées à des génératrices de 20.000 kilovoltampères.

Le barrage principal est établi en montagne, il a 73 mètres de hauteur; il permet de retenir un volume d'eau de 33.000.000 mètres cubes. L'une des principales difficultés rencontrées était celle du transport des matériaux; il a fallu construire une route à 700 mètres d'altitude et un câble aérien de 8 kilomètres de longueur, partant de la station de chemin de fer la plus proche.

Le bassin d'accumulation comporte une prise d'eau à 43 mètres en amont du barrage; cette prise d'eau conduit, par un tunnel de 500 mètres de longueur et de 6 mètres de diamètre, jusqu'à une chambre de mise en charge en béton armé de 16 mètres de diamètre et 32 mètres de hauteur. Les diverses connexions de l'installation électrique ont été établies uniquement à l'aide de barres de cuivre; les interrupteurs à huile ont une capacité de rupture de 1.000.000 kilovoltampères.

(Electrical World, janvier 1930.)

Recherches sur les propriétés acoustiques des pavillons.

Ces pavillons peuvent être employés comme haut-parleurs sur de nombreux appareils acoustiques ou comme collecteurs de sons en vue d'une transmission. Ils sont de différents types; leur forme est une surface de révolution dont la méridienne est en général une courbe exponentielle ou, plus simplement, une droite (pavillon conique). M. K. KOBAYASHI étudie par l'analyse mathématique les propriétés acoustiques de ces divers types de pavillons, calcule leur rendement mécanique, et détermine les fréquences critiques pour lesquelles la transmission du son est défectueuse.

(Technology Reports of the Tôhoku Imperial University, de Sendai, vol. IX, n° 1, 1929.)

Recherches sur le grillage de la blende.

On emploie de plus en plus la blende (sulfure de zinc naturel) comme minéral de zinc, parce que les produits de sa combustion, oxyde de zinc et acide sulfureux, ont une valeur marchande assez élevée; le premier sert à la fabrication du zinc, le second à celle de l'acide sulfurique. Le succès de la métallurgie du zinc dépend en grande partie des qualités de l'oxyde obtenu par grillage, en presque totalité si l'obtention du métal doit se faire par voie électrolytique. De plus, en prolongeant inutilement le grillage, on dilue et on refroidit l'acide sulfureux dans un excès d'air, ce qui accroît les difficultés de fabrication de l'acide sulfurique. Il est donc intéressant d'étudier le mécanisme du grillage. C'est ce qu'a fait M. YOSHIKI OGAWA.

L'auteur a opéré sur de la blende cristallisée et transparente, en morceaux homogènes de 5 centimètres, provenant des mines d'Ani; elle renferme 65,64 p. 100 de zinc, 32,86 p. 100 de soufre et 1,19 p. 100 de fer. Ces morceaux ont été concassés et criblés. Les grains ont surtout la forme de lames; selon leur grosseur, ils ont été répartis en cinq lots; 5 décigrammes de chaque lot ont été soumis au grillage sur une épaisseur de 2,5 mm dans un creuset placé dans le four électrique d'une thermo-balance. En même temps, on faisait passer 100 centimètres cubes d'air par minute. On notait la perte de poids et la vitesse d'oxydation à différentes températures (de 400° à 1.100°) en fonction de la grosseur du grain.

Ces renseignements sont nécessaires car l'oxyde de zinc provenant du grillage forme sur chaque grain de blende, au fur et à mesure qu'il s'oxyde, une couche plus ou moins adhérente qui, en augmentant d'épaisseur, gêne l'accès de l'air si on veut pousser le grillage.

Entre 300° et 400°, si on n'opère pas sur des morceaux assez petits, la blende décrépète, éclate en lames plus petites, la rupture se faisant suivant les plans de clivage qui existent naturellement dans la blende cristallisée.

Les mêmes essais ont été exécutés sur des morceaux de blende amenés à la forme sphérique. Les résultats montrent, pour ces grains sphériques, une allure de grillage notablement différente de celle du grillage des lamelles. L'auteur explique cette différence et montre les conséquences qu'on peut tirer des résultats qu'il a trouvés, le grillage tel qu'il est pratiqué dans l'industrie s'effectuant sur des morceaux de formes intermédiaires entre celles de la sphère et des lames.

La méthode est applicable à toute autre espèce de minéral subissant un changement de poids par l'action de l'air et pouvant ainsi être étudié au moyen de la thermo-balance.

Le creusement du tunnel Tanna.

Ce tunnel, à deux voies de 1,066 m, aura 7.800 mètres de longueur et sera probablement achevé cette année; les travaux, commencés en 1918, ont fait l'objet, au récent Congrès de Tôkyô, d'une communication de M. KUROKOCHI.

La nature volcanique du sol et les solfatares qu'il a fallu franchir ont retardé le creusement, dont l'achèvement avait été prévu pour 1925. On a dû vaincre des irrptions d'eau et de boues, dont la pression a atteint jusqu'à 20 atmosphères; l'une d'elles a occasionné la mort de 16 personnes. Le profil du souterrain comporte une voûte en plein cintre de 4,26 m de rayon soutenue par des pieds-droits inclinés; la hauteur libre à la clef de 6,80 m.

Différentes méthodes ont été adoptées, suivant le terrain traversé. La méthode normale, pratiquée sur une longueur de 4.800 mètres répartie entre les deux fronts d'attaque, consiste à creuser une galerie de base, au plafond de laquelle on perce des puits régulièrement espacés; de ces puits partent, dans les deux directions, des tronçons de galerie de faîte qui se rejoignent; l'excavation est complétée en descendant.

Certaines failles ont dû être cimentées sous pression en partant de galeries latérales et ont été traversées en délimitant la section par des galeries jointives bétonnées. Le tunnel sera desservi par une galerie de drainage, creusée en partie au bouclier; il est maçonné en béton, coulé sur place pour les pieds-droits, et préparé à l'avance pour les voussoirs.

(*Engineering New-Record*, 27 février 1930.)

Étude de la cavitation dans la conduite de décharge des turbines.

Dans une turbine hydraulique à réaction, il se forme un vide au centre de la conduite de décharge quand le débit descend au-dessous d'une certaine limite, donnant lieu ainsi à un phénomène de cavitation; la cavité augmente à mesure que le débit diminue. M. OTOGORO MIYAGI a étudié ce phénomène, déterminé la limite susdite, la forme et les dimensions du vide en fonction du débit et des dimensions de la conduite.

La formation du vide s'accompagne de vibrations, souvent sonores, et de tourbillons; les premières sont dues à l'instabilité des pressions s'exerçant à la surface de l'eau dans la cavité; les tourbillons sont la conséquence des vibrations. Celles-ci sont une fonction des dimensions de la conduite, du débit, de la vitesse de la turbine, et de la pression de l'air dans la cavité.

L'auteur calcule ces diverses grandeurs, étudie les vibrations, dont il donne les caractéristiques; il établit la fonction susdite. Il donne un exemple numérique faisant ressortir l'importance pratique du phénomène. Dans cet

exemple, le maximum de vibrations, qui sont alors très violentes (fréquence de 1,2 à 1,7 par seconde) est atteint quand le débit est réduit à 50-45 p. 100 du débit normal. La fréquence des vibrations dans la conduite de décharge va en diminuant de haut en bas; les sons émis, le cas échéant, par les différents points de cette conduite sont donc de hauteurs différentes.

(*Technology Reports of the Tôhoku Imperial University*, de Sendai, vol. IX, n° 2, 1930.)

L'alimentation en eau potable et l'évacuation des eaux usées au Japon.

Le service des eaux est assuré dans de très bonnes conditions dans les grandes villes japonaises, dont les municipalités procèdent actuellement à d'importants travaux d'assainissement; la situation actuelle est exposée par M. BABBITT.

La ville d'Osaka (2,4 millions d'habitants) prend ses eaux dans le fleuve Yodogawa, à 32 kilomètres en aval des égouts de Kyôto, ville de 755.000 habitants, mais, au point où elle est puisée, l'eau du fleuve n'est plus contaminée; l'installation comporte une station de pompage, des bassins de décantation, où l'eau, additionnée d'alun, séjourne de 2 à 6 heures, et 24 filtres à sable, de 60×60 mètres, ayant un débit nominal de 285 millions de litres par jour; une station de filtration rapide de 115 millions de litres par jour est en construction. Les égouts d'Osaka se déchargent actuellement dans les canaux et dérivation du fleuve; un réseau principal, divisant la ville en trois districts, avec épuration biologique, est en construction; les dépenses envisagées sont de 80 millions de dollars.

A Tôkyô (2,3 millions d'habitants), le premier système d'adduction d'eau date de 1590; il a été modernisé de 1892 à 1911, et détruit par le grand tremblement de terre de 1923. Actuellement, les eaux sont captées à la source du fleuve Tama, retenues dans deux réservoirs d'une capacité totale de 12,5 millions de mètres cubes, et arrivent par un aqueduc de 40 kilomètres aux bassins de filtration; dans la ville même, une station de pompage refoule les eaux dans le réseau de distribution à la pression suffisante pour le service d'incendie. La consommation est de 175 litres par habitant desservi et par jour. Le réseau d'égouts est en cours d'exécution.

L'auteur donne des renseignements analogues pour Nagoya, Kyôto, Yokohama, ainsi que pour les villes de Keijo (Corée) et de Dairen (Mandchourie)

(*Engineering News-Record*, du 1^{er} mai 1930.)

L'organisation de la sériciculture au Japon.

M. AMILCARE ROBBIANI a fait une conférence à Milan, sur la sériciculture au Japon; le conférencier y rend compte de ce qu'il a observé dans ce pays à l'occasion du Congrès international de l'Art de l'Ingénieur tenu à Tôkyô en octobre 1929.

Le Japon exporte en Europe et en Amérique des quantités de plus en plus grandes de soies grèges ou travaillées, et à des prix tels que la concurrence contre ces produits devient extrêmement difficile, même dans des pays séricicoles comme l'Italie et, à un degré beaucoup moindre, la France.

M. Robbiani attribue ce qu'il appelle « le phénomène séricicole japonais » à la bonne organisation. Le Japon possède de bons techniciens, nombreux, capables, ayant de l'autorité; des ouvriers non moins nombreux, capables aussi, travailleurs, disciplinés. L'approvisionnement des filatures de soie en cocons est extrêmement facile, car la matière première est de qualité uniforme, le Gouvernement ayant limité à huit les types de graines et contrôlant leur qualité. Le nombre des types sera encore réduit prochainement.

La filature est en partie entre les mains de coopératives, dont les membres sont producteurs de cocons; les autres filatures appartiennent à de puissantes sociétés formées par les grandes banques du pays. C'est ainsi que la Société Katakura, qui dispose d'un capital versé de 1 milliard de lires et de plus de 500 millions de réserves, contrôle quatorze sociétés disposant de 24.000 bassines pour le dévidage des cocons.

L'auteur donne la description de quelques filatures types; il signale les différents procédés en usage pour étouffer les cocons, et aussi le procédé employé pour les conserver vivants, dans des chambres frigorifiques maintenues à — 7°.

Les Japonais font trois élevages de vers à soie par an. L'élevage de printemps fournit 50 p. 100 de la récolte annuelle de cocons, celui d'été 15 p. 100, celui d'automne 25 p. 100. On tend à réduire l'élevage d'été, qui réussit moins bien que celui d'automne et fournit des cocons de moins bonne qualité. On tend au contraire à accroître l'élevage d'automne.

(*Industria*, du 30 avril 1930.)

Les paquebots à moteurs Diesel de la Nippon Yusen Kabushiki Kaisha.

Le tonnage global des navires de tous pavillons assurant un service régulier dans le Pacifique-Nord a subi une augmentation considérable : de 325.000 avant la guerre, il est passé actuellement à 1.500.000, soit 480 p. 100 d'augmentation.

L'une des principales lignes reliant le Japon à la Californie est des-

servie par la compagnie japonaise dont les navires furent longtemps les meilleurs, au point de vue de la vitesse et du confort, de ceux qui traversaient le Pacifique. Ils furent dépassés, au cours de ces dernières années, par les navires à turbines, classe *Empress*, de la Canadian Pacific Line, et par les navires américains, classe *President*. Pour prendre son ancienne place, la compagnie japonaise vient de mettre en chantiers trois navires. L'*Asama Maru*, le *Chaichibu Maru*, et le *Tatsuta Maru* de 17.000 tonnes, marchant à 19 nœuds; le premier est propulsé par quatre moteurs Sulzer à deux temps et à simple effet, de 4.000 chevaux effectifs chacun, tandis que le second est équipé de deux moteurs Burmeister et Wain, à quatre temps et à double effet, de 8.000 chevaux effectifs chacun.

L'*Asama Maru* a été mis en service le 11 octobre 1911.

Le *Chaichibu Maru*, qui est le plus récent, a 178 m de longueur totale, 22,50 m de largeur et 8,60 m de tirant d'eau en charge. Il a été mis en service le 4 avril 1930.

Les nouveaux paquebots de la Nippon Yusen Kabushiki Kaisha permettent aux voyageurs et aux lettres d'arriver en Europe en 24 ou 25 jours environ à partir de Yokohama, alors que, par la voie de Suez, il leur faut une quarantaine de jours.

Les paquebots transpacifiques de la Nippon Yusen Kabushiki Kaisha représentent donc un énorme progrès sur les paquebots européens qui desservent l'Extrême-Orient. Ils ont donné aux essais lège une vitesse de 21 nœuds alors que le plus récent paquebot français ne donnera que 17 nœuds dans les mêmes conditions. En présence de la concurrence que ces paquebots vont leur faire, les armateurs européens seront conduits à augmenter la vitesse et la puissance de leurs navires s'ils veulent conserver une bonne part du trafic.

Le *Tatsuta Maru* peut transporter 822 passagers et ses cales peuvent contenir 8.316 mètres cubes de marchandises; ses dimensions sont les suivantes : longueur hors tout 178 mètres; largeur maximum 21,95 mètres; tirant d'eau 8,69 mètres; tonnage 31.843 tonnes.

Ses machines motrices sont quatre moteurs Diesel à huit cylindres de 680 millimètres de diamètre et 1.000 millimètres de course, tournant à 120 tours par minute et développant chacun 4.000 chevaux. La coque du navire est entièrement métallique.

Aux essais, ce navire a réalisé une vitesse de 20,93 nœuds avec une consommation de combustible de 179 grammes par cheval-heure.

(*Motor Ship*, avril 1930.)

Découverte d'un corps toxique dans le riz glacé.

On est à peu près d'accord aujourd'hui pour attribuer certaines maladies, comme le bériberi des Extrême-Orientaux, à la consommation exclusive d'un riz trop décortiqué, glacé, dépourvu des couches périphériques du

grain qui renferment la vitamine B, qui est antinévritique. Cependant, une école japonaise de biologistes, Teruuchi et ses collaborateurs, prétend que le bériberi n'est pas seulement une maladie par carence. Il est possible, que la découverte de la lyso-lécithine dans le riz glacé vienne lui donner raison.

M. MOTOE IWATA a découvert, dans le riz glacé, de la lyso-lécithine, corps toxique dont il a déterminé les propriétés chimiques et les caractères.

La lyso-lécithine, comme la lécithine, renferme du phosphore, sous forme de glycéro-phosphate.

Du riz poli, bien lavé et séché, est lessivé par de l'alcool à 94° chaud; on en extrait, par évaporation, du solvant dans le vide, un sirop légèrement brunâtre qui représente environ 1 p. 100 du poids du riz traité. C'est de la fraction de cet extrait alcoolique, qui est insoluble dans l'éther, que l'auteur a isolé la lyso-lécithine : c'est une toxine. Elle représente 0,2 p. 100 du poids de riz traité. La lyso-lécithine se forme par l'action, sur la lécithine (généralement extraite du jaune d'œuf où elle est abondante), de la lécithinase, qui n'est autre que le venin du cobra.

(Proceedings of the Imperial Academy, de Tôkyô, mai 1930 et Zeitschrift des Vereines deutscher Ingenieure, 12 juillet 1930.)

L'action catalytique du cuivre réduit dans l'hydrogénation des composés aromatiques.

MM. SHIGERU KOMATSU, KIICHIRO SUGINO et MOTOE HAGIWARA ont étudié l'action catalytique du cuivre métallique obtenu par réduction de son oxyde, celui-ci étant préparé par précipitation de l'azotate de cuivre par l'ammoniaque ou la soude caustique. Voici les résultats qu'ils ont obtenus en hydrogénant plusieurs composés aromatiques.

Pour l'hydrogénation de ces composés, on emploie généralement le procédé indiqué par Ipatief, qui consiste à chauffer le composé en présence d'un oxyde métallique et d'hydrogène sous une pression d'au moins 100 atmosphères; les résultats obtenus sont à peu près les mêmes qu'avec la méthode de Sabatier. Toutefois, Ipatief n'a pu, par ce moyen, réduire le tétra-hydrobenzène avec l'oxyde de cuivre, sous 187 atmosphères à 400°.

Les auteurs japonais sont parvenus à réduire plusieurs composés aromatiques en opérant avec le cuivre métallique, obtenu par réduction comme il est dit plus haut, mais en isolant les produits de la réaction au fur et à mesure de leur production.

15 p. 100 du benzène ainsi traité ont été transformés en cyclo-hexane à 80 atmosphères et à 20°.

Le naphthalène, à 80 atmosphères et à 200°, a été transformé totalement en tétrahydronaphthalène, lequel, à 260°, se transforme en tétraline et en transdécaline.

L' α -naphtol et le β -naphtol sont réduits aussi. Ils fournissent un mélange de produits complexes où figurent des hydrocarbures.

L'action catalytique du cuivre réduit reste néanmoins inférieure à celle du nickel.

(*Proceedings of the Imperial Academy*, de Tôkyô, mai 1930.)

Le développement de la sidérurgie au Japon.

Dès les temps les plus reculés, les Japonais ont produit du fer en utilisant les gisements de sables riches en fer que l'on trouve assez abondamment au Japon. C'est cependant seulement en 1849 que fut construit le premier haut fourneau, sur les gisements de fer magnétique découverts en 1823, à Kamaishi. Depuis lors, et malgré de grandes difficultés, la sidérurgie s'est considérablement développée.

Fonte. — Vers 1890, le Japon absorbait, annuellement, 100 000 tonnes de fer, et ses besoins n'étaient pas, à beaucoup près, couverts par la production nationale qui, en 1896, n'atteignit guère que 40 p. 100 de la consommation. Cette question, qui préoccupait vivement le Gouvernement japonais, en raison des besoins de la défense nationale, l'avait décidé en 1891 à créer une industrie du fer sous le contrôle de l'État.

C'est ainsi qu'en 1897 furent fondées les Aciéries impériales, à Yawata, dans le nord de Kyushu. Après deux agrandissements successifs, ces aciéries fournissent actuellement la moitié de la fonte produite au Japon, soit 1 million de tonnes. Avant la guerre, d'autres usines avaient été créées : les Aciéries japonaises, à Wanisuki; les Aciéries Sumitomo, à Osaka; les Aciéries de Kobé; la Société Kawasaki Dockyard, à Kôbe; la Société sino-japonaise Penchiu Coal and Iron ne mit ses hauts fourneaux en marche en Mandchourie qu'en 1915.

La formidable consommation de fonte et d'acier pendant la guerre provoqua sur le marché japonais une hausse brusque de ces produits; toutes les usines existantes augmentèrent leur production et de nombreuses usines nouvelles furent créées. A la fin de la guerre, leur nombre atteignait 200. Les Aciéries Mitsubishi, à Kenjiho, en Corée, furent mises en service en 1918; la Société des Chemins de fer Sud-Mandchouriens mit à feu, en 1919, un haut fourneau, à Auzan, en Mandchourie; à la même époque, l'Oriental Iron Manufacturing C^o alluma un haut fourneau à Tabata (Fukuoka) haut fourneau qui, en 1921, passa aux Aciéries impériales. A la fin de la guerre, l'effondrement des cours provoqua la fermeture de nombreuses petites usines ou leur absorption par les grandes entreprises.

Actuellement, on compte dans l'Empire japonais 20 hauts fourneaux capables de produire plus de 100 tonnes de fonte par 24 heures; parmi ceux-ci, 14 (dont 3 éteints) sont au Japon même, 2 sont en Corée et 4 en Mandchourie. Les plus grands hauts fourneaux ont une production journalière de 350 tonnes environ.

Les besoins du Japon en 1928 se sont élevés, pour la fonte, à 1.900.000 tonnes environ, et 20 p. 100 de cette quantité ont été importés. Afin de couvrir les besoins toujours croissants en fonte, les usines de Yawata construisent actuellement un haut fourneau d'une capacité de 500 tonnes par jour. Un autre, analogue, a été mis en service, en février 1930, aux usines d'Auzan.

La production totale de fonte s'élevait, en 1914, à 300.220 tonnes, dont 210.740 produites par les Aciéries impériales; elle est passée à 774.980 tonnes (dont 242.900 tonnes pour les Aciéries impériales) en 1920, et 1.517.750 tonnes (dont 836.900 tonnes pour les Aciéries impériales) en 1928 (1.086.860 tonnes produites au Japon, 146.210 tonnes en Corée et 284.680 tonnes en Mandchourie).

Aciers. — En général, dans les aciéries, c'est le procédé Martin-Siemens qui est en usage; la fonte est traitée dès sa sortie du haut fourneau.

Au cours des années 1927 et 1928, le Japon a produit 1.400.000 et 1.600.000 tonnes de produits laminés, se répartissant approximativement de la façon suivante :

1° Demi-produits ou laminés de plus de 150 mm de diamètre ou de largeur	21	p. 100
2° Profilés divers entre 38 et 102 mm de diamètre et de moins de 102 mm de largeur	12,5	—
3° Profilés de moins de 35 mm de diamètre ou de moins de 50 mm de largeur	21,5	—
4° Fortes tôles de plus de 6 mm	9	—
5° Tôles moyennes de moins de 6 mm	5	—
6° Tôles minces et galvanisées	16,5	—
7° Fils	8,5	—
8° Tubes	5	—
9° Bandes	1	—

En 1927 et en 1928, le Japon a dû, en outre, importer 810.000 et 828.000 tonnes de laminés divers, représentant 32 p. 100 et 29 p. 100 de la consommation totale.

La difficulté la plus grande que rencontre l'industrie sidérurgique japonaise est son approvisionnement en matières premières.

Minerais. — Les gisements de sables ferrifères sont très nombreux au Japon, mais leur passage dans le haut fourneau nécessite leur agglomération; de plus, ils sont à haute teneur en titane, de 3 à 10 p. 100. Les gisements de minerais sont très dispersés et peu importants, sauf ceux de Kutchan et de Kamishi, en Corée et en Mandchourie. Les réserves en minerais actuellement connues sont évaluées à 80 millions de tonnes pour le Japon, 30 millions pour la Corée, 150 millions pour la Chine (vallée du Yang Tsé) et 300 millions pour la Mandchourie. Le Japon est obligé d'importer du minerai, particulièrement de Chine (vallée du Yang Tsé) et de la Malaisie. Le manque de minerais a été également l'une des prin-

cipales raisons qui ont amené la construction d'un haut fourneau en Corée, et d'autres en Mandchourie. La sidérurgie japonaise utilise tous les déchets industriels, tels que ferrailles, crasses de laminages, riblons, scories de tous genres, etc. L'importation de ferrailles d'Amérique a atteint 200.000 tonnes en 1928.

Coke. — Les charbons japonais ne se prêtent pas à la fabrication d'un bon coke métallurgique. De plus, ils sont riches en cendres. La Chine, au contraire, possède d'excellent charbon à coke, qui est importé au Japon et mélangé (à raison de 30 p. 100 au plus) aux charbons japonais. Malgré cela, le coke ainsi obtenu ne résiste qu'à 90 kg/cm², alors que le charbon utilisé aux usines de Ta-Yeh en Chine et provenant de Puig-shang, résiste à 180 kg/cm². C'est l'emploi de ce coke peu résistant qui conditionne la capacité des hauts fourneaux japonais et fait qu'une production journalière de 500 tonnes est considérée comme un maximum.

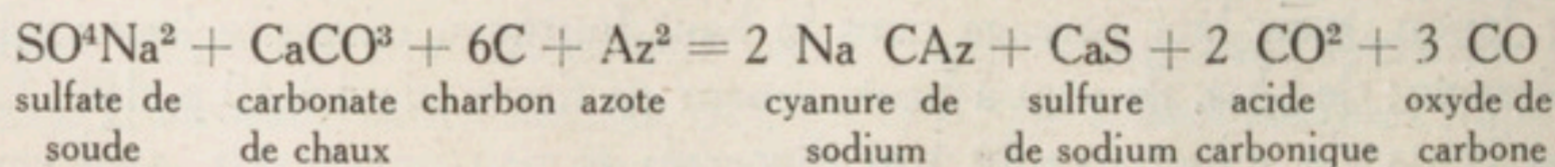
(*Stahl und Eisen*, 1^{er} mai 1930.)

La production simultanée du carbonate de soude et de l'ammoniaque à partir du sulfate de soude et de l'azote atmosphérique.

Dans la fabrication du carbonate de soude par le procédé Leblanc, il se forme toujours un peu de cyanure de sodium lors de la réduction du sulfate de soude par le charbon en présence de la craie. On pensait autrefois que l'azote du cyanure provenait de la houille; des expériences récentes entreprises par MM. H. MIURA et R. HARA ont prouvé que cet azote est celui de l'air et que sa fixation n'a lieu qu'en présence de certains catalyseurs : le fer et ses oxydes.

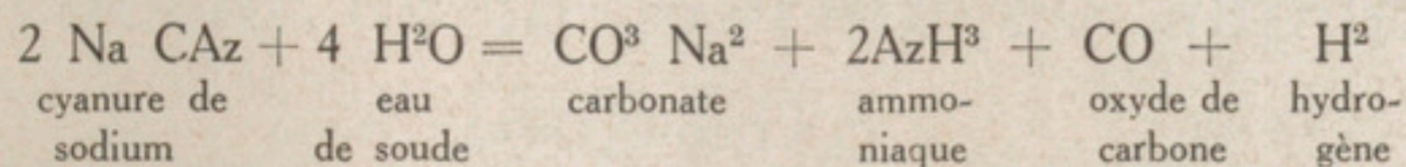
Ces observations ont conduit ces expérimentateurs à rechercher d'abord un moyen d'obtenir le cyanure en grandes quantités, puis de mettre l'azote ainsi fixé sous forme utilisable. Voici le résultat des essais semi-industriels qu'ils ont effectués.

L'azote, à 99,4 p. 100 de pureté, provient de la distillation fractionnée de l'air liquide; il a été débarrassé de son oxygène. La formation du cyanure de sodium, avec le fer comme catalyseur, a lieu suivant la réaction :



On a donc là déjà, pour fabriquer le cyanure de sodium, un procédé plus commode et plus économique que celui qui consiste à partir du carbonate de soude ou du sodium, du charbon et de l'azote. La lixiviation du produit brut, sortant des fours, s'opère comme pour la soude brute dans le procédé Leblanc et fournit à peu près les mêmes charrées.

Avec le carbonate de baryte, la réaction est plus facile et 90 p. 100 du sulfate de soude sont transformés en cyanure; avec le carbonate de chaux, le rendement est moindre, 70 p. 100, et il y a formation de 4 à 5 p. 100 de cyanamide de calcium; mais si on se propose de récupérer le sodium sous forme de carbonate, on retrouve des conditions avantageuses. En effet, si on chauffe à 500° le cyanure de sodium en y faisant passer de la vapeur d'eau, on a :

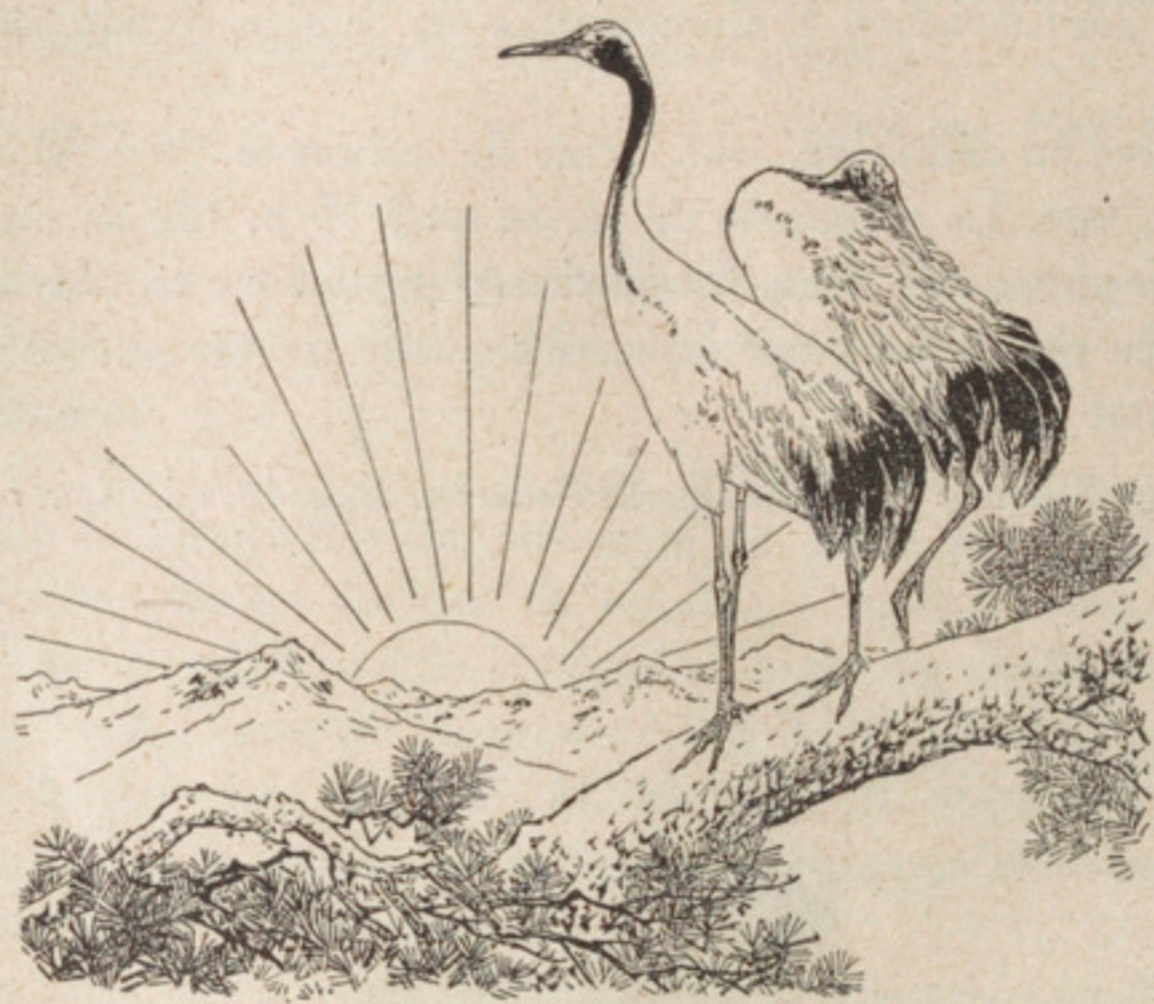


Près de 100 p. 100 du cyanure sont ainsi transformés en carbonate qu'on sépare par lixiviation. L'ammoniaque est condensée par les procédés ordinaires.

On retrouve en définitive, sous forme de carbonate, 90 à 98 p. 100 du sodium du sulfate. Le carbonate de soude est à 95 p. 100 de pureté. Les charrées renferment une forte proportion d'oxydes de fer; la lixiviation exige quelques précautions spéciales, une partie de ces oxydes de fer se trouvant à l'état colloïdal.

(*Technology Reports of the Tôhoku Imperial University, de Sendai, vol. IX, n° 1, 1930.*)





Études botaniques du D^r Savatier, médecin de la Marine au Japon, 1865-1875

Dans la *Revue Générale d'Administration*, aux mois de février et mars 1904, au moment même où venait d'éclater le grand conflit d'Extrême-Orient, entre l'Empire du Soleil-Levant et celui des Tzars, notre vice-président actuel M. Ed. Clavery, qui n'avait pas encore l'honneur d'appartenir à la Société — a donné sous ce titre : *Les Étrangers au Japon et les Japonais à l'Étranger*, une étude (écrite en mai 1903) sur les premières missions françaises en Daï Nippon, celles qui, dès 1865 et 1866 ont conduit dans l'Empire du Soleil-Levant des hommes tels que le capitaine, depuis général Chanoine, ministre de la Guerre, le lieutenant depuis général Brunet, tous deux de l'artillerie, M. Verny ingénieur de la Marine, fondateur de l'Arsenal de Yokosuka, appelés par le gouvernement des Tokugawa.

A cette dernière mission fut attaché le D^r Savatier, médecin de première classe de la Marine.

Celui-ci était un véritable savant spécialement adonné à la Botanique. M. l'ingénieur en chef de la Marine Garnier, neveu du D^r Sabatier, veut bien nous communiquer au sujet des travaux de son oncle au Japon, de son rôle dans la grande œuvre de la transformation de ce merveilleux pays et dans le développement des connaissances le concernant des notes qui nous ont paru répondre directement à l'objet propre de notre Société, et de ce Bulletin en particulier. Nous sommes donc heureux de les reproduire ci-après.

LA RÉDACTION.

En 1865, au moment où le gouvernement français envoyait en Japon une importante mission d'ingénieurs et d'ouvriers, pour établir un arsenal maritime à Yokosuka, M. le médecin de première classe de la marine Savatier, fut désigné comme médecin de cette mission.

Depuis le début de sa carrière, M. Savatier s'était consacré avec passion à l'étude de l'Histoire naturelle et spécialement de la Botanique.

Quand il arriva au Japon, les études, les essais sur la flore japonaise étaient assez nombreux et l'on doit citer à cet égard les œuvres du Suédois Thunberg, de l'Anglais Banks, du Bavaois Siebold, du Hollandais Miquel et du Russe Maximowicz.

M. Savatier devait compléter tous ces travaux au cours des dix années qu'il passa au Japon. Il parcourut le pays autant qu'il était possible de le faire alors, recueillit des plantes, déterminâ 1 800 espèces parmi lesquelles il en décrivit plus de 100, inconnues avant lui.

Ces recherches considérables sont réunies dans un magnifique herbier déposé au Muséum d'Histoire naturelle de Paris et consignées dans plusieurs publications scientifiques dont la plus importante est : *esnumeratio*

plantarum in Japonis sponto crescentium, publié à Paris en 1874 et 1879 avec la collaboration de M. Adrien Franchet.

Cet ouvrage, qui forme deux gros volumes, a été entrepris pour répondre à la demande des botanistes japonais désireux de faire concorder leurs descriptions avec les classifications européennes.

Ainsi, entre autres renseignements curieux, cet ouvrage renferme une synonymie en langue japonaise d'après le « Sô Mokou Zoussetz », traité de botanique imprimé en Yédo en 1666.

Un autre ouvrage très original qui dut donner beaucoup de travail est la réimpression faite à Yédo avec addition de noms scientifiques européens, de vingt volumes de planches, de l'ouvrage déjà cité « Sô Mokou Zoussetz ».

Enfin, Savatier traduisit avec l'aide de M. Saba un ancien traité de botanique « Kwo-wi » édité à Paris, en 1873.

Ingénieur en chef GARNIER,
de l'Artillerie navale.

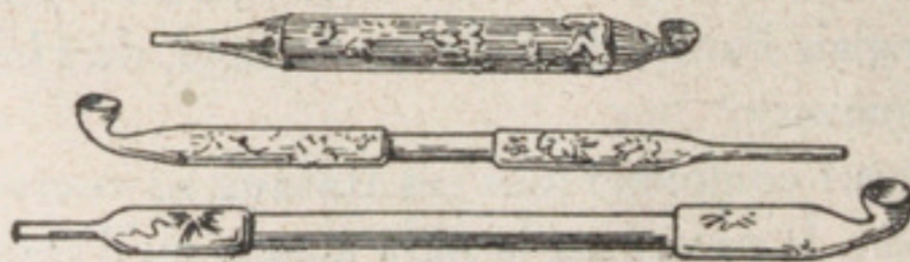
* * *

En dernière heure nous parvient une nouvelle que nous enregistrons avec plaisir à cette place, comme dénotant la continuité de la coopération intellectuelle engagée de façon directe, dans tous les domaines, depuis plus d'un demi-siècle déjà entre la France et le Japon.

Dans la séance du lundi 2 février, l'Académie des Sciences a élu comme membre correspondant, dans sa section de botanique, M. Ikeno, professeur à l'Université de Tokio, brillant continuateur de ses confrères d'il y a cinquante ans dans la science des Linné et des de Jussieu, des Thunberg, des Brongniart, des de Candolle et des van Tieghem.

Nous ne pouvions que signaler ici l'article consacré dans l'*Illustration* par M. Blaringhem, l'éminent botaniste français, à son très digne confrère japonais. (V. infra, p. 108.)

E. C.



Échos

Nomination de M. Adatci comme juge à la Cour permanente de Justice Internationale.

Lors du départ, il y a près d'un an, de son Excellence M. Adatci, ambassadeur du Japon et fondateur de notre Société, nous avons exprimé l'espoir qu'un ensemble heureux de circonstances le ramènerait sinon en France, du moins en Europe. Au début de l'automne dernier, nos vœux ont été exaucés. Le 25 septembre, des élections ont été célébrées à Genève pour pourvoir à diverses places de juges à la Cour permanente de Justice à la Haye et cette manifestation fut l'occasion d'un véritable triomphe pour notre éminent ami, ainsi qu'il ressort des données suivantes tirées du *Journal de Genève*, du 26 septembre :

	Nombre de voix.	Suffrages exprimés.
MM. ADATCI	49	52
FROMAGEOT (France).	40	
ANZILOTTI (Italie).	40	
SIR CECIL HURST (Grande-Bretagne)	40	
ALTAMIRA et CREVEA (Espagne)	38	
ROLLIN JACQUEMEYNS (Belgique)	38	
VAN EYSINGA (Pays-Bas)	38	
GUERRERO (Salvador).	38	
KELLOGG (États-Unis)	35	
ROSTWOROWSKI (Pologne).	34	
SCHÜCKING (Allemagne).	34	
NEGULESCO (Roumanie).	33	
WANG CHUNG HUI (Chine)	32	

Tels sont les résultats du premier tour de scrutin. Au deuxième tour M. Urrutia (Colombie) est passé avec 27 voix. Puis furent élus quatre suppléants représentant l'Autriche, la Yougoslavie, la Finlande, le Brésil.

Notre cher Président d'honneur et fondateur il y a trente ans est donc de tous les candidats, celui qui a recueilli le plus grand nombre de suffrages, témoignage de la sympathie et de l'admiration unanimes que lui ont valu dans tout le monde civilisé sa science juridique, son expérience diplomatique et l'élévation de son esprit. Il nous est agréable de joindre ici nos félicitations à celles de ses nombreux amis et nous nous proposons de lui exprimer notre gratitude dans une réunion qui sera organisée en son honneur à son prochain voyage à Paris, dans les premiers mois de cette année.

S. E. M. Mineitciro Adatci, Président de la Cour Internationale de Justice.

Le 15 janvier, à la Haye, la Cour Internationale de Justice a procédé à l'élection de son Président, en remplacement de M. Anzilotti, Italien, dont les pouvoirs venaient à expiration.

Ainsi que les résultats des scrutins du 25 septembre pouvaient le faire prévoir, S. E. M. Mineitciro Adatci a été choisi pour ce poste d'honneur entre tous, à la tête de la grande Institution de la Haye où s'incarne en quelque sorte le désir qui va s'affirmant de plus en plus au sein de l'humanité tout entière, de réaliser, d'assurer, autant que possible, dans l'ordre des faits concrets, l'Idéal de Justice.

Nos biens vives félicitations renouvelées à Son Excellence, éminent ami, qui a toujours témoigné une sympathie si active, si efficace à notre Société. Celle-ci s'honore de le compter parmi ses fondateurs, il y a trente ans.

LA RÉDACTION.

Le prince Tokugawa à la Chambre.

Le président de la Chambre des pairs du Japon, le prince Tokugawa a visité hier le Palais-Bourbon, sous la conduite de M. Pécheux, secrétaire général de la questure.

Le prince japonais, soucieux des améliorations à apporter au régime parlementaire, a paru s'intéresser beaucoup plus aux récentes modifications du règlement de la Chambre qu'à la disposition des sièges dans l'hémicycle. Il a été frappé surtout des ingénieux appareils qui signalent les diverses phases des séances ou qui sont destinés à annoncer aux orateurs que leur « temps de parole » est écoulé.

En passant par la bibliothèque, le président de la Chambre des pairs a admiré quelques-uns des rares documents qu'elle contient, notamment un manuscrit chinois du XVI^e siècle.

(Figaro, 17 octobre 1930.)

Retour au Japon de la cloche bouddhiste de l'Ariana.

Sous ce titre : *Culte du thé et cloche de bronze au Japon*, le *Journal de Genève*, dans ses numéros du 15-20 octobre 1930, a publié un article de M. E. G. Nagy Berzenyi. Nous en détachons les lignes suivantes qui complètent, de façon fort intéressante, semble-t-il, l'écho par nous donné dans le précédent *Bulletin* (p. 108) sur la cloche japonaise de l'Ariana et son retour, après quelque soixante-cinq ans d'absence, à Edo, devenu Tokio.

« Les autels du Shinto, les temples bouddhistes et les sanctuaires Zen sont entretenus et vénérés avec la même ardeur, avec la même foi qu'il y a des siècles. C'est d'ailleurs ce sentiment profondément respectueux des éthiques

et des cultes nationaux qui font un rempart invincible à ce peuple contre les dangers de l'internationalisme et surtout contre cette chose effrayante dans son principe de dissolution qu'est le « communisme ».

« La joie reconnaissante avec laquelle le Japon a retrouvé la cloche du temple de Shinagawa, ce chef-d'œuvre qui dormait sans voix depuis si longtemps au parc de l'Ariana, à Genève, a non seulement montré le cas que faisait le pays tout entier de cette relique du passé mais a pleinement récompensé ceux qui avaient eu l'inspiration si heureuse de la faire rentrer au pays. Une émotion intense étreignait chacun de ceux qui assistaient à la cérémonie du retour, et il était impossible de rester insensible à semblable explosion de joie grave et émue.

« La Suisse, par ce geste, a certainement ainsi conquis un beau titre à la reconnaissance sans limites d'un peuple entier. »

En terminant, M. E. G. Nagy Berzenyi qui, dans le cours de son article avait fait de larges emprunts au livre de Okakura Kakuro sur le Cha No Yu (cérémonie du thé) signale qu'il existe à la librairie Payot, une traduction de cet ouvrage dû à la plume ou plutôt au pinceau d'un des meilleurs auteurs du Japon moderne.

E. C.

Recensement de la population.

On télégraphie de Tokio :

Les chiffres officiels du recensement qui a été fait au mois d'octobre indiquent que le Japon compte 64 447 000 habitants, soit une augmentation de 4 017 000 habitants par rapport au recensement effectué il y a cinq ans.

La densité de la population est actuellement de 169 habitants au kilomètre carré.

(Il s'agit ici de la population de la métropole; mais avec les Japonais résidant aux colonies, il est à peu près certain que le chiffre global qui était de 83 millions d'habitants au dernier recensement approchera cette fois de 90 millions s'il ne le dépasse.)

(*Temps*, 10 décembre 1930.)

Sans remonter aux débuts de l'ère de Meiji, rappelons qu'il y a quarante ans la population de l'Empire au Soleil Levant, c'est-à-dire des quatre grandes îles, plus l'archipel des Riou Kiou, s'élevait à 39 607 234 habitants presque tous nationaux.

On voit avec quelle vigueur, avec quelle étonnante et merveilleuse rapidité la vie répare, compense avec usure au Japon, les ravages, les sacrifices résultant des luttes avec les hommes et des catastrophes de la nature.

E. C.

M. Laurent-Eynac reçoit la médaille d'or de l'aviation japonaise.

TOKIO, 1^{er} décembre.

A l'occasion d'un déjeuner donné à l'ambassade de France, le baron Sakatani a conféré la grande médaille d'or de la société impériale de l'aviation à M. Laurent-Eynac, ministre français de l'aéronautique, et à M. de Martel, ambassadeur de France, et la médaille d'or de seconde classe aux attachés militaire et naval français.

(*Presse de Paris*, 2 décembre 1930.)

Services aériens du Japon.

Les lignes de trafic aérien actuellement en service au Japon sont au nombre de trois. En voici l'indication suivant renseignements que nous devons à l'obligeance de M. le lieutenant de vaisseau Kurio Toibana, attaché naval adjoint près l'ambassade impériale du Japon.

« Nippon Kokuki Kaiska » Tokio-Osaka-Fukuoka, service quotidien ;

« Tokio Niigata » Tokio-Niigata, non définitif ;

« Osaka Shikoku » Osaka-Takamatsu, non définitif.

Le nombre total d'avions est de 70.

Le nombre total de pilotes est de 150.

Tout le trafic se fait par avion, sauf entre Osaka et Fukuoka où il est assuré par hydravion.

Cérémonie bouddhique.

Le 14 septembre 1930, à 16-heures très précises une cérémonie bouddhique à la mémoire des héros de toutes natures qui ont sacrifié leur vie pour leur pays a été célébrée au Musée Guimet, sous les auspices de l'Association Française des Amis de l'Orient et du Comité de rapprochement intellectuel franco-nippon sous la présidence du Révérend GIDO TSHIDA, prédicateur de la secte japonaise SOTO.

La cérémonie a été suivie d'une allocution par le Révérend Ishida. Les membres de la Société alors dispersés par les vacances loin de Paris, n'ont pu assister à cette intéressante manifestation, favorisée par des personnalités telles que Mlle Ed. Lounsberry, M. de Maratray, etc.

E. C.

Le bouddhisme et son influence.

Le 17 courant, M. Ed. Clavery, ministre plénipotentiaire, a donné, à l'issue du dîner du *Génie français*, au café Voltaire, une conférence sur le bouddhisme et son influence sur la pensée et la poésie occidentales. Il a tout d'abord présenté un aperçu d'ensemble des connaissances et des études bouddhiques en France depuis cent ans et même depuis deux siècles, de Voltaire aux Eugène Burnouf, aux Em. Sénart, aux Paul Foucher, aux

Guimet et aux Sylvain Lévi. Il a cité des vers bouddhiques publiés jadis par Jean Lahor, et plus récemment par d'autres poètes : Émile Lutz, Émile Vitta. Puis l'orateur s'est attaché à dégager le trait essentiel de la religion de Sakya Mouni à travers les multiples formes qu'elle a revêtues au cours des âges, soit depuis vingt-cinq siècles, et peut-être davantage. Enfin il a cherché à distinguer les rapports qu'elle peut avoir avec le christianisme.

Ont pris part aux intéressants débats qui ont suivi : MM. de Mataray, représentant de diverses sociétés bouddhistiques, Ch. Bouvet, bibliothécaire de l'Opéra; Émile Lutz; Émile Vitta; Victor Londono, poète colombien, ancien sous-secrétaire d'État aux relations extérieures à Bogota, etc.

(*Journal des Débats*, 25 janvier 1931.)

Dans sa conclusion, à l'appui de sa thèse que l'essence de la morale bouddhique et du bouddhisme même, n'est autre que le sentiment de la pitié, de la compassion, l'orateur a évoqué l'une des scènes reproduites par un peintre du VII^e siècle, sur l'une des quatre faces verticales du vénérable monument de religion et d'art conservé actuellement sous le nom de Tamamushi au temple de Horyuji, à Nara. Cette scène l'épisode bien connue de Sakya Muni offrant son corps en pâture à une tigresse défaillante, n'ayant plus la force d'allaiter ses petits. Une reproduction parfaite de ce monument a pu être contemplée à Londres en 1910 par les visiteurs de la *Japan British Exhibition*, White City-Earls Court. Ce sentiment de la compassion correspond de façon indéniable à la vertu chrétienne de la charité. Bossuet, dans son oraison funèbre du Prince de Condé, n'a-t-il pas dit : « Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté comme le propre caractère de la nature divine. »

Et n'est-ce pas aussi, en dernière analyse, ce sentiment que l'on retrouve comme base des principes ayant inspiré le Pacte de Locarno, commémoré par une médaille portant cette belle et profonde devise, bien digne de servir désormais d'idéal à la politique : *Mutua fide caritas generi humani restituitur*. Par la réciproque bonne foi, est rétablie la charité du genre humain où, si l'on préfère une traduction moins littérale : « Ce pacte, fondé sur une réciproque bonne foi, rétablit une entente, une estime réciproque entre les peuples (1). »

Une conférence au Japon par un archéologue français.

Comœdia, 29 janvier 1931.

Le R. P. Émile Licent, archéologue bien connu, et directeur du Musée de Hoangho-Phaibo, de l'Institut des Hautes Études de Tientsin, a récem-

(1) Voir *la Croix* du 20 janvier.

ment fait une conférence aux étudiants japonais d'archéologie à Kyoto et à Tokio. Il y avait été invité par le marquis Hosokawa, président de la Société d'archéologie d'Extrême-Orient. A Kyoto, le P. Licent a parlé des découvertes paléolithiques qu'il a faites dans la Chine du Nord, et à Tokio, de ses recherches néolithiques.

Le P. Licent, jésuite français, parcourt depuis seize ans la Chine du Nord et la Mongolie, où il a pu découvrir plus de soixante-dix centres d'habitations néolithiques. La plus importante de ses découvertes date de 1920, époque à laquelle il mit à jour dans le Kansu septentrional, les restes d'un homme paléolithique à qui on a donné le nom d'« homme de Pékin ». Pour étayer son savant exposé, le conférencier avait apporté avec lui quelques-uns des objets appartenant à la période néolithique et paléolithique, ordinairement exposés dans le célèbre Musée archéologique de l'Institut des Hautes Études de Tientsin un des meilleurs établissements scientifiques d'Extrême-Orient. Ce dernier a été fondé en 1922, par le R. P. Licent, lui-même, que le P. Teilhard, du Musée paléontologique de Paris, venait rejoindre en 1923. Sous leurs hautes directions des collections s'enrichissent de jour en jour et sont régulièrement fréquentées par de nombreux Européens et nationaux de l'antique *Empire des Fleurs*.

L'union intellectuelle entre l'Occident et l'Extrême-Orient par la science, par l'étude de la nature, n'est-ce pas aussi ce que nous montre, ce que nous enseigne un article publié trois jours plus tard, par le *Figaro*, sous ce titre : *De Beyrouth à Pékin en autochenilles*. Parmi les concours acquis à cette mission figure celui de la Société de géologie de Chine, qui sera représentée par cinq savants.

E. C.

Nouvelle Légation à Tokio.

Le royaume de Yougoslavie vient de décider d'ouvrir une légation à Tokio, d'accord, bien entendu, avec le Gouvernement de Sa Majesté Impériale, lequel à son tour, va installer une représentation diplomatique permanente à Belgrade.

En conséquence le nombre des nations figurant au corps Diplomatique à Tokio est porté à vingt-huit. En 1930, huit pays entretenaient une ambassade : l'Allemagne, l'Amérique (les États-Unis d'—), la Belgique, le Brésil, l'Empire Britannique, la France, l'Italie, l'Union des Républiques soviétiques et socialistes. Les autres au nombre de dix-neuf, étaient représentées par un ministre ou un chargé d'affaires : l'Argentine, la Bolivie, le Chili, la Chine, le Danemark et Irlande, l'Espagne, la Finlande, le Mexique, la Norvège, les Pays-Bas, le Pérou, la Pologne, le Portugal, la Roumanie, le Siam, la Suède, la Suisse, la Tchécoslovaquie, la Turquie. La légation de Hongrie était gérée par celle d'Espagne. En outre, la Colombie, Cuba, la République dominicaine, l'Équateur, la Grèce, le Guatemala,

le Honduras, la Lettonie, le Luxembourg, le Panama entretenaient des consuls généraux à Yokohama ou à Kobé.

En tout, à l'heure présente, trente-neuf États sont officiellement représentés au Japon. Tokio est donc devenu l'un des principaux centres diplomatiques du monde.

Nouveau Chevalier.

Pendant la correction des épreuves de ce fascicule nous parvient l'heureuse nouvelle de la nomination de M. Tomeo O Kami comme chevalier de la Légion d'Honneur.

Nous n'avons pas à rappeler ici les titres de ce sympathique artiste à cette distinction si méritée.

Ainsi que nous l'avons rappelé dans notre dernier numéro, les œuvres de ce maître du pinceau, brillant adaptateur du style occidental au Japon, ont été très remarquées, depuis dix ans, aux Salons de la Nationale, des Tuileries, d'Automne où elles lui ont valu de hautes récompenses.

A nos chaleureuses félicitations au nouveau chevalier, nous avons à joindre nos meilleurs vœux de retour parmi nous, puisqu'il va nous quitter, provisoirement, espérons-le, pour rentrer, après douze ans d'absence, dans son beau pays natal.... E. C.

Le capitaine Inada à l'École Supérieure de Guerre.

Au mois de novembre dernier est entré à notre École Supérieure de Guerre, pour un stage de deux ans, M. le capitaine d'Artillerie Inada, de l'armée japonaise.

Nos meilleurs compliments et vœux à ce distingué officier qui succède dans notre grand établissement de haut enseignement militaire, à S. A. le Prince Nashimoto, au commandant Tsunada, et à toute une élite de ses camarades des glorieuses troupes du Daï Nippon.

Maison Franco-Japonaise à Tokio.

TOKIO, 19 décembre.

La Maison Franco-Japonaise a offert un banquet en l'honneur de l'ambassadeur de France, M. de Martel. Le vicomte Soga a souhaité la bienvenue à l'ambassadeur et au nouveau directeur, M. Hackin, qui ont exprimé leurs remerciements.

(Temps, 20 décembre 1930.)

Artiste japonaise au Conservatoire de Paris.

Au mois de novembre dernier Mlle Chieko Hara de la classe du professeur Lazare Levy au Conservatoire de Musique de Paris, a obtenu le premier prix, sur un grand nombre d'élèves.

Nos félicitations à la jeune virtuose de l'Empire du Soleil-Levant qui, tout en restant fidèle au meilleur de ses traditions nationales d'art et de poésie, sait de plus en plus adopter ce que l'Occident offre à sa sensibilité musicale.

Institut franco-japonais d'études bouddhiques.

TOKIO, 30 janvier.

L'Institut franco-japonais d'études bouddhiques a donné en l'honneur de M. Hackin, directeur de la maison franco-japonaise, une réception à laquelle assistaient les professeurs Takakusu, Watanabé, Tokida, le colonel Kobayashi, des représentants des sectes Hongwanji et Nichiren et quelques jeunes savants, ainsi que des personnalités ayant fait un séjour à Paris.

(*Figaro*, 31 janvier.)

Le professeur Ikeno, membre de l'Académie des Sciences.

Dans sa séance du 2 février 1931, l'Académie des Sciences par 44 voix sur 45 votants a élu au nombre de ses correspondants, M. Seitino Ikeno, membre de l'Académie Impériale du Japon.

Nous ne pouvons en dernière heure qu'enregistrer cette heureuse nouvelle. Nous le faisons avec une profonde satisfaction.

En attendant de reproduire, dans notre prochain numéro, une fort intéressante notice consacrée au savant botaniste japonais par son confrère français L. Blaringhem (*Illustration*, 2 février), donnons-en du moins les brefs extraits que voici :

Les découvertes des jeunes savants japonais Hirase et Ikeno publiées en 1897 ont eu pour résultat de montrer l'identité des phénomènes de la fécondation chez les animaux supérieurs et chez les plantes gymnospermes (cycas, gingko, pins).

L'essentiel de la découverte fut l'heureux hasard qui conduisit le chef jardinier Hirase à regarder à la loupe les fleurs de gingko tricentenaire du jardin botanique de Tokio. Hirase fit part de ses observations au jeune professeur de botanique de l'École d'Agriculture, M. Ikeno qui fit connaître à son compatriote ses propres recherches concordantes sur les organes des cycas.

Les noms d'Ikeno et Hirase figurent depuis 1900 dans tous les traités de biologie. L'Académie des sciences rend un hommage tardif au professeur japonais et en même temps à tous ses compatriotes.

Deux Japonais, docteurs en Sorbonne.

Lettre de M. Louis Benaerts.

Inspecteur Général de l'Instruction Publique.

Au moment de donner le bon à tirer de ce fascicule, notre vice-président M. Édouard Clavery reçoit de M. l'Inspecteur général Benaerts, son ancien camarade à Fontanes Condorcet, le billet suivant que nous nous faisons un plaisir de reproduire ci-après. Il apporte en effet un trait nouveau, et bien digne de n'être pas omis, à l'étude, constamment ouverte dans ce Bulletin, de la vie intellectuelle, esthétique dans les rapports Franco-Japonais :

Paris, le 17 février 1931.

Monsieur et cher camarade,

Voici les renseignements que vous m'avez demandés :

Dans les travaux de doctorat consacrés au Japon depuis une dizaine d'années je n'ai trouvé que les deux ouvrages suivants :

A. 21 février 1927, Doctorat d'Université, M. Yoshitoni : *Étude sur l'histoire économique de l'Ancien Japon, des origines à la fin du II^e siècle.* (Mention honorable.)

B. 4 juillet 1928, Doctorat ès lettres, M. Matrumoto.

Thèse principale : *Le Japonais et les langues austro-asiatiques.*

Thèse complémentaire : *Recherches sur quelques thèmes de la mythologie japonaise.* (Mention honorable.)

M. de Martonne, professeur de géographie, m'a annoncé qu'un de ses élèves préparait une thèse sur la géographie du Japon.

Croyez à mes sentiments dévoués.

(Signé) : L. BENAERTS.





Vie de la Société

Assemblée générale du 28 mars 1930.

L'Assemblée générale de la Société a eu lieu le 28 mars sous la présidence de M. F. Souhart.

Le Secrétaire général a donné lecture de son rapport que nous reproduisons ci-après.

RAPPORT DU SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.

MESSIEURS,

L'activité et la prospérité de notre Association se sont continuées pendant l'année 1929.

A deux reprises nous nous sommes réunis :

En janvier pour un déjeuner organisé en l'honneur de M. le Pr Ayashi, doyen de la Faculté de Médecine de Tokyo, au mois de juin pour un thé auquel nous avons souhaité la bienvenue à M. le Pr Saburo et aux experts de la conférence financière. Ces deux réunions ont été parfaitement réussies et de nombreux membres y ont pris part.

Tous nos membres ont été invités à l'inauguration du pavillon japonais de la Maison Universitaire dû à la munificence de M. Satsuma. Ils ont été témoins d'un événement de première importance pour le rapprochement et la meilleure intelligence réciproque de nos deux pays. Le prochain retour en France de M. Satsuma lui permettra de prendre une part plus active aux travaux de notre Société à laquelle il a manifesté une sympathie agissante. Au moment de son départ une plaquette lui a été remise pour lui exprimer la gratitude de la Société.

Nos membres ont pu également assister au vernissage de la grande exposition d'art japonais classique contemporain au musée du Jeu de Paume et qui a produit une si profonde impression dans tous les milieux artistiques.

Si par contre il n'y a pas eu de réception au cours du dernier trimestre la raison en est tout d'abord à notre situation financière qui nous impose

une certaine prudence et au fait qu'aucune personnalité japonaise marquante n'est venue à Paris à cette époque. Nous tenons en effet, à ce que ces réunions soient organisées à l'occasion de l'arrivée d'un hôte distingué pour permettre ainsi à nos membres, suivant l'objet même de notre Société, de mieux connaître l'élite japonaise et de présenter à celle-ci lorsqu'elle vient en France les amis parisiens du Japon.

Si en 1928 nous n'avons pu faire paraître qu'un seul Bulletin, 2 fascicules ont été publiés pendant l'année 1929, grâce à l'activité de notre vice-président M. Édouard Clavery, qui a bien voulu accepter du Conseil le soin de la publication. Grâce à lui nos bulletins sont redevenus de véritables petits volumes contenant à côté de la vie de notre Société de remarquables études dues à des spécialistes et des comptes rendus d'ouvrages. Il crée un lien étroit avec nos adhérents de province et de l'étranger qui ne peuvent participer à nos réunions.

Bien que le départ de Son Excellence M. l'Ambassadeur Adatci ait eu lieu au début de 1930 nous ne voulons pas manquer, en cette assemblée générale, d'exprimer en votre nom tout le regret que nous avons ressenti lorsque nous avons appris qu'il devait nous quitter. M. l'Ambassadeur Adatci a donné à notre Société depuis sa fondation de tels témoignages d'intérêt et de sollicitude que son nom est inaltérablement associé à nos travaux.

Votre Secrétaire général ne peut terminer son rapport sans faire cette année encore un pressant appel auprès de tous les membres pour provoquer des adhésions nouvelles. Nous en avons récemment recueilli quelques-unes, mais nous aimerions que chacun de nous fit auprès de ceux que le Japon intéresse une propagande pour les amener dans notre Société. Sans doute notre annuaire représente-t-il une élite intellectuelle et mondaine, mais nous sommes certains qu'il existe à Paris bien des amis du Japon qui ignorent encore l'existence de notre Société, l'agrément de nos réunions, l'intérêt de notre bulletin et de notre belle bibliothèque malheureusement trop peu fréquentée.

M. le général Nakaoka, attaché militaire et le commandant Miura, attaché naval ont été suivant la tradition appelés à faire partie de notre Conseil en remplacement de leurs prédécesseurs.

Hélas, un nouveau deuil nous a frappé il y a quelques semaines. Le commandant Miura est décédé subitement; nous prions une fois de plus sa famille d'accepter l'expression de notre souvenir profondément ému.

Le Trésorier donne ensuite lecture du rapport suivant :

MESSIEURS,

J'ai l'honneur de vous soumettre ci-après les comptes, recettes et dépenses de notre Société pour l'exercice 1929, un exposé de sa situation financière au 1^{er} janvier 1930, et un projet de budget pour 1930.

RECETTES ET DÉPENSES EN 1929.

Recettes.

Le total des recettes en 1929 a été de	fr. 12 427
Comprenant :	
Revenus des titres et intérêts.	— 3 786
Subvention Instruction publique	— 700
Don de la Compagnie P.-L.-M.	— 1 000
Don de M. Satsuma	— 1 000
Don de la Chambre de Commerce de Paris.	— 500
141 cotisations annuelles.	— 4 230
3 cotisations à vie.	— 900
Recettes diverses.	— 311

Le produit des cotisations à vie, augmenté du dixième du revenu du portefeuille ayant été versé, conformément aux statuts, au fonds inaliénable, les recettes nettes de la Société en 1929, ont été de 11 149 fr., en augmentation de 1 926 fr. sur celle de 1928.

Cette augmentation provient pour la plus grande part, des dons qu'ont bien voulu consentir à la Société, M. Satsuma et la Chambre de Commerce de Paris.

Dépenses.

Les dépenses ont atteint au total	fr. 24 171
ainsi réparties :	
<i>Vie de la Société.</i>	
Publications et impressions.	— 13 935
Réunions diverses et cadeaux	— 5 757
Don à la fondation Satsuma	— 1 000
Don au Comité des Étudiants Japonais	— 500
Bibliothèque et divers	— 670
<i>Administration.</i>	
Employés	— 1 000
Frais de bureau, courses, etc.	— 328
Frais de poste, timbres fiscaux	— 981

Le budget de la Société s'est donc trouvé en déficit, en 1929 de 13 022 fr.

Il a été fait face aux besoins de la trésorerie, de la façon suivante :

Il y avait en caisse ou en banque, au 1^{er} janvier, une somme liquide de 1 906 fr., cinq bons de chemins de fer, appelés au remboursement, ont produit 2 500 fr., la vente en bourse de treize autres bons, a produit 6 276 fr., et 129 fr. de rente française 6 p. 100 1920, cédés au fonds inaliénable, ont procuré 2 184 fr.

On voit donc qu'il a été prélevé sur la réserve du fonds disponible, une somme de près de 11 000 fr.

Il restait au fonds disponible, au 1^{er} janvier 1930, une somme de 1 272 fr., mais comme d'autre part, ce fonds a cédé au fonds inaliénable, pour être placée, une somme de 1 427 fr., il y avait en réalité, à cette date, un petit déficit de 155 fr.

Fonds inaliénable.

Le fonds inaliénable, au 1^{er} janvier 1929, avait à placer une somme de 2 217 fr. ce qui a été réalisé en lui transférant 129 fr. de rente française, 6 p. 100, 1920. D'autre part, une obligation des chemins de fer de l'Ouest ayant été amortie, a été remplacée par une autre obligation de même nature, et le reliquat à placer en fin 1929 était de 149 fr. Nous avons vu plus haut qu'une recette statutaire provenant du produit des cotisations à vie, augmenté du dixième du revenu du portefeuille a été affectée au fonds inaliénable, de sorte que ce fonds se trouve avoir à placer en 1930, 149 fr. plus 1 278 fr., soit 1 427 fr., qui lui sont dus, pour le moment, par le fonds disponible.

SITUATION FINANCIÈRE DE LA SOCIÉTÉ AU 1^{er} JANVIER 1930.

Fonds disponible.

En comptes de chèques et en caisse	fr.	1 272
En titres divers au cours du jour	—	19 846
Total	—	21 118
A déduire, somme à verser au fonds inaliénable	—	1 427
Reste	—	19 691

Fonds inaliénable.

Somme liquide à placer	fr.	1 427
En titres divers au cours du jour	—	54 539
Total	—	55 966

Le capital global de la Société au 1^{er} janvier 1930, était donc d'environ 76 000 fr., en diminution de 7 000 fr. sur l'année précédente.

PROJET DU BUDGET POUR L'EXERCICE 1930.

Les recettes à prévoir en 1930 sont à peu près les suivantes :

Revenus et intérêts	fr.	3 000
Subvention Instruction publique	—	700
Cotisations	—	4 000
Don (P.-L.-M. et Ch. de Commerce)	—	1 500
Soit en tout	—	9 200

Les dépenses, en admettant que la Société déploie la même activité que l'année dernière, doivent être évaluées à environ 25 000 fr., savoir :

Vie de la Société	fr.	22 000
Administration	—	3 000

Il y aurait donc un déficit d'environ 16 000 fr., alors que, comme nous l'avons montré plus haut, les réserves du fonds disponible ne sont plus que de 19 000 fr. environ.

Mais fort heureusement, ce déficit se trouve déjà presque entièrement comblé, puisque d'une part, S. E. M. l'Ambassadeur Adatci a bien voulu, au moment de son récent départ pour le Japon, faire à la Société, à titre privé, un don généreux de 5 000 fr., tandis que d'autre part, nous pouvons compter pour 1930, sur une subvention de 5 000 fr. de l'Ambassade Impériale du Japon, et sur une autre subvention du même montant, consentie par la Banque Franco-Japonaise, ce qui fait en tout 15 000 fr.

La somme à prélever sur nos réserves pourra donc être limitée à 1 000 fr.

TABLEAUX ANNEXES

RECETTES ET DÉPENSES EN 1929.

RECETTES.		DÉPENSES.	
<i>Revenus.</i>		<i>Vie de Société.</i>	
Revenus et intérêts.	fr. 3 786 52	Publications, impressions. . .	fr. 13 935 45
Subvention Instruction Pu- blique	— 700 00	Réunions, cadeaux.	— 5 756 60
141 cotisations annuelles. . . .	— 4 230 00	Dons à la fond. Satsuma	— 1 000 00
3 cotisations à vie	— 900 00	Don au comité étud. Jap	— 500 00
		Bibliothèque, etc.	— 669 45
<i>Dons et divers.</i>		<i>Administration.</i>	
Don de la Compagnie P.-L.-M.	— 1 000 00	Employés.	— 1 000 00
Don de la Chambre de Com- merce	— 500 00	Frais de bureau, courses	— 328 45
Don de M. Satsuma	— 1 000 00	Frais de poste, timbres.	— 980 65
Annonces, cession de bulletins, ventes d'insignes, etc.	— 310 75		
<i>Fonds disponible.</i>			
En banque au 1 ^{er} janvier. . . .	fr. 1 762 15	En banque au 31 décembre. . . .	fr. 1 212 05
Chèques postaux	— 107 21	Chèques postaux	— 59 66
En caisse.	— 36 55	(Nota pour mém. 1 427 28	
Remboursement 5 bons Orléans	— 2 500 00	sont dus par le fonds dispo-	
Vente 13 obl. 3 E. et 10 N. . . .	— 6 276 10	nible au fonds inaliénable	
Vente au F I 129 fr. 20	— 2 184 40	pour placement).	
<i>Fonds inaliénable.</i>			
En banque au 1 ^{er} janvier. . . .	fr. 2 216 85	Achat au F D 120 f. r. 20	fr. 2 184 40
Remboursement d'une obl. O . .	— 463 18	Achat d'une obl. Ouest	— 347 70
Total	— 27 973 71	Total.	— 27 973 10

TITRES EN PORTEFEUILLE AU 31 DÉCEMBRE 1929.

<i>Fonds disponible.</i>	
81 fr. Rente française 6 p. 100 à 104 fr. 90	fr. 1 416 15
2 Bons du Trésor 5 p. 100 1924 à 719.	— 1 438 00
140 fr. Rente japonaise 4 p. 100 à 485 fr. 50	— 16 992 50
Total.	— 19 846 65

Fonds inaliénable.

200 fr. rente française 5 p. 100 1920 amortissable à 131 fr. 40	fr.	5 256 00
1 219 fr. rente française 6 p. 100 1920 à 104 fr. 90	—	21 311 50
4 bons du Trésor 5 p. 100 1924 à 719.	—	2 876 00
1 obligation Caisse autonome 4 1/2 p. 100 1929 à 505.	—	505 00
1 obligation Caisse autonome 4 1/2 p. 100 1929 à 1010.	—	1 010 00
60 obligations ch. de fer Ouest 3 p. 100 anciennes à 393.	—	23 580 00
Total.	—	54 538 50

PROJET DE BUDGET POUR 1920.

RECETTES.		DÉPENSES.	
Revenu portef. intérêts	fr. 3 000	<i>Vie de la Société.</i>	
Subvention Instruction publique	— 700	Publications, impressions	fr. 14 000
Dons (P.-L.-M. et Ch. Comm.)	— 1 500	Réunions	— 7 500
Cotisations	— 4 000	Bibliothèque, etc	— 1 000
Don de M. Adatci	— 5 000	<i>Administration.</i>	
Subvention Ambassade	— 5 000	Employés	— 1 000
Subvention Banque Fr.-Jap.	— 5 000	Frais de bureau, courses.	— 500
Affectation des réserves	— 8 000	Frais de poste, timbres	— 1 000
Total.	— 25 000	Total.	— 25 000

Ces deux rapports sont adoptés à l'unanimité.
 Il est ensuite procédé aux élections pour le renouvellement du Conseil.
 Le scrutin est clos à 18 heures.

Nombre de votants	82.
Ont obtenu :	
MM. Sato	82 voix.
Général Nakaoka	82 —
Jordan	82 —
D ^r Ancelet	81 —
Kœchlin	81 —
Dautremer	80 —
R.-G. Lévy.	79 —
Amieux.	1 —
Tanaba.	1 —

En conséquence MM. Sato, général Nakaoka, Kœchlin, Jordan, Ancelet, Dautremer, R. G. Lévy, sont élus pour cinq ans membres du Conseil d'Administration.

Déjeuner en l'honneur de M. Wakatsuki.

A l'occasion du passage à Paris de M. WAKATSUKI, ancien président du Conseil des Ministres, président de la Délégation Japonaise à la Conférence Navale de Londres, un déjeuner intime a été improvisé. Le très court délai dont disposait le bureau pour l'organisation de cette manifestation ne lui a pas permis à son vif regret, d'appeler nos membres à y participer.

Ce déjeuner fut donné le 30 avril au Cercle Interallié, sous la présidence de M. F. SOUHART, président de la Société; y assistaient :

M. KAWAI, chargé d'affaires du Japon; M. le P^r TATCHI, M. le P^r KUWAKI; général NAKAOKA, attaché militaire; M. KURIYAMA, premier secrétaire de l'Ambassade du Japon; capitaine de frégat MIKAWA, attaché naval; M. MATSUMOTO, secrétaire de l'Ambassade du Japon; M. SONE, attaché à l'Ambassade du Japon; M. F. SOUHART, ministre plénipotentiaire, président de la Société; M. REGNAULT, Ambassadeur de France au Japon; comte de BEAUMONT, vice-président délégué de l'Union Interalliée, Membre d'honneur de la Société; M. CLAVERY, ministre plénipotentiaire, vice-président de la



Dîner au Cercle Interallié, en l'honneur du Prince et de la Princesse Takamatsu.

Société; capitaine de frégate MARTINIE, trésorier de la Société; M. JORDAN, secrétaire général de la Société; M. MEYNADIER, membre du Conseil de la Société; M. ODIN, membre du Conseil de la Société; M. de FOURTOU, administrateur de la Banque Franco-Japonaise, M. MULLER, directeur général de la Banque Franco-Japonaise; commandant LUCAS, membre de la Société; M. et Mme PRICE (née SOUHART), membres de la Société.

Déjeuner en l'honneur de S. E. le prince Tokugawa.

S. E. le prince TOKUGAWA, président de la Chambre des Pairs, membre donateur de notre Société depuis 1910 est passé par Paris au cours de l'été. L'époque de son voyage et la brièveté de son séjour ne nous ont pas permis

de demander à tous nos membres d'assister au déjeuner intime organisé en l'honneur de notre hôte, le 29 septembre au Cercle Interallié.

Se trouvaient présents :

M. KAWAI, conseiller d'Ambassade, remplaçant S. E. M. l'Ambassadeur, retenu à Genève; commandant MIKAWA, attaché naval; M. KURIYAMA, secrétaire d'Ambassade; M. YANAI, secrétaire d'Ambassade; M. MATSUNOTO, secrétaire d'Ambassade; M. SATO, secrétaire d'Ambassade; M. SATSUMA, membre du Conseil d'Administration de la Société; M. le gouverneur général MERLIN; M. SYLVAIN LÉVI, de l'Institut; M. PELLIOT, de l'Institut; M. BLARINGHEM, de l'Institut; le comte de BEAUMONT, vice-président de l'Union Interalliée; commandant BRYLINSKI, ancien attaché naval au Japon, membre d'honneur de la Société; commandant CHAMPOISEAU, ancien attaché naval au Japon; colonel BERTIN, ancien attaché militaire au Japon; M. MULLER, directeur général de la banque Franco-Japonaise; M. JORDAN, secrétaire général de la Société; M. DOPFELD, bibliothécaire de la Société; M. ODIN, membre du Conseil de la Société; commandant LUCAS, membre de la Société; M. FLEURY, membre de la Société.

Au dessert, M. F. SOUHART, président de la Société a lu de nombreuses lettres et télégrammes des personnalités qui ne se trouvaient pas à Paris et s'associaient à l'hommage rendu à S. E. le prince TOKUGAWA.

Réception en l'honneur de S. E. M. Yoshizawa, Ambassadeur du Japon.

Nous avons attendu la reprise de la vie mondaine pour offrir à S. E. M. YOSHIZAWA, notre réception de bienvenue et donner ainsi à tous nos membres l'occasion de présenter leurs hommages au nouvel Ambassadeur, qui, depuis son arrivée parmi nous a gagné les sympathies unanimes.

Un thé fut à cet effet organisé le 18 octobre au Cercle Interallié et cette réunion eut un succès complet. Nos membres avaient répondu à notre appel et étaient accompagnés de nombreuses dames. Aux compliments que lui adressa M. SOUHART, M. l'Ambassadeur répondit par une allocution charmante, d'une grande élévation d'idée. Avant de se retirer M. et Mme YOSHIZAWA se firent présenter ceux de nos membres qu'ils ne connaissaient pas encore.

Cette réception, des plus élégantes et du caractère le plus cordial, comptera dans les annales de notre Société.

Réception en l'honneur de L. L. A. A. I. I. le prince et la princesse Takamatsu.

S. A. I. le prince Takamatsu, frère de Sa Majesté Impériale accompagné de la princesse ont séjourné à Paris plusieurs fois depuis le prin-

temps dernier. Malgré leurs nombreuses obligations, L. L. A. A. I. I. ont bien voulu accepter l'invitation de la Société Franco-Japonaise. L'Union Interalliée à laquelle nous attache une communauté d'esprit et d'objet désirait, de son côté, offrir un dîner à nos hôtes impériaux. En s'associant les deux groupements ont pu organiser une réception plus importante et plus complète.

Un dîner, limité par les exigences inflexibles du Protocole et auquel assistaient à la suite de L. L. A. A. I. I., les hauts fonctionnaires de l'Ambassade et des diverses délégations japonaises, les seuls membres du bureau de la Société Franco-Japonaise, ainsi que les plus éminentes personnalités du Comité de l'Union Interalliée, eut lieu au Cercle Interallié le 29 octobre.

Il fut suivi d'une soirée artistique à laquelle tous nos membres furent conviés et à laquelle participaient des artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française, de l'Opéra-Comique et de l'Odéon. L. L. A. A. I. I. donnèrent à maintes reprises le signal des applaudissements et assistèrent au spectacle jusqu'à la fin. En se retirant, respectueusement salués par la brillante assistance, L. L. A. A. I. I. voulurent bien exprimer en termes délicats à M. Souhart, président de la Société Franco-Japonaise et à M. le comte de Beaumont, vice-président de l'Union Interalliée, membre d'honneur de la Société Franco-Japonaise toute leur satisfaction d'avoir passé la soirée parmi de fidèles et sincères amis du Japon.

Départ de M. Kawai.

Au moment de mettre sous presse ce Bulletin, nous apprenons que notre vice-président M. Kawai, conseiller à l'ambassade du Japon à Paris, vient d'être nommé Ministre plénipotentiaire et désigné pour diriger la Légation japonaise de Varsovie.

Aux bien vives félicitations que nous offrons à M. Kawai pour ce brillant avancement si mérité, se mêle l'expression de nos profonds regrets de voir s'éloigner de Paris cet ami de longue date qui n'a cessé de prodiguer à notre Société des marques de sympathie et de nous apporter un précieux appui. Nous souhaitons que M. Kawai soit plus tard appelé à revenir parmi nous et nous l'assurons de la fidélité de notre souvenir et de notre bien vive gratitude.

Nécrologie

M. Gaston MIGEON, directeur honoraire des musées nationaux, officier de la Légion d'Honneur, un de nos plus fidèles amis, est mort le 29 octobre. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire l'émouvant adieu que notre vice-président M. R. KOEHLIN, président des Amis du Louvre, a prononcé à ses obsèques :

« Notre ami n'aimait pas les discours et il détestait les éloges ; je me bornerai donc à lui dire un bref adieu au nom des musées nationaux, au nom de ceux qui ont poursuivi les mêmes études que lui, au nom de ses amis.

« Le Louvre a été une des grandes affections de sa vie, et il eut la joie d'y réaliser pleinement l'œuvre que sa jeunesse avait rêvée ; quand il y entra comme attaché il était déjà passionné d'art musulman et d'art de l'Extrême-Orient, mais aucune de ces civilisations n'avait encore droit de cité au musée, sa ténacité souriante sut les y introduire ; par son activité, par la séduction qu'il exerçait sur les amateurs dont il sollicitait la générosité, il en développa rapidement les séries, et chacun sait ce qu'elles étaient devenues quand il prit sa retraite.

« Si les trésors du Japon et de la Chine qu'il avait acquis n'ont pas trouvé, encore, de galeries dignes d'eux, la salle musulmane est une des plus magnifiques du musée, et ses richesses égalent, grâce à lui, celles des plus notables collections de l'Europe. Migeon a été un des bons serviteurs du Louvre.

« Il l'a été, parce que tout ce qu'il y a fait, il l'a fait avec amour. C'est avec passion qu'il se mit à l'école du Japon sitôt que l'art nous en eut été révélé, et il ne crut pas pouvoir faire moins que de pousser son étude jusque dans le pays même, en rapportant le charmant petit livre des *Promenades aux sanctuaires de l'art*, qui est aussi le plus ingénieux des souvenirs de voyages, où les observations solides se cachent sous la grâce du récit. Quand l'Orient musulman l'eut séduit à son tour, de fréquentes randonnées à travers l'Algérie, l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et Constantinople donnèrent la vie à ses études livresques, et c'est sans doute l'alliance de la chose vue et de l'érudition qui donne tout son prix à cet admirable *Manuel d'art musulman* qui est son œuvre maîtresse et qui a mis son nom en honneur auprès de tous ceux qui s'occupent d'archéologie orientale.

« Aussi bien, n'était-ce pas seulement l'érudit que ses confrères, tant étrangers que français, se plaisaient à fréquenter ; pour presque tous il

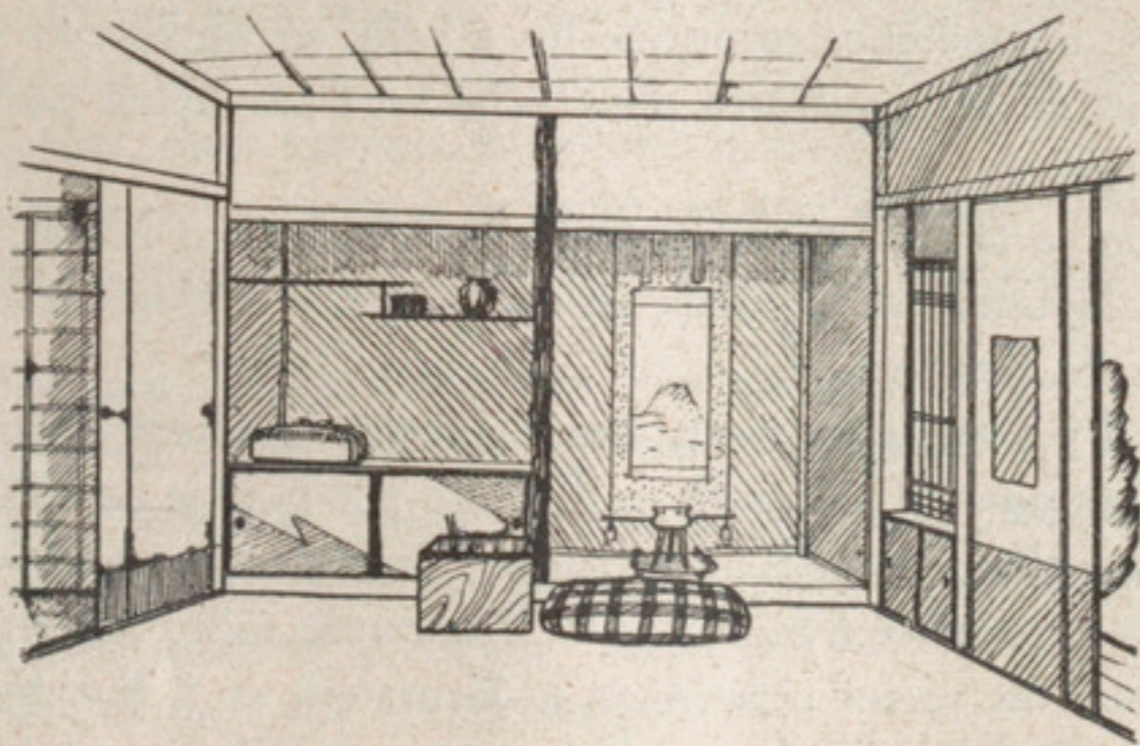
était devenu un ami, et tous ceux qui sont ici, réunis autour de sa tombe, tous ses anciens collègues du Louvre qui ont vécu et travaillé tant d'années à ses côtés, savent quelle était la qualité de cette amitié, à la fois discrète et enjouée, pleine de tendresse et aussi d'indulgente clairvoyance.

« Cette vie qui avait été si belle et s'était écoulée si uniment dans un intérieur chéri, fut attristée ces dernières années par la maladie; il la supporta courageusement, mais elle fit son œuvre et voilà qu'il nous a quitté.

« Nous garderons le souvenir de cet ami charmant, de ce grand cœur, et dans notre deuil cruel nous n'oublierons pas les nobles exemples qu'il nous a laissés. »

M. BALSAN, industriel, régent de la Banque de France, ami de longue date de la Société, disparaissait quelques jours après.

Que les familles de nos collègues trouvent ici le témoignage de notre condoléance émue et de la fidélité de notre souvenir.



Mission en Europe de M. le Vice-Amiral T. Hatano

Point n'est besoin de présenter à nos collègues M. l'Amiral Tadeo Hatano, entré en 1909 à la Société, sous les auspices de notre vénéré président M. Émile Bertin et de M. Edm. Arcambeau.

Alors capitaine de corvette en mission en France, en Angleterre, en Allemagne, le futur amiral, alors tout jeune, dominant parfaitement les langues de ces divers pays, ne tarda pas à conquérir les sympathies générales par son intelligence, sa prompte adaptation à la vie occidentale, son caractère empreint de dignité et de courtoisie.

De retour au Japon, avec ardeur il se consacra à une spécialité technique et scientifique : poudres, explosifs, artillerie navale. Son avancement fut rapide. Contre-amiral dès 1922, il fut élevé quatre ans plus tard au rang de vice-amiral, chef, à l'Arsenal de Kure, des services des recherches concernant les explosifs et des études de balistique appliquée à l'artillerie navale.

Sa haute compétence reconnue lui a valu en outre soit du Gouvernement, soit de ses confrères dans la science les hauts postes et fonctions que voici :

Conseiller à la Direction Centrale de l'Armement Naval; — Membre du Comité National de Recherches du Japon; — Président de la Société d'Artillerie du Japon.

Chargé il y a quelques mois, d'une enquête touchant cet ordre de problèmes à l'étranger, il se rendit en Europe par la voie de l'Ouest, faisant escale à Shanghai, Hong-Kong, Saïgon, Singapour, Colombo, Aden et débarqua en septembre à Suez. De là, il se rendit tout d'abord en Palestine accomplissant un pieux pèlerinage à Jérusalem et à Bethléem, ensuite, passant à Berlin, d'où il vint en France vers la mi-décembre.

Rapidement, il retrouva le contact avec quelques amis français particuliers connus vingt ou vingt-deux ans plus tôt ou en relations de correspondance scientifique, par exemple, M. Jean Gérard, directeur de la revue *Chimie et Industrie*, comme M. le vice-amiral Hatano, il va sans dire, trouva aussitôt le meilleur accueil auprès de notre Ministère de la Marine où il se présentait sous les auspices de son Gouvernement, introduit et présenté par M. l'attaché naval, capitaine de vaisseau Gonichi M. Mikawa.

Avant de partir, grâce aux facilités rencontrées rue Royale, pour sa tournée d'études dans nos principaux arsenaux ou ateliers maritimes.

Lorient, Indret, Rochefort, Toulon, M. le vice-amiral Hatano a donné le 3 janvier, au restaurant Viel, un très élégant déjeuner où il avait réuni les personnalités les plus éminentes des services spéciaux du Ministère de la Marine et aussi du Département de l'Aéronautique, des compatriotes appartenant à la marine nationale en résidence à Paris, enfin quelques amis particuliers. Nous en donnons ci-après la liste. Au dessert, M. le vice-amiral Hatano a prononcé en excellent français, l'allocution que voici :

Mes chers amis,

Tout d'abord laissez-moi vous dire quel vif plaisir vous m'avez fait en voulant bien passer avec moi ces quelques heures consacrées à l'intimité.

Je remercie en premier mes amis de la Marine française de l'accueil si serviable qu'ils m'ont fait et aussi des services importants qu'ils rendent toujours à notre Marine.

Je remercie mes collègues de l'Union Internationale de Chimie de leur collaboration qui m'est si précieuse.

Je remercie encore le Vice-Président de la Société Franco-Japonaise de ses efforts désintéressés pour rendre plus étroites les relations entre nos deux pays.

Enfin, je remercie aussi les amis japonais de toutes leurs marques d'affection.

Je vous demande à tous de vouloir bien m'aider dans mes travaux officiels, de continuer d'aider ainsi que vous l'avez toujours fait, notre pays, et de me garder, dans l'avenir, un souvenir amical.

Je lève donc mon verre à la santé de mes amis, des corps officiels qu'ils représentent, et à la prospérité de la France que j'adore tant.

M. l'ingénieur général Cremieux répondit par une brillante improvisation conçue en termes particulièrement cordiaux.

Les deux orateurs furent chaleureusement applaudis. L'ingénieur général Lelong, M. Clavery, M. Jean Gérard prirent à leur tour la parole, remerciant l'aimable et distingué amphitryon.

La liste des convives comprenait :

MM. les ingénieurs généraux de première classe Lelong, chef de la direction de la Construction navale; Cremieux, sous-directeur de direction centrale de l'Artillerie navale; Monsieur l'ingénieur général de deuxième classe, Malaval, directeur du laboratoire central; MM. les ingénieurs en chef de première classe, Garnier, chef de la Section technique de l'artillerie navale; Bourelly, directeur de l'École d'Application d'artillerie navale. Messieurs les colonels Seguen, directeur du service technique de l'Aéronautique; Palatre, chef du service technique de la Société Schneider; M. Jean Gérard, secrétaire général de l'Union internationale de Chimie; M. Ch. Marie chef de laboratoire à la Faculté des Sciences; M. l'ingénieur

général de première classe Charbonnier, service du Mémorial de l'artillerie navale française.

Capitaine de vaisseau Despax, chef du deuxième bureau de l'État-Major général de la Marine; M. le capitaine de vaisseau Gunichi M. Mikawa, attaché naval près l'Ambassade Impériale du Japon; lieutenant de vaisseau aviateur Kurio Tobaina, adjoint à M. l'Attaché Naval; MM. Nakamura, Sawai, Hori, Okado; M. Édouard Clavery, ministre plénipotentiaire.

Avant de se séparer, les convives souhaitèrent de tout cœur à leur hôte si aimable plein succès pour la tournée d'études qu'il allait entreprendre le lendemain même et qui devait le conduire d'abord à Lorient où il devait assister à des expériences au célèbre polygone de Ben, Gâvres, créé en 1782, au moment où s'achevait la guerre pour l'Indépendance des États-Unis.

LA RÉDACTION.

Relations entre la marine japonaise et la marine française.

De retour à Paris au début de février, notre sympathique et distingué collègue, M. l'Amiral T. Hatano, nous quittait le 17 du même mois, se rendant en Angleterre pour y poursuivre la mission d'études commencée au mois de septembre dernier, en Allemagne.

La veille même de son départ, il a adressé à notre Vice-Président M. E. Clavery la lettre que nous sommes heureux de reproduire ici comme témoignage de la persistance des liens existant, depuis l'origine, entre les Marines française et japonaise. Ces liens établis d'abord du côté français par les Verny, puis par les Émile Bertin, vont se resserrant de plus en plus, grâce à l'action d'hommes comme M. l'Amiral Hatano, auquel nous ne pouvons mieux faire que de céder la parole.

Paris, le 16 février 1931.

Mon cher Clavery,

Voici mes réponses aux questions que vous me posez.

Né à Nogano, province de Shinano, je suis entré à l'Armée navale en 1897.

A la bataille de Tsushima, qui a clos la guerre russo-japonaise, le commandement d'une tourelle de canons de 300 mm sur l'*Asahi*, m'a été confié. Pendant les hostilités le projet d'améliorer le matériel de guerre s'est imposé à moi.

J'ai pensé que le personnel devait être la première chose importante pour arriver à ce résultat, la méthode et l'organisation ensuite. De 1908 à 1910, j'ai fait des études en France pour parvenir à ce but, considérant qu'en France, je trouverais les moyens d'éducation du personnel les plus adéquats, la méthode et l'organisation les meilleures. A mon retour au Japon j'ai mis à exécution mon plan en adoptant les procédés français

dans les Établissements que j'étais appelé à diriger. C'est en suivant les enseignements des savants techniciens français que j'ai pu arriver à des résultats qui ont contribué à faire progresser notre marine.

Après avoir formé beaucoup d'officiers techniciens compétents, j'ai eu à diriger un service de recherches dans l'arsenal de Kuré. Puis mon Gouvernement m'a appelé à organiser la poudrerie de la Marine. Mes études ont porté surtout sur la théorie de l'artillerie navale, surtout en ce qui concerne les épures des canons, les poudres et la balistique intérieure. Je me suis occupé de l'organisation du travail des usines et aussi des services techniques de la Marine. Comme membre du Conseil national de recherches, j'ai donné tout mon temps au développement des études scientifiques intéressant mon pays. J'ai travaillé aussi au développement de la Société pour l'artillerie du Japon dont je suis le Président.

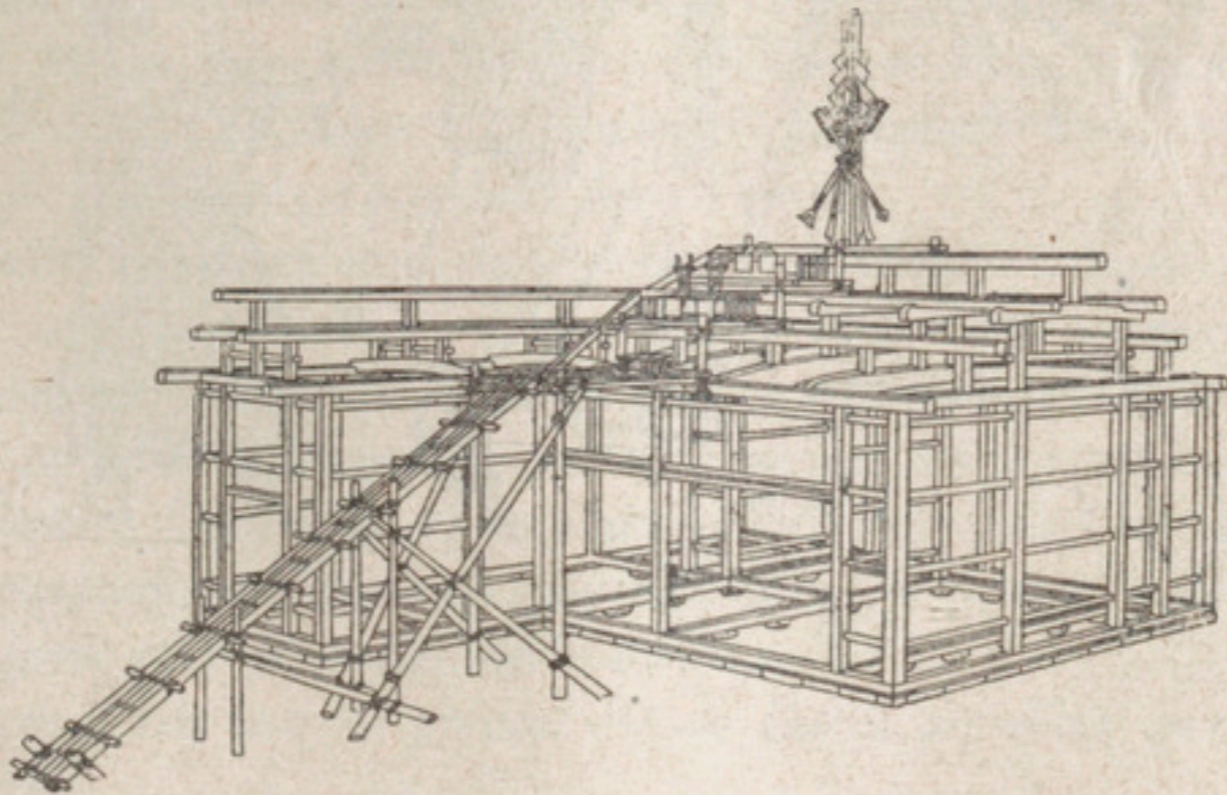
J'ai été nommé contre-amiral en 1922 et vice-amiral en 1926.

En vous remerciant de votre aimable pensée, je vous envoie mes adieux sympathiques ainsi que mes souvenirs les meilleurs.

Signé : T. HATANO.

Nos vœux les plus cordiaux accompagnent notre excellent ami, l'éminent marin et artilleur de la magnifique flotte de l'Empire du Soleil Levant, dans la suite de son périple autour du Monde, jusqu'à son retour dans sa Patrie.

LA RÉDACTION.





La Préhistoire au Japon

Le *Bulletin de la Société préhistorique française* dans son numéro de septembre dernier a publié sous la signature de M. JIUJIRO NAKAYA, de l'Institut d'Anthropologie de l'Université Impériale de Tokio un très intéressant article intitulé : *Introduction à l'étude des Figurines néolithiques au Japon.*

M. André Renard, conservateur des Musées du Folklore et Lansyer à Loches a bien voulu préparer à l'intention de nos lecteurs et nous sommes heureux de reproduire ci-après une analyse donnant l'essentiel de ce travail lequel est lui-même un résumé d'une communication beaucoup plus étendue :

« Il faut supposer que les peuples néolithiques se sont établis au Japon, il y a environ quatre ou cinq mille ans, et que leur existence a continué pendant longtemps, presque dans le même état.

D'après les documents anciens de la Chine, vers 300-100 ans avant J.-C., une nouvelle civilisation celle du métal, ayant traversé la mer de Chine, a débarqué d'abord à l'Ouest ou au Centre du Japon et l'âge de l'histoire a commencé quelque temps après, cependant que la partie Nord demeurait encore dans la civilisation préhistorique.

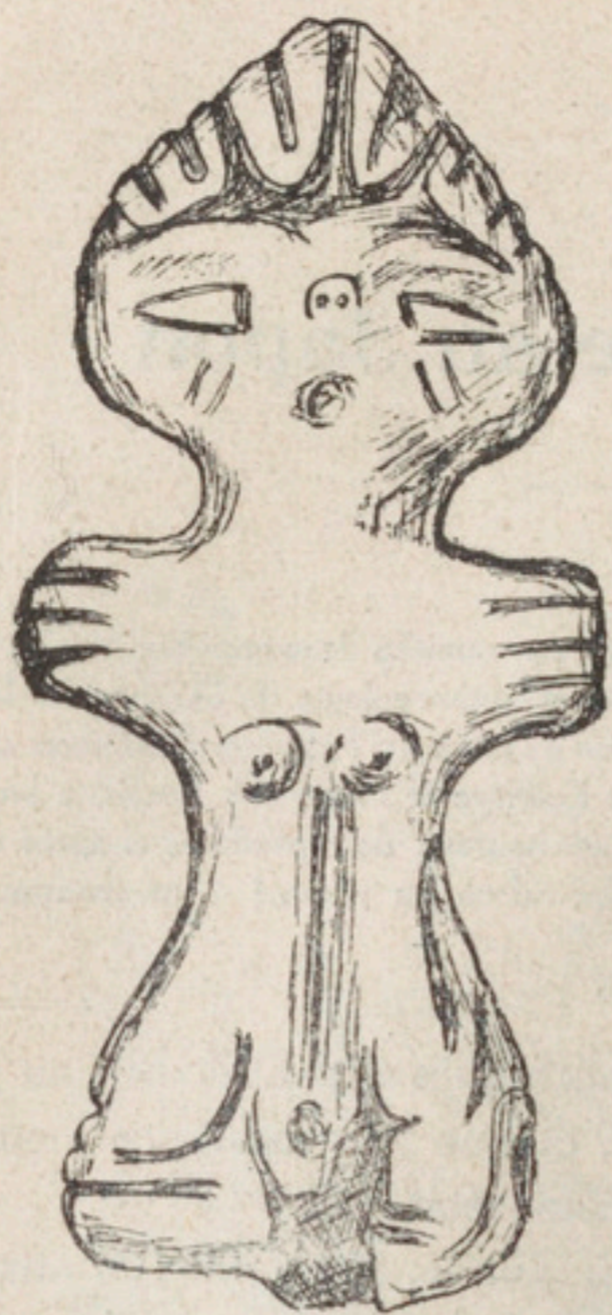
Dans le domaine archéologique la nouvelle civilisation du continent est représentée par des objets de style énéolithique s'appelant : *Yayoishiki*. Le style des objets néolithiques proprement dit est nommé le style de *Jômonshiki*, et celui des objets d'époque historique ancienne s'appelle le style *Hanibeshiki*. Les objets de *Jômonshiki* s'étendent dans le Nord et les objets de *Yayoishiki* s'étendent dans l'Ouest.

Les figurines de terre cuite de l'époque néolithique du Japon n'étaient fabriquées qu'à la période de *Jômonshiki* et elles n'ont aucune relation avec les figurines de *Haniwa* de l'Age du Fer trouvées dans les tombeaux.

Sur les poteries de *Jômonshiki* se trouvent des dessins variés; il n'y a guère de dessins d'animaux ni de plantes. Toutefois parmi les objets qui peuvent appartenir au domaine des figurines, on trouve beaucoup de sujets humains et représentations d'animaux.

Parmi ces objets soit en poterie soit en pierre travaillée on distingue huit variétés :

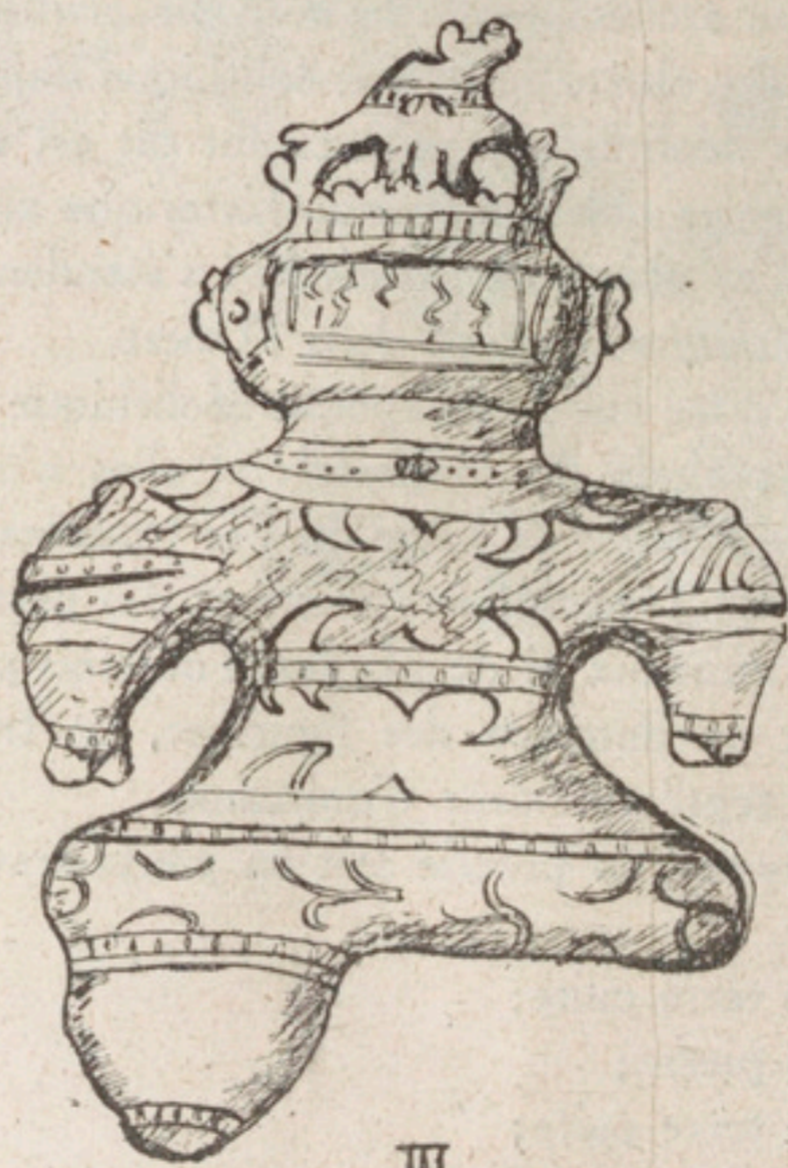
- 1° Figurines de terre cuite;
- 2° Figurines de pierre;
- 3° Tablettes de terre cuite;
- 4° Tablettes de pierre;
- 5° Masques de terre cuite;
- 6° Vases avec face;



I
Type grotesque



II
Type à face triangulaire



III
Type de MUTSUSHIKI A

7° Décorations des faces au bord des vases;

8° Portraits d'animaux de terre cuite.

Les figurines de terre cuite sont plus nombreuses et importantes que les autres, aussi bien en quantité qu'en qualité.

... L'auteur ayant fait le tour du Japon pour visiter toutes les zones du terrain et pour récolter les figurines de terre cuite a pu recueillir 837 objets dans 268 sites appartenant à 22 districts différents.

... D'après le relevé auquel a procédé en 1928 l'Université de Tokio il y a au Japon dans 26 districts, 320 sites de l'Age de la Pierre où l'on trouve des figurines de terre cuite. Ces figurines sont plus nombreuses au Nord qu'au Centre et le Hokkaïdo en marque la frontière.

Les types de figurines sont classés en six types différents.

1° Figurines du type réaliste;

2° Figurines du type grotesque; (Voir fig. I).

3° Figurines du type à face triangulaire; (Voir fig. II).

4° Figurines du type à face de hibou;

5° Figurine du type de *Mutsushiki* A; (Voir fig. III).

6° Figurine du type de *Mutsushiki* B.

Chaque type de figurines a son domaine spécial de distribution, sauf les figurines du type réaliste.

Les figurines du type grotesque s'étendent dans la région du centre des montagnes : zones des fleuves de Fuji, de Teuriü, de Mogami, de Shinano.

Les figurines à face triangulaire et à face de hibou se trouvent seulement dans les zones des fleuves de Toné et de Tokio côté de la plaine de Kanto.

Enfin les figurines de *Mutsushiki* A et B s'étendent dans la partie Nord-Est : zones des fleuves de Iwaki, de Mahuchi, de Noshiro, de Sbukuma, de Omono, de Mogami.

ANDRÉ RENARD.



Bibliographie

A notre regret, l'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la rubrique Bibliographie. Nous nous en excusons auprès de nos distingués collègues et fidèles lecteurs.

A part deux ou trois exceptions, nous devons nous borner à de simples accusés de réception, à propos des publications concernant le Japon, parvenues à la rédaction au cours de ces derniers mois.

I. — LIVRES ET PUBLICATIONS DIVERSES.

Chefs-d'œuvre de Tchikamatsou. Traduits du japonais en anglais par Asataro Miyamori, de l'anglais par Ch. Jacob, Lauréat de l'Institut. Introduction de Asataro Miyamori, Professeur et préface de M. Sylvain Lévi, Professeur au Collège de France. Ouvrage contenant 74 illustrations. Paris, Ernest Leroux, 1929.

Cet ouvrage nous donne une transposition faite en toute conscience, fort soignée, dans notre langue, des principales pièces de celui qu'à juste titre on a appelé le Shakespeare du Japon.

Sa lecture attentive est à recommander à quiconque cherche à connaître, à pénétrer l'âme du Japon, du Yamato.

Une série de 74 illustrations photographiques, remarquablement bien exécutées et tirées, éclaire à merveille le texte.

Dernièrement un jeune écrivain en vogue déclarait à son retour d'une rapide excursion en Extrême-Orient qu'il n'y avait plus d'Asie, ce qui, entre parenthèses, serait, à notre sens, grand dommage.

De toutes façons signalons-lui que le présent volume est édité, comme nous l'apprend M. Sylvain Lévi dans sa préface, par la Société du Yamato, « Yamato Kai » « qui a l'ambition d'exalter, de développer et de répandre la culture japonaise ».

L'art des peintres, graveurs, sculpteurs, laqueurs, damasquineurs a été jusqu'à présent pour l'Occident, le principal véhicule de cette culture. C'est ce qu'ont bien compris les Fondateurs de notre Société les Regamey et les Dr Mène, les Bing, les Émile Bertin, les Vever... il y a trente ans passés.

Or, la clé d'une infinité de thèmes traités dans ces productions qui nous enchantent : Kakemono, Netzké, Inro, Tsuba même n'est pas à chercher ailleurs que dans le sujet des pièces de Tchikamatsou.

E. C.

The Yearbook of Japanese art, 1928. — Tokyo 1929. Cette publication, (2^e année), consacrée à l'art moderne et aussi à l'art ancien du Japon fait grand honneur au Comité National de coopération intellectuelle de la L. D. N., association formée au Japon en vertu du Pacte de Versailles 1919. Nous ne pouvons que signaler les illustrations très fines au nombre de cent quatorze reproduisant peintures et sculptures nationales, et même quelques étrangères dues aux pinceaux des Bonnat, Bouguereau, Seguantini, Constable, Romney, Coles Jansen.

Japanese economical and financial yearbook, 1929. — Osaka.

Cette publication s'adresse à ceux qui désirent connaître le corps, la vie matérielle, la vie économique du Japon, supports de sa vie morale, intellectuelle, artistique.... Remarquable ensemble de renseignements statistiques et autres tirés des sources officielles, et contrôlés avec le plus grand soin.

Cet annuaire fait suite à celui qu'avant la guerre éditait le Gouvernement japonais, en trois langues, français, allemand, outre l'anglais.

HITONO MATSU. *Le Soleil levant*. — Tableaux lyriques. Louvain. Compagnons de Saint-Albert, 1928.

Le Soleil levant a été créé à Louvain, en la salle du Casino, le mardi 5 avril 1927 par les Compagnons de Saint-Albert, en présence de Son Excellence M. Adatci, ambassadeur de Sa Majesté l'Empereur du Japon près la Cour de Belgique, et a été repris successivement par la même troupe le vendredi 8 avril, et le mercredi 4 mai 1927, à Bruxelles.

Le livret de ces scènes lyriques, du à un poète japonais catholique M. Hitono Matsu (Pin), est précédé d'une préface du R. P. Charles S. J. Celui-ci, dans sa conclusion, s'exprime ainsi :

« Les 600 000 chrétiens japonais du XVI^e siècle sont plus que des garants, ce sont des protecteurs. Ils ont espéré pour la grandeur de leur noble pays et pour le bien de l'humanité tout entière le progrès de la Sainte Église chez leurs compatriotes; cette espérance des justes ne sera pas confondue. »

Les scènes évoquent la visite de Saint François Xavier au Japon à Kagoshima, Yamagnéhi, etc., 1550-1551. E. C.

Etsu Inagaki Sugimoto : Etsu, fille de Samourai, — traduit de l'anglais par René de Ceremille, in-12 de 328 pages. Orient, n^o 6. Éditions Victor Attinger. — Paris, Neuchâtel, 1930, 2^e édition.

Les premières scènes de ce roman se passent à Nagaoka dans la province d'Echigo, sur le versant nord-ouest de la grande île, où il n'est pas rare qu'en dépit de la latitude (37° et 38° N. celle de la Sicile), la neige couvre le sol de décembre à fin mars. Ce n'est pas, nous dit l'auteur, la terre des cerisiers généralement connue des touristes.

D'autre part, la province d'Echigo, dont le nom signifie « Derrière les montagnes » est séparée du reste du Japon par la longue chaîne du Kiso.

Cette barrière paraît n'avoir pas seulement un rôle physique mais, dans le passé tout au moins, elle semble avoir présenté aussi une signification politique et même morale. Le lecteur pourra en juger par ce bref passage extrait du chapitre premier formant introduction.

« Dans ce temps-là (soit à l'époque féodale) le Japon tolérait mal les réformes politiques ou religieuses. Un homme de progrès, à portée du souverain, ou un moine à l'esprit large, passaient pour également nuisibles et on les envoyait dans un endroit désolé où leurs ambitions étaient matées.

Certains réformateurs de nouvelles sectes bouddhistes étaient des hommes fort habiles, aussi vit-on leurs croyances se répandre si largement qu'Echigo passa bientôt pour la forteresse du Bouddhisme réformé au Japon. »

Après ce préambule, le lecteur ne sera pas étonné si nous lui annonçons qu'à la vérité ce roman n'en est pas un. C'est, à proprement parler, l'histoire d'une conversion, histoire du reste à notre sens fort attachante, fort intéressante, car l'auteur (une dame japonaise ou américaine peut-être?) est à coup sûr fort au courant des croyances, traditions, us et coutumes du Japon d'autrefois, d'hier et d'aujourd'hui même.

Le récit se présente sous forme d'autobiographie. L'héroïne, cadette d'une famille nombreuse, habitait dans son enfance, dans les premières années de l'ère de *Mei ji*, la ville forte de Nagaoka. Son père était *haro* ou premier conseiller du daïmiat de Nagaoka. Pendant les guerres de la Restauration, il assumait les responsabilités et remplissait les devoirs de daïmio.

Quand elle eut atteint l'âge de douze à treize ans, son père la conduisit à l'école des Missions à Tokyo distant de trois cent cinquante à quatre cents kilomètres; mais le voyage n'en était pas moins, alors, long et difficile. D'autre part, à propos de cette école on peut se demander quelles Missions l'avaient fondée? Ce point n'est pas spécifié. Mais la suite fait supposer qu'il s'agit de Missions presbytériennes américaines.

Le chapitre XV est spécialement consacré à la conversion. Cependant l'auteur y déclare : « Je serais bien embarrassée de dire comment je devins chrétienne; je sais que ce ne fut pas par une conversion soudaine mais plutôt par un développement spirituel » (p. 158). Toutefois, plus haut, dans le chapitre antérieur, nous lisons ceci :

« Avec le temps, j'appris à tout aimer de notre école, même, ce qui, au début, m'avait été contraire, mais voici ce qui me plaisait le mieux : près de l'entrée principale s'étendait une petite pelouse très soignée : au-dessus il y avait un grand espace envahi par les mauvaises herbes et les broussailles. Pas de lanternes de pierre, pas d'étang avec de rapides poissons dorés, pas de pont cintré, rien d'autre que de gros arbres non taillés, de l'herbe non fauchée,... et la liberté » (p. 147-148).

Citons encore la fin du chapitre central. Comment je devins chrétienne :

« Je crois être une vraie chrétienne, du moins, ma foi m'a-t-elle apporté un bien-être indicible et une parfaite paix de cœur sans pour cela me séparer de mes amis bouddhistes. Ils respectent l'étrange foi qui est la mienne, car ils sentent bien que tout en restant loyale au Dieu des chrétiens, je conserve une parfaite révérence à l'égard de mes pères et un grand respect pour leur foi, la plus haute et la plus sainte qu'ils avaient connue. »

Au chapitre suivant Etsu aperçut dans une ville des États-Unis qui n'est pas autrement déterminée son fiancé, japonais, Matsuo, converti lui aussi. Suivent quelques années de bonheur, des enfants naissent puis le père meurt. Etsu revient au Japon à Tokio, avec les cendres. Dans les derniers chapitres elle nous conte toujours de façon attachante les soins qu'elle prend pour l'éducation de ses enfants.

Recommandons le volume à tout lecteur curieux de s'instruire sur les mœurs de la société aristocratique, sur la vie religieuse, sur les traditions du Japon ancien et moderne. Chemin faisant il rencontrera à côté de traits sur les premiers contacts entre étrangers et Japonais, maintes histoires édifiantes, maintes légendes mystérieuses et profondes, pas toutes inédites à coup sûr, mais toujours présentées de façon originale et directe; bien des symboles sont aussi expliqués en passant.

Avant de clore ce simple aperçu d'un livre riche en réflexions et en observations se rattachant pour la plupart à la vie morale et spirituelle du Daï Nippon, citons ces deux exemples tirés d'une conversation entre Etsu et une dame américaine qui l'avait initiée aux usages des États-Unis et que, pour cette raison, sans doute, elle appelle : mère. A son tour, elle révèle son pays à celle qui l'avait ainsi guidée en terre étrangère. Elle lui récite ce bref poème consacré au lotus :

« Le lotus sacré qui dresse dans sa pure beauté une tête immaculée bien que ses racines plongent dans la fange nous donne une leçon de fierté et d'inspiration. » Mère ayant interrogé Etsu au sujet du prunier, reçoit immédiatement cette réponse : « Les modestes pétales du prunier qui s'épanouissent malgré la neige, forment la fleur nuptiale, qui enseigne le courage et l'endurance. »

Une telle poésie discrète, fière et pénétrante n'est-elle point, par excellence, celle qui convient à la fille d'un Samurāi?

ED. CLAVERY.

SYLVAIN LÉVI, Professeur au Collège de France, *L'Inde et le Monde*. Paris, Honoré Champion, in-12, 175 pages, 2^e tirage, 1928.

Dans cet ouvrage le savant auteur, dont l'éloge n'est plus à faire, nous donne la synthèse, la substance des connaissances et conclusions acquises au cours de toute une vie consacrée à l'étude de l'Asie et surtout de l'Inde mystérieuse et merveilleuse.

Sa lecture, — qu'un style clair, alerte, parfaitement adéquat à son

objet, rend particulièrement facile et agréable sera des plus fructueuses pour quiconque sent de l'attrait pour l'étude, instructive entre toutes, de cet ordre de recherches : Des civilisations comparées, non seulement dans leurs dehors, mais par le dedans, c'est-à-dire dans leur esprit.

A cause de leur singulière coïncidence avec certains aperçus concernant les rapports entre le bouddhisme et le christianisme exposés par M. l'Abbé Michet Ribaud vers la fin du chapitre de son ouvrage *Voyage du jeune Stanislas*, publié dans le présent numéro, nous croyons devoir reproduire ici les passages significatifs suivants tirés du volume de M. Sylvain Lévi :

En Chine, depuis les seconds Han, en Corée depuis le VI^e siècle, au Japon depuis Shotoku (593) le bouddhisme est partout : doctrines, systèmes, croyances, institutions, politique, architecture, sculpture, peinture, sur tous les domaines, il est un facteur capital; sans lui, rien ne s'explique; autour de lui tout s'éclaire et s'ordonne. Je voudrais seulement rappeler comment, parvenue au terme de son expansion vers l'est, la civilisation bouddhique y retrouve justement le contact qu'elle avait perdu avec l'Occident chrétien. Les deux religions, bouddhisme et christianisme, s'étaient souvent rencontrées au cours de leurs vicissitudes sur le continent asiatique. Le Nestorianisme, précurseur hérétique des missionnaires jésuites, avait dès les T'ang emprunté pour sa propagande le vocabulaire du bouddhisme, témoin l'inscription de Si-an-fou, comme le bouddhisme avait, à ses débuts en Chine, empunté en le déformant le vocabulaire du raoïsme; parfois même les prêtres des deux confessions avaient coopéré de façon inattendue : témoin cette prétendue traduction de sûtra due à la collaboration du bonze hindou Prâjna et du prêtre nestorien Adam, qui fut déferée à l'empereur et condamnée comme apocryphe. Encore au XIII^e siècle, Marco Polo se rencontrait avec des bonzes à la cour de Koubilai Khan et l'envoyé de Saint Louis, Guillaume de Rubrouck, en trouvait autour du mongol Mangou khan. Mais il était réservé aux premiers jésuites débarqués au Japon de faire connaître à l'Europe par des informations précises et copieuses le nom de « Xaca », c'est-à-dire Sâkyamuni, les institutions et l'organisation religieuses du bouddhisme. Les Jésuites de la Chine à leur tour découvrirent dans ce pays la religion de « Foe » qu'ils décrivirent sans se douter qu'il s'agissait du même personnage, du même culte. Puis ce fut au Sian que l'envoyé de Louis XIV, La Loubère, découvrit le bouddhisme sous son aspect pali, comme la religion des « talapoins », le Patimouc, transcription remarquablement exacte du pali « Patimokkha » le livre de la confession des moines. Au milieu du XVIII^e siècle, les Capucins trouvaient au Tibet une autre forme du bouddhisme, le lamaïsme; leur pieux historien Georgi, travaillant à Rome sur leurs notes, n'hésitait pas à y reconnaître une contrefaçon démoniaque du christianisme due à l'éternelle malfaisance des Manichéens. Ainsi, d'un bout à l'autre de son histoire, la civilisation bouddhique est incessamment solidaire des civilisations de l'Occident. »

Cette concordance entre les résultats admis à la suite de persévérantes recherches, par deux savants également loyaux et sincères, travaillant chacun sur des plans distincts et parfaitement indépendants l'un de l'autre, ne méritait-elle pas d'être relevée ?

E. C.

MAÇAMOUNÉ HAKOUTCHI. *Les Larmes froides*, REI-ROUI, roman moderne traduit du japonais par S. Asada et Charles Jacob. Avant-propos de Serge Eliseev. Paris, Les Éditions Rieder, 1, Place Saint-Sulpice, in-12 de 248 pages.

Tout d'abord, dans un intéressant avant-propos, M. Eliseev nous instruit des origines de la nouvelle école de romanciers, à laquelle appartient l'auteur de cette œuvre qui publiée à Tokio en 1922 a obtenu un prompt et grand succès, par la façon pénétrante dont est traité le sujet dramatique entre tous, presque mélodramatique : Homicide commis dans une crise de folie, par une âme d'élite,

L'érudit auteur de ces pages de frontispice commence par nous rappeler qu'après la guerre russo-japonaise, les jeunes écrivains de la terre du Soleil Levant s'attaquèrent aux grands problèmes et cherchèrent à fonder une morale nouvelle. Puis il continue en ces termes : « on se mit à lire et à étudier avec passion les écrivains occidentaux : Ibsen, Hauptmann, d'Annunzio, Zola et Maupassant ; tout particulièrement les romanciers russes : Tourgueniev, Tolstoï et Dostoïewski. Les jeunes Japonais furent attirés vers ces maîtres par la hardiesse et la vigueur de leurs peintures de la vie humaine, par la richesse, le pathétique, parfois la profondeur de leurs analyses psychologiques.

« Une tendance nouvelle se manifesta dès lors de plus en plus dans les ouvrages des jeunes écrivains japonais : le souci de représenter la vie humaine telle qu'elle était en réalité, dans sa complexité, avec l'infinité de ses cas particuliers.... »

Notons simplement que les écrivains occidentaux et slaves adoptés comme modèle de prédilection, avec tous leurs hauts mérites incontestables, soulignés avec raison par M. Eliseev, n'ont pas, en général, exalté l'énergie de la volonté. Ils ne disent pas avec Racine que chacun peut à son tour disposer de son âme. Ils ont plutôt, comme l'auteur des *Revenants*, représenté l'homme comme en proie à des fatalités qui le dominent.

Évidemment nous sommes loin, avec ces auteurs, de la parole de Bossuet dans l'oraison funèbre du prince de Condé, qu'il applique au comte de Fontanes, commandant l'armée espagnole à Rocroi, sur « l'âme guerrière, maîtresse du corps qu'elle anime. »

Sans entrer dans les développements qu'un tel thème exigerait, bornons-nous à relever une scène du début du roman où, semble-t-il, apparaît de façon intéressante l'esprit dans lequel il est écrit. Elle nous

montre l'attitude de l'auteur en présence du bouddhisme et du christianisme, face à face dans son pays.

Shirataki, l'un des personnages du roman, étudiant-préparateur au service du « héros », Aïkawa, trouve dans la salle de bain une croix. A ce propos, une conversation originale s'engage entre lui et son patron. Donnons-en quelques extraits.

Shirataki demande : Est-ce que vous vous êtes fait chrétien ?

Aïkawa répond : Mais non ! C'est toute une histoire que l'histoire de cette croix. J'en suis le troisième propriétaire. Le premier était un homme, puis c'est une femme qui l'a eue. C'est de cette femme que je la tiens.

Shirataki reprend : Mais avez-vous l'intention de continuer à porter un objet qui pour vous ne saurait être un porte-bonheur ? Dès lors qu'on n'est pas chrétien, je ne m'explique pas trop qu'on voue un culte à une croix.

Bien que le ton de Shirataki fût aimable et conciliant, ses paroles résonnèrent dans le cœur d'Aïkawa comme si elles eussent touché la partie vitale de son être.

— Ne concluons pas si vite. Qui sait si quelque mauvais sort ne peut pas être attaché à une croix ? De qui me vient cette croix ? peu importe : la croix est en soi, une chose qu'on doit respecter depuis un temps lointain ; voilà. Après tout, les gens qui ne sont pas bouddhistes peuvent un instant dépouiller leurs idées profanes quand ils regardent une statue de Bouddha. La vue de la croix peut aussi purifier l'esprit (p. 27).

Un peu plus loin, nous apprenons les conditions étranges dans lesquelles Aïkawa, marié, a reçu cette croix de Kayoko sa maîtresse. Celle-ci en lui attachant au cou le pieux objet lui dit : Avec cette croix je vous confie ma conscience. A partir d'aujourd'hui je vivrai comme une femme qui aurait aliéné sa conscience, comme une femme ayant livré son âme aux puissances infernales. Déjà j'ai vendu mon âme aux démons (p. 29).

Kayoko a épousé un vieil homme riche, Segawa. Pensant à elle, Aïkawa s'exprime ainsi, dans un monologue intérieur. « Dans les lettres qu'elle m'a écrites, elle parle sans cesse de sa vie matérielle dont elle paraît satisfaite et, en même temps de la tristesse de son cœur, comme si elle se proposait de tenir ma passion en haleine. Comme elle a changé.... J'ai de la peine à croire que c'est là cette même Kayoko qui s'agenouillait et faisait sa prière devant une image de la Vierge » (p. 31).

Une telle conclusion, avouons-le, nous paraît mal préparée par ces prémisses posant en principe le respect dû au symbole de la croix.

Un peu plus loin (p. 89), Kayoko nous apprend elle-même à propos de la Vierge devant laquelle elle s'agenouillait, qu'il s'agit d'une image, d'une icône plutôt, qu'un Russe, Rassinoff, avait donnée à son père.

Quant à la petite croix, Aïkawa « qui la portait toujours sur lui comme un fétiche, il la voyait en imagination » (p. 65).

Cette croix, au surplus, reparait tout le long du roman comme un leit-

motiv, jusque dans les scènes les plus tragiques, les plus macabres même (p. 180, 196, 237), par exemple quand Aïkawa, nouvel Oreste, tue sur la suggestion de Kayoko son étudiant préparateur, son confident Shirataki pris, d'ailleurs, pour une autre personne.

Toute scène non seulement d'érotisme mais de simple sensualité est, du reste, bannie de ce tragique récit de Macamouné Hakoutchi.

Espérons que ce simple aperçu aidera le lecteur à entrevoir le caractère original, proprement japonais de cette œuvre, dont le thème n'est certainement pas emprunté à un roman occidental.

Terminons cependant, par une note montrant qu'avec toutes leurs différences, l'Extrême-Orient et l'Occident n'en ont pas moins des éléments communs. Cette note nous l'emprunterons à un entretien entre Kayoko et le « héros » Aïkawa. Elle lui dit : Avez-vous peur de moi, à présent que je vous laisse voir mon visage sans masque, nu ?

— Il répond « Je ne sais si vous avez vraiment ôté votre masque. Tous les êtres, hommes et femmes, que j'ai vus ces temps derniers, prétendaient avoir enlevé leurs masques. Tous en mettaient un nouveau. Je ne sais plus... » (p. 105).

Remercions MM. Asada et Charles Jacob d'avoir mis à notre portée cette œuvre si propre à nous montrer l'un des aspects nouveaux du Japon moderne. Félicitons-les du soin qu'ils ont apporté à leur tâche délicate.

Souhaitons aux *Larmes Froides* de nombreux lecteurs en France. Au fond, on ne saurait prétendre parler vraiment d'humanité, où plutôt de l'Humanité, encore moins au nom de l'Humanité, qu'à la condition de connaître de façon aussi adéquate que possible les divers éléments, fort variés, dont se compose l'ensemble ondoyant, multiforme, disparate même que désigne le vocable général. Celui-ci, en tant que tel, n'est, comme il est clair, qu'un terme abstrait. C'est un cadre qu'il faut remplir d'observations tirées de la réalité concrète, prises directement sur le vif.

M. Maçamouné Hakoutchi a sans doute pratiqué cette méthode. Mais son ouvrage ne saurait cependant pas être considéré absolument comme une « tranche de vie », un document entièrement objectif. La réalité qu'on y trouve a été transposée, modifiée au goût et au gré de l'auteur.

Cette remarque un esprit aussi cultivé, aussi pénétrant que celui de Victor Brochard l'appliquait voici quarante ans passés au *Disciple*, de Paul Bourget. L'auteur en vogue à Tokio ne saurait se plaindre d'un tel rapprochement.

ED. CLAVERY.

GASTON MIGEON. *Les collections de l'Extrême-Orient au Musée du Louvre.*
— Inde, Turquestan, Chine, Japon.

Ce petit guide élémentaire a été rédigé par un maître, le regretté M. Gaston Migeon, dominant parfaitement le sujet. L'auteur en a fait un

véritable *vade-mecum* pour quiconque désire tirer parti des remarquables Collections organisées depuis trente ans au Louvre, sous la rubrique *Extrême-Orient*, pour s'initier aux arts, aux cultes, aux traditions et à la poésie de ces immenses régions qui, dans ces derniers temps, nous ont livré la clé d'une part de leurs mystères.

Comme le savent nos lecteurs, l'essentiel de ces arts, de ces traditions, de ces légendes est venu en quelque sorte se concentrer et s'affiner, au cours des âges, — à l'extrémité orientale de l'Asie, au delà de la terre ferme, dans ce merveilleux archipel qui a nom : l'Empire du Soleil-Levant.

Le Conservateur actuel du département des objets d'Art et du Musée de Cluny, M. J. J. Marquet de Vasselot écrit avec raison dans une lettre liminaire : « Nul n'était plus qualifié pour un pareil travail (rédaction du Guide), que celui qui a créé la Section des arts de l'Extrême-Orient au Louvre et lui a consacré pendant trente ans une grande part de son activité. »

Signalons une vitrine dont ne fait pas mention le Guide et qui offre, à notre sens, de l'intérêt au point de vue, non seulement du Japon, mais de notre pays même : la collection des laques ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette. On voit donc que le goût pour les œuvres délicates du Japon a dans notre pays, des origines plus lointaines et plus relevées, qu'on ne le croit communément. En réalité, il y a pénétré alors que le Nippon restait encore hermétiquement clos, du moins en principe. Sans doute ces laques acquis par l'infortunée Reine, avaient-ils été amenés en Europe par les soins de la Compagnie hollandaise des Indes, seule autorisée à trafiquer avec les agents du Shogun.

Si le Guide proprement dit, dans l'article consacré aux laques (p. 40-43), est complètement muet quant aux boîtes et coffrets en laque d'or, ayant appartenu à la fille de Marie-Antoinette, devenue reine de France, à dix-neuf ans, il n'en est pas de même de la préface. Voici comment s'exprime, à ce sujet, l'auteur, M. Marquet de Vasselot : « A ces quatorze pièces (vases en porcelaine de la Chine et du Japon figurant au premier catalogue du Louvre (1793) vint se joindre, un peu plus tard, la charmante collection de laques du Japon que Marie-Antoinette avait formée et qui fut trouvée en 1794 chez un bijoutier de la rue Saint-Honoré où la Reine l'avait mise en dépôt. »

La Reine, dont le pinceau, ainsi que la plume, de Mme Vigée-Lebrun font revivre la grâce et le charme, se trouve ainsi, en quelque manière, la Patronne des amateurs « japonisants » de France et de Navarre.

Il serait intéressant de savoir si, comme il est probable, la collection a figuré d'abord dans les appartements de Marie-Antoinette à Versailles et à Trianon et si c'est la Reine qui a veillé à leur transport à Paris, après les terribles journées du 5-6 octobre 1789, où elle se vit elle-même transférée de par la volonté du peuple et même, des femmes de la populace, aux Tuileries.

ED. CLAVERY.

D'autre part, un problème présentant à nos yeux, dans l'Histoire Universelle, une importance capitale, si ce n'est dans l'ordre politique, du moins au point de vue psychologique, est posé par M. G. Migeon, dès le début de sa plaquette. C'est celui de la réalité *historique* de Bouddha Sakya-mouni. M. Migeon le résout immédiatement dans le sens positif. « On est à peu près d'accord aujourd'hui pour fixer au v^e siècle avant l'ère chrétienne l'existence dans l'Inde d'un prince né près de Bénarès, etc. »

Bornons-nous à noter que M. Sylvain Lévi, le maître du Collège de France, qui a consacré sa vie à l'étude méthodique de l'Inde et du bouddhisme, se montre beaucoup moins affirmatif. Dans son précieux petit volume, *L'Inde et le Monde*, dont nous rendons compte ici-même, un peu plus haut, il se contente d'énoncer ce qui suit : « Une tradition constante, qui ne se heurte à aucune difficulté historique, — fait naître le Bouddha à l'extrême limite de la civilisation indienne, au pied même de l'Himalaya. »

Cependant, deux pages plus loin, le même auteur apporte certaines réserves à cette première assertion, pourtant si prudente déjà. « On voudrait pouvoir préciser l'époque avec certitude. Toutefois il est incontestable que la « tradition de l'église singhalaise (qui place le Nirvâna en 543 avant J.-C. nécessite une correction car elle donnerait au règne d'Asoka une date trop haute. On a proposé de ramener à 460 voire à 370 avant J.-C.) la date du Nirvâna. »

D'autres traditions encore font vivre le Bouddha au ix^e siècle avant notre ère.

En réalité le problème ne paraît pas encore nettement tranché. S'il est permis d'appliquer ici, avec une légère variante, la célèbre formule de Phèdre, elle nous servira de conclusion : *Eruditi certant : adhuc sub judice lis est.*

ED. CLAVERY.

II. — PÉRIODIQUES.

Les Cahiers de Pincé, n^o 8, par H. Recouvreur.

Nos estampes japonaises polychromes. — Extrait de *La Province d'Anjou*, juillet-août 1930, Angers, Imprimerie-librairie A. Grassin, 1930.

Intéressante description rapide, par l'érudit conservateur du Musée Turpin de Brissé, M. A. Recouvreur, de la collection de 280 estampes léguée par le Comte Étienne de Saint Genys, qui a longtemps servi, avec distinction, dans la diplomatie.

Nous nous proposons de reproduire dans un prochain numéro ces pages intéressantes, précédées d'originales considérations d'ensemble sur l'art japonais en général.

Notons que l'Hôtel de Pincé, construction de la Renaissance (1523-1530), est un don du peintre Bodinier. Nous ne savons du reste si celui-ci était

amateur d'art japonais comme son confrère Lansyer qui a légué à la ville de Loches la collection que nous avons signalée dans notre dernier numéro, et dont nous nous proposons d'entretenir de nouveau nos lecteurs dans une prochaine livraison.

Le Miroir du Monde, 24 janvier 1931, deuxième année, n° 47.

L'ouverture du Parlement japonais. Le 26 décembre dernier, le Parlement japonais s'est réuni pour l'ouverture de sa session annuelle et s'est ensuite immédiatement ajourné au 22 janvier. Le Ministre de l'Intérieur, M. Adachi, a fait des déclarations annonçant l'intention formelle du Gouvernement de combattre avec toute la vigueur possible les éléments révolutionnaires et de faire obstacle par tous les moyens à la propagande bolchéviste.

THE JAPAN SOCIETY, LONDON. *Transactions and Proceedings*, volume XXVII. Thirty neath session 1929-30, 208 pages in-8°. — 22 Russell Square W. C. I, quinze shillings.

Nos distingués et très érudits collègues de la *Japan Society*, fondée à Londres quelques années avant la nôtre continuent avec une remarquable régularité la publication de leur luxueux volume annuel de Mémoires et Actes.

Nous nous proposons de revenir sur cet important recueil. En attendant, la simple traduction du sommaire de ce 27^e volume montrera le haut intérêt des sujets traités.

C. R. BOXER. *Le chant du cygne des Portugais au Japon, 1635-1639.*

J. OBATA. *Les relations et échanges entre les cultures chinoises et japonaises.*

F.-J. PELOW. *Les Mémoires de la Japan Society (1891-1929).* — Coup d'œil rétrospectif.

D^r R. A. B. PONSONBY FANE. *La famille impériale et le Shinto* (Koshitsu to Shinto), p. 47-177, cinq planches. Hors-texte, quatre illustrations dans ce texte, un arbre généalogique.

Au sujet du Miroir Sacré conservé à Isé, un passage emprunté au Père Martin est cité p. 150.

De l'article de M. F.-J. Peelow détachons ces quelques lignes susceptibles d'application pas seulement à nos confrères d'Outre-Manche.

Les vingt-six premiers volumes des *Transactions* publiés de 1893 à 1929 présentent un reflet de ce grand changement dans l'attitude des nations occidentales envers le Japon; l'intérêt de curiosité de jadis toujours complaisante (bland) et parfois même condescendante témoignée à l'égard des vieilles institutions, coutumes, arts et métiers s'est effacé depuis longtemps. Le Japon n'est plus regardé maintenant comme une nation ésotérique, etc.

Notons encore que l'origine de la Société est due à Arthur Diosy, lors

d'un Congrès International tenu à Londres le 9 septembre 1891. L'idée fut soutenue par Goh Daigoro, alors chancelier du Consulat japonais à Londres. Relevons, ce que l'auteur de l'article ne signale pas, qu'Arthur Diosy était un Londonien d'origine madgyare, ce qui peut-être le prédestinait à devenir un lien entre l'Europe et l'Asie

Bulletin de la Chambre de Commerce française du Japon. 11^e année, octobre-novembre 1930, n^o 123, p. 558-615.

Colonie française de Yokohama. Le Gouvernement de la République ayant cette année désigné un officier général des troupes de l'Indochine pour assister aux grandes manœuvres d'automne qui devaient, en présence de S. M. l'Empereur, avoir lieu dans la région d'Okayama à une centaine de kilomètres à l'Ouest de Kobé, M. le Général Debailleul est arrivé à Yokohama le 7 novembre par le paquebot *Athos II* des Messageries Maritimes.

La visite du général Debailleul au Japon n'a pas tardé à avoir sa contrepartie en Indochine, comme il ressort de la dépêche suivante, publiée le 31 décembre par la presse de Paris :

TOKIO, 30 décembre. — Le gouvernement japonais a décidé d'envoyer en Indochine le major général Boju Yama, chef de l'état-major général pour rendre visite au général Debailleul et assister aux prochaines manœuvres militaires. Il quittera Tokio le 9 janvier. — (*Agence Indo-Pacifique.*)

Le 10 novembre un déjeuner intime fut offert au général Debailleul par la Colonie française de Yokokama.

Le 11, les *Ex Service men* prièrent les Anciens Combattants français de s'unir à eux pour la célébration de l'Armistice.

Le pétrole ou plutôt les pétroles au Japon — très intéressant et instructif article, p. 559-566 — avec carte.

Les huit concessions louées à l'U. R. S. S. et exploitées par les Japonais au Nord de Sakhaline sont de beaucoup les plus productifs de tous les champs pétrolifères du Japon et de Formose.

La question du riz au Japon. Surproduction p. 572-584, en Corée 584-591.

Soies artificielles exportées de Yokohama et de Kobé, p. 606-610 principalement à destination du Canada, des Indes anglaises, des Établissements des Détroits et des Philippines.

Le Bulletin donne aussi, bien entendu, la statistique des soies, soieries et déchets exportés en octobre par les mêmes ports. Parmi les principaux pays destinataires, citons l'Australie, les États-Unis, le Canada, la France, l'Angleterre, les Indes anglaises, l'Union Sud-Africaine, la Nouvelle-Zélande, l'Uruguay, le Chili et divers pays d'Amérique du Sud, enfin la Chine....

Le commerce entre la France et le Japon, p. 604.

Revue Hebdomadaire. 39^e année, n^{os} 34, 35, 36, 24, 31 août-6 septembre 1930.
Noël Nouet. Scènes de la vie de province dans le Japon d'aujourd'hui.

A notre regret nous ne pouvons que signaler ces trois articles fort attachants où l'auteur, nouveau Balzac transporté au Japon, nous décrit d'une plume sincère, vive et alerte, plus alerte même peut-être que celle de son illustre devancier, des choses vues là-bas. Détachons du moins ce passage comme intéressant plus spécialement la France. L'auteur visite une librairie :

« Ce n'est qu'en cherchant bien que sur une tablette de bibliothèque latérale, nous apercevons, après une série de livres allemands, quelques volumes chargés de représenter la pensée et l'art de chez nous : le *Justicier* de Paul Bourget, un ou deux romans de Henry Bordeaux, la *Vie de Beethoven*, de Romain Roland, *Clarté* de Barbusse, la *Porte étroite* d'André Gide (tout près d'un *Précis d'Économie Politique* de Charles Gide). Les *Contes choisis* de Maupassant, six ou huit volumes de Zola, les *Lettres de mon moulin*, un tome de Molière, *Découvertes* par Charles Vildrac enfin quatre ou cinq recueils de nouvelles de Mérimée, Coppée, Amicis, Theuriet, édités à Tokio. Certains de ces livres, à en juger par l'état de leurs couvertures, sont à cette place depuis des années. Leur choix résulte des demandes faites au *Lycée Supérieur* pour l'explication des auteurs ou bien de fantaisies individuelles. Ce n'est guère qu'à Tokio, qu'on trouve des librairies vraiment approvisionnées de livres français.

« Nous n'avons pas toujours fait là-bas ce qu'il aurait fallu pour que la France soit estimée comme elle le mérite. N'oublions pas que nous avons au Japon et jusque dans les villes dont les Français ignorent l'existence, des hommes, des jeunes gens, des jeunes filles qui peuvent être nos amis. »

Nous hésitons d'autant moins à reproduire ce reproche ou ce regret discret, ainsi formulé par l'auteur, qu'il ne saurait s'adresser à la Société Franco-Japonaise, Nitchi Futsu Kyokai, qui depuis trente ans a fait ce qu'elle a pu pour l'intelligence mutuelle entre les deux pays. Peut-être M. N. Nouet n'en a-t-il pas entendu parler jusqu'à présent. Mais nous ne voyons dans ses remarques qu'une raison de plus pour persévérer de notre mieux dans notre œuvre.

Du reste, d'autres passages donnent au sujet des relations morales et artistiques entre la France et le Japon une note beaucoup plus favorable que celle que nous venons d'entendre. Par exemple, cette chose vue au restaurant.

Divers chromos, une marine, une nature morte, un paysage de Suisse (tous probablement venus d'Allemagne) y sont suspendus. Un autre, là-bas, vous rappelle des silhouettes familières. Levez-vous, allez l'examiner. Mais c'est l'*Angélus* de Millet. — Oui. L'*Angélus* de Millet est en grande faveur au Japon. Qui pourrait nous dire pourquoi? Y a-t-il quelqu'un qui le sache? En tout cas, vous le verrez chez tous les marchands de gravures, chez les encadreurs, dans les bazars, entre un portrait du Maréchal Nogi

et un autre de Napoléon, à côté d'un Gœthe ou d'un Tolstoï, d'un Beethoven ou d'un Lénine, et parfois à côté d'une photographie de « LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, dont le visage est voilé respectueusement d'un papier de soie grand comme une feuille à cigarettes. »

L'attrait que l'*Angélus* de Millet exerce sur l'âme japonaise ne tient-il pas, en partie tout au moins, au sentiment à la fois traditionnel et mystérieux qu'il évoque ?

En tout cas ce passage n'apporte-t-il pas une preuve de plus de ce que M. Nouet énonce plus haut sur le nombre d'hommes, de jeunes gens, de jeunes filles tout prêts à devenir au Japon, des amis de la France ?

E. C.

Le Temps, 6 juin 1930. *La Musique japonaise*, par JULIEN TIERSOT.

Figaro, 2 février 1931. *L'âme japonaise*, par ABEL BONNARD. (A propos d'un concours de poésie ouvert à Tokyo.)

La Coopération Intellectuelle, Revue mensuelle, 2^e année, n^o 24. Paris, 15 décembre 1930.

Dans cet intéressant fascicule M. Paul Stevenz, architecte, nous donne une brève mais bien substantielle étude sur la situation de l'Architecte au Japon. Par situation, il convient d'entendre ici, également, formation, études préalables. A cet égard, l'auteur nous présente un ensemble de renseignements puisés aux meilleures sources en bonne partie fournies par M. H. Keshila, Professeur d'Architecture à l'Université Impériale de Tokio, MM. Haya Kana : Tsuchiura.

Nous ne pouvons, à notre regret, entrer ici dans l'analyse de cet article — mais nous en donnerons la conclusion :

« Quelques architectes européens et américains prospèrent au Japon, mais leur clientèle reste essentiellement étrangère.

« Les programmes sont variés et divers au Japon et les constructeurs sont généralement secondés par de bons entrepreneurs qui disposent d'une main d'œuvre travaillant avec une conscience, une habileté et un sens du devoir rares dans bien des pays occidentaux. »

Ne terminons pas cette notule sans adresser nos vives félicitations à M. Henri Bonnet, qui vient de succéder à M. Julien Luchaire à la tête de l'Office français de Coopération Intellectuelle, en relation avec l'Institut International formant partie intégrante de la Société des Nations.

Agrégé des Lettres, ancien élève de l'École Normale Supérieure, M. H. Bonnet, tout jeune encore, va mettre son ardeur et sa compétence au service d'une cause dont dépend, à un si haut degré, l'avenir même de l'humanité. Celle-ci, en effet, comprend de plus en plus que la célèbre maxime inscrite au fronton du Temple de Delphes : Connais-toi toi-même, s'applique à elle-même, aussi bien qu'aux individus, aux familles, aux nations.

Les organes de cohésion, de coordination entre les éléments multiples et divers dont l'ensemble compose ce que nous appelons l'humanité sont aujourd'hui plus indispensables que jamais.

Le miracle de cette cohésion, de ces méthodes de coordination, c'est qu'elles doivent laisser à chaque élément des groupes ethniques ou nationaux entrant dans les « unités » supérieures, une large part d'autonomie, d'indépendance, de spontanéité, de personnalité. Ce miracle n'est possible que par la convergence des esprits, des volontés vers un idéal commun librement adopté par chacun des membres de la grande famille humaine.

ED. CLAVERY.

* * *

Paysages de Kioto, 12 estampes en couleurs. Éditions Yamada, Kioto.
2^e année de Taïsho (10 juin 1912).

Ces vues choisies avec un goût très sûr sont au nombre de douze, représentant les sites célèbres des environs de l'antique capitale. Les originaux sont dus aux peintres contemporains les plus renommés : Takeuchi, Morikawa, Tanaka, Yamada, Kobashi, et résidant, en général, dans la région de Kioto. Parmi les sujets capables d'exercer leur charme, même à distance près signalons : Arashi Yama, au printemps, Les Érables du pont couvert de Tsaten, littéralement pont qui mène de la Terre au Ciel....

Cet album est des plus remarquables. Nous ne pouvons que le recommander aux amateurs, fervents de l'art des Hokousai et des Hiroshigué.

A propos du sujet positif et mystique de la dernière estampe ici visée, nous ne pouvons nous empêcher de songer au fait historique démontré, qu'avant l'arrivée des apôtres de Bouddha au VII^e siècle de notre ère, plus de mille ans après le Nirvanâ, l'art des ponts était inconnu dans la terre du Yamato.

Ajoutons enfin que c'est à M. T. Okami que nous devons de connaître ce charmant recueil, où la merveilleuse nature des alentours de « Meaco » apparaît transposée par l'art de l'estampe.

ED. C.

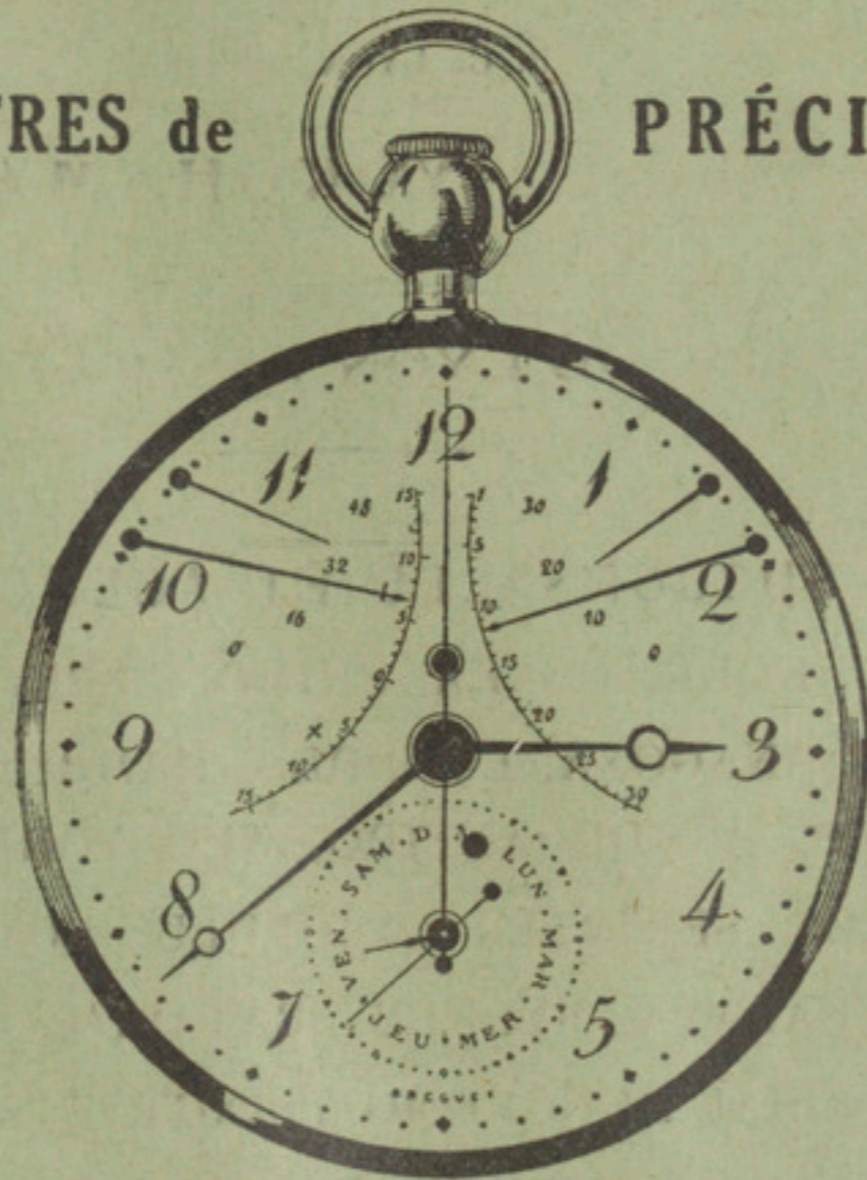
Le Secrétaire de la Rédaction, gérant :

ED. CLAVERY.

CHRONOMÈTRES de MARINE

RÉGULATEURS ASTRONOMIQUES

MONTRES de PRÉCISION



LE CHEF-D'ŒUVRE DE BREGUET
Montre établie en 1783 pour la reine Marie-Antoinette.

Breguet

HORLOGER

CHRONOMÈTRE AND WATCHMAKER

2, Rue Edouard-VII - PARIS

Téléphone : LOUVRE 03-95

Maison fondée en 1783.

Established 1783

R. C. Seine, N° 116.741.

航海用クロノメーター、(天文用整時器付)
確實精巧の時計。

棟圖ハ一七八三年「マリ、アントアネット」皇太后
ノ為メニ製造セラレタル「ブレゲ」傑作也

西曆千七百八十三年創立

巴里エツアール街ニ番地
時計舗
ブレゲ

Specie Bank de Yokohama

(THE YOKOHAMA SPECIE BANK LIMITED)

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1880

Capital souscrit : Yen 100.000.000

Réserve : Yen 76.000.000

R. C. LYON, N° 1182

Siège central à **YOKOHAMA (Japon)**

SUCCURSALE DE LYON : 5, rue de la République

SUCCURSALES ET AGENCES :

TOKYO, KOBÉ, OSAKA, SHIMONOSEKI, NAGASAKI,
 NAGOYA, LONDRES, HAMBURG,
 BUENOS-AIRES, RIO-DE-JANEIRO, NEW-YORK, SAN-FRANCISCO,
 LOS ANGELES, SEATTLE, HONOLULU, BOMBAY, CALCUTTA,
 RANGOON, SOURABAYA, SYDNEY, BATAVIA, MANILA, SINGAPORE,
 SAÏGON, SHANGHAÏ, HONGKONG, TSINGTAU, HANKOW, TIENTSIN,
 TSINAN, NEWCHWANG, PÉKING, FENGTIEN, DAIREN, CHANGCHUN,
 KAI-YUAN, VLADIVOSTOCK, HARBIN, CANTON, SAMARANG.

Opérations de la Succursale de Lyon :

Négociations et encaissements d'effets de commerce sur
 les places ci-dessus et autres places;

Vente de mandats et transferts télégraphiques :

Lettres de crédit;

Dépôts à vue et à échéance;

Achat de coupons japonais, etc.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

38, rue de Campo-Formio, Paris-13^e | **RIBAUD Michel** | Chèques postaux : Paris 1343.56

VOYAGE
du Jeune
STANISLAS AU JAPON

par **Michel RIBAUD**

*Membre de la Société Franco-Japonaise de Paris
et de la Corporation des Publicistes Chrétiens.*

TOME I. — La traversée. — Le Japon et la Grèce. — Entretiens sur la civilisation de l'Inde et de la Chine. — Le Bouddhisme et l'Évangile. — Les escales de l'Extrême-Orient : Tokio, Yokohama, Les ruines de Kamakoura.

Il a été tiré de ce volume : 25 exemplaires sur Vélin pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 25; 2000 exemplaires sur Vélin Alfa, numérotés de 26 à 2025.

Vol. in-16 jésus, 304 pages, br., sur Lafuma.	75 fr.;	franco.	FRANCE ET COLONIES	ÉTRANGER
	77 fr.		77 fr.	79 fr.
— — — — — br., sur Alfa....	30 fr.;	franco.	32 fr.	36 fr.

TORMIA

VOYAGE au JAPON
1923-24

Eugène FIGUIÈRE, Éditeur, 17, rue Campagne-Première, Paris, XIV^e

250 pages in-12, prix : 12 francs.

fici duo orbem alunt

Extrait de la Préface, sous forme de lettre adressée à l'auteur par M. Y. Oda, Membre de l'Institut du Japon, Juge à la Cour permanente de Justice Internationale de la Haye :

Chère Madame,

.....
Ce qu'il fallait pour dire à vos frères les Français la vérité, c'était de devenir Japonaise de cœur, c'était essayer de nous comprendre avec un cerveau "neuf" et non pas du haut des préjugés occidentaux.

Cela, vous l'avez réussi. Puisse votre ouvrage être lu par tous ceux qui ne recherchent pas seulement la fantaisie, mais le "vécu". Puisse le plus grand nombre de Français possible faire avec vous ce charmant voyage au VRAI Japon.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

« Les Éditions d'Extrême-Asie », Société anonyme
26, rue Lagrandière, Saïgon (Indochine)

EXTRÊME-ASIE

REVUE INDOCHINOISE ILLUSTRÉE

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'INDOCHINE

~~~~~

Cette revue, éditée sur papier de luxe et magnifiquement illustrée, donne chaque mois la synthèse intellectuelle de toutes les activités françaises en Extrême-Orient.

SPÉCIMEN GRATUIT  
POUR LES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ FRANCO-JAPONAISE  
SUR DEMANDE ADRESSÉE

26, rue Lagrandière, à Saïgon (Indochine)

## ABONNEMENTS

|                             |        |                      |
|-----------------------------|--------|----------------------|
| France et Colonies. . . . . | 1 an   | : 80 francs.         |
| sauf l'Indochine. . . . .   | 6 mois | : 45 francs.         |
| Le Numéro. . . . .          |        | 8 francs.            |
| Japon. . . . .              | 1 an   | : 16 yen.            |
| Pays étrangers. . . . .     | 1 an   | : 8 dollars U. S. A. |

~~~~~

Une réduction de 25 p. 100 sur les prix ci-dessus est accordée aux membres de la société qui adresseront leurs souscriptions à M. le Secrétaire Général de la Société Franco-Japonaise, 7, rue Chambiges, Paris, VIII^e.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

PUBLICATIONS

M. Tomeo Orami prépare un album de dessins pour illustrer l'étude de M. L. G. Numile, sur la *culture du Chrysanthème au Japon*, publiée le 15 Juin 1929 dans la *Revue Bleue* et que nous avons signalée dans le dernier *Bulletin*, LXX, p. 65.

La Société Franco-Japonaise a décidé d'accorder son patronage à cette collaboration, unissant le pinceau d'un artiste du Daï Nippon à la plume d'un écrivain de la vieille Gaule, l'un et l'autre d'un mérite reconnu.

Abrégé

d'Histoire de la Littérature Française

(en Japonais)

par M. HIDEO SEKINÉ,

Professeur à l'École des Langues Européennes.

GWAJ -:- KOKU -:- GOGAKKO

TOKYO

*La première édition de cet ouvrage justement estimé
est de 1922.*

VERRERIES SCHNEIDER

Société anonyme au capital de 1.266.600 francs.

ÉPINAY-SUR-SEINE (SEINE)

28 et 30, Route de Saint-Leu et 49, Rue de l'Yser

HORS CONCOURS — MEMBRE DU JURY A L'EXPOSITION
INTERNATIONALE DES ARTS DÉCORATIFS

VASES — LAMPES — LUSTRES D'ART

ÉCLAIRAGE

FLACONS DE LUXE

REVÊTEMENTS EN PÂTE DE VERRE

VITRAUX D'ART

R. C. PARIS N° 103-623

TÉLÉPHONE : SAINT-DENIS 213.

DÉPOT A PARIS :

54, rue de Paradis.

Téléph. Central 54-81.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

Compagnie française B. BANNO

Paris-Building, 15, Boulevard des Italiens,
(30, rue Grammont) PARIS (2^e)

Adresse télégraphique :

ONNAB PARIS

Codes télégraphiques :

BENTLEY'S ET PRIVATES

Téléphone :

LOUVRE 52-15 à 52-19

EXPORTATION — IMPORTATION

Soieries japonaises — Tegusu — Perles

COMMISSION — REPRÉSENTATION

AGENCES AU JAPON :

TÔKIÔ : 12, Izumochô-Kiôbashi-Ku.

OSAKA : 22-3 Chôme Utsubo Kitadori Nishi-Ku.

Madame Charlotte HERINCX

POUPÉES D'ART — HAUT LUXE

Raquel Meller — Madame Bovary — Chichinette 1830

ET AUTRES MODÈLES DE GRAND GOÛT

Meilleures références

NOUVELLE ADRESSE :

22, RUE DE L'ÉCHIQUIER, PARIS (X^e).

CHAPEAUX POUR DAMES

ÉLÉGANTS ET PRIX TRÈS AVANTAGEUX

M O D E S

o o o o

ALICE NOËL

R. C., Seine. N° 220.874.

21, Rue du Cirque

TÉLÉPH. ÉLYSÉES 55-30

PARIS (VIII^E)**A. AMBRUN**

TAILLEUR

46, rue de Richelieu -:- PARIS (1^{er} Arrond^t)

TÉLÉPHONE :

GUTENBERG 30-11

R. C. Seine 21.010.

COURS DE FRANÇAIS

Par l'Abbé J. CHARRON, m. a.

*Professeur en chef des cours organisés
à Kobé,
par la Société Franco-Japonaise.*

	y. s.
Gogak kenkyu no hiketsu	0,10
Tokuhon, livre premier (traduction française).	0,08
Gogaku renshu Tokuhon (livre premier)	0,08
Exercices gradués (traduction du précédent).	0,15
Gogaku renshu Tokuhon (livre deuxième)	0,10
Exercices gradués (traduction du précédent).	0,15
Vingt-cinq fables de La Fontaine	0,15
Vingt-cinq fables (traduction du précédent) [épuisé]	0,12
Exercices de conjugaison et vocabulaire.	0,12
Futsugo manabi no shiori [sous presse].	0,02

Ce cours, en partie double,
peut servir
aux Français pour apprendre le japonais
et aux Japonais pour apprendre le français.

Himeji, Librairie Inue (Japon).

A VENDRE

Une Collection complète des *Mélanges Littéraires*, revue publiée au Japon de 1904 à 1910, sous la direction de feu M. Noël Péri. Les numéros de cette revue sont épuisés et constituent un ensemble précieux pour cette période de l'histoire contemporaine du Japon.

S'adresser à M. Marcel Jordan secrétaire général de la Société Franco-Japonaise, 7, rue Chambiges.

AVIS

La *Chambre de Commerce Française du Japon* a l'honneur de faire savoir à MM. les Membres, Commerçants et Industriels, Chambres de Commerce, que suivant décision prise le 25 février 1924, au cours de l'Assemblée générale ordinaire de la Section de Yokohama, le *Secrétariat général de la Chambre* a été installé jusqu'à nouvel ordre au

N° 185, Yamashita-Cho, Yokohama,
où il y a lieu d'adresser toute correspondance.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

BANQUE FRANCO-JAPONAISE

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital : Fr. 25.000.000

Siège social : **PARIS, 33, rue Cambon**

Succursales à TÔKYÔ, KÔBE et YOKOHAMA

R. C., Seine. N° 4.979.

OPÉRATIONS DE LA BANQUE

Dépôts de Fonds.

Ordres de Bourse.

Souscriptions.

Escompte et Encaissement de Coupons français et étrangers.

Avances sur titres.

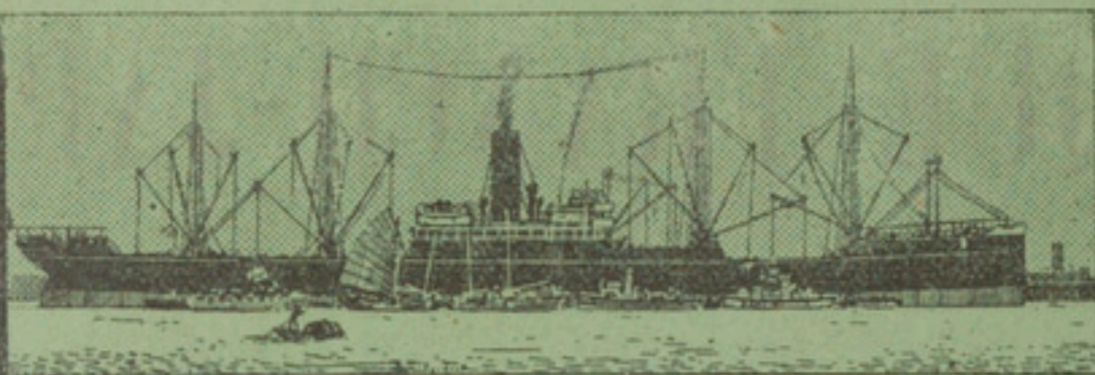
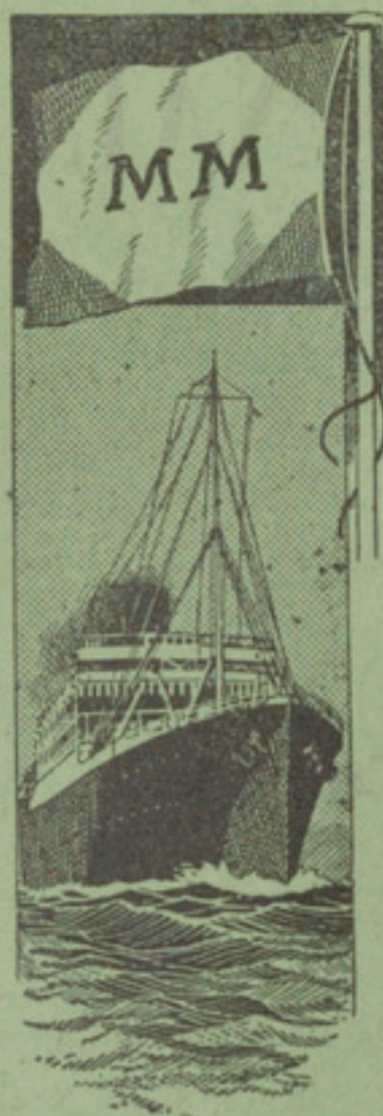
Escompte et Encaissement d'effets de commerce.

Garde de titres

Chèques et Lettres de crédit.

Transferts télégraphiques au Japon.

Change de Monnaies étrangères.



R. C., Seine.
N° 31.016 76.390.

MESSAGERIES MARITIMES

SERVICES CONTRACTUELS

DÉPARTS à DATES FIXES de MARSEILLE

POUR

L'ITALIE :- LA GRÈCE :- LA TURQUIE
L'ÉGYPTÉ :- LA SYRIE :- LES INDES
◦ ◦ ◦ L'INDO-CHINE :- LE JAPON ◦ ◦ ◦
◦ ◦ LA CÔTE ORIENTALE D'AFRIQUE ◦ ◦
MADAGASCAR :- LA RÉUNION :- MAURICE
L'AUSTRALIE :- LA NOUVELLE-CALÉDONIE

LIGNES COMMERCIALES

SERVICES RÉGULIERS AU DÉPART d'ANVERS
de LONDRES - de DUNKERQUE - du HAVRE
de LA PALLICE - de BORDEAUX - de MARSEILLE

POUR

◦ ◦ ◦ LA MÉDITERRANÉE :- L'INDE ◦ ◦ ◦
◦ L'INDO-CHINE :- L'EXTRÊME-ORIENT ◦

VOYAGES CIRCULAIRES EN MÉDITERRANÉE

Par les paquebots de luxe :

“ SPHINX ”

“ LOTUS ”

“ LAMARTINE ”

“ PIERRE-LOTI ”

Prix minimum : 1950 fr. en 2^e cl. :- 3100 fr. en 1^{re} cl.

BROCHURE SPÉCIALE ADRESSÉE SUR DEMANDE

CONSIGNATION - TRANSIT - REPRÉSENTATION

POUR TOUS
RENSEIGNEMENTS
S'ADRESSER A

PARIS

Siège social
Passages — Services

8, Rue Vignon
9, Rue de Sèze

MARSEILLE

Agence Générale
3, Place
Sadi-Carnot

LONDRES

72-75
Fenchurch Street

YOKOHAMA

9 Bund

Les messageries Maritimes
sont, en outre, représentées
dans tous les ports desservis
par leurs navires, ainsi que
dans les principales villes de
France et de l'Étranger par
des Agents et des Corres-
pondants.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

CHARGEURS RÉUNIS

Compagnie française de Navigation à vapeur

Société anonyme au capital de 50.000.000 francs.

R. C., Seine. N° 29.122

SERVICES POUR :

== LA CÔTE OCCIDENTALE D'AFRIQUE ==

==== L'INDOCHINE =====

==== L'AMÉRIQUE DU SUD =====

Pour tous renseignements s'adresser à :

PARIS

Siège social : 1, boulevard Malesherbes (Téléphone : Élysées 42-87, 42-88).

Bureau des marchandises : 1, boulevard Malesherbes (Téléphone : Élysées 06-22).

Bureau des passages : 2, rue Halévy (Téléphone : Central 85-21).

DUNKERQUE

Agence générale : place Alfred-Petyt.

LE HAVRE

Agence générale : 99, boulevard de Strasbourg.

BORDEAUX

Agence générale : 1 et 3, allée de Chartres.

MARSEILLE

Représentants : MM. WORMS et C^{ie}, 28, rue Grignan.

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

FABRIQUE D'HORLOGERIE

L. LEROY & C^{ie}

7, Boulevard de la Madeleine, 7

PARIS



HORLOGERS DE LA MARINE

Watch and Chronometer Manufacturers



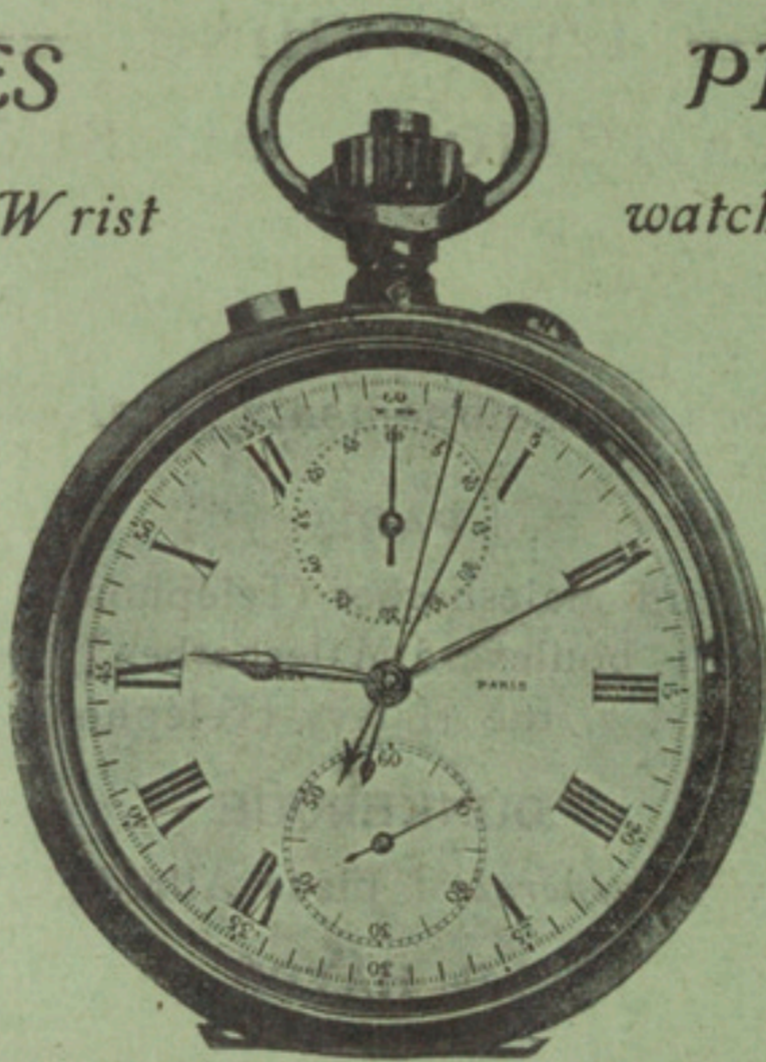
CHRONOMÈTRES

MONTRES

PENDULES

⇒ *Wrist*

watches ⇒



Agents in Japan : Alsot, Brissaud & Co.,
Yamanaka Ginko Building, 17 I-chome, Minami-denmachi
Kyobashi-ku, Tokio
and Tokiwa Building, 30 Akashi-machi, Kobé

Restaurants Japonais à Paris

(3 sur la Rive Droite, 1 sur la Rive Gauche)

Maison OKAYSE

30, rue Vineuse
(près la place du Trocadéro)

Maison TOKIWAI

9, rue Chalgrin (XVI^e)

Maison CERVAL

7, rue du Débarcadère
(près la porte Maillot)

Maison CUJAS (pour étudiants)

20, Rue du Sommerard (V^e)
(Quartier La in)

SOCIÉTÉ DE BANQUE SUISSE

Fondée en 1872

Capital et Réserves : 209 millions de francs suisses

Siège de GENÈVE, 6-10, Corrairie

Gestion de fortunes — Garde de titres — Ordres de Bourse

Ouverture de comptes à un ou plusieurs noms

Toutes opérations de Banque — Renseignements Financiers

PARIS-PRESSE

*Quotidien de la vie artistique,
littéraire et mondaine*

52, Rue Taitbout, PARIS (IX^e)

Spécimen gratuit sur demande, pour les membres de la Société Franco-Japonaise

TAKARA NO YAMA

(Montagne de Choses précieuses)

Antiquités

Curiosités

12, rue Bonaparte, Paris VI^e

Estampes, kakemono, nets'ké, inrô, ét offes de soie brochée du Japon.

Produits d'Extrême-Orient : saké, shoyu, thé, riz, livres, albums, etc.

IMPORTATION

EXPORTATION

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

Messageries Maritimes

PAQUEBOTS-POSTE FRANÇAIS

LIGNES RÉGULIÈRES AU DÉPART DE MARSEILLE, pour :

L'ITALIE, LA GRÈCE, LA TURQUIE, L'ÉGYPTE
 LA SYRIE, LES INDES, L'INDOCHINE, LA CHINE, LE JAPON
 L'Océan Indien, MADAGASCAR
 LA RÉUNION, L'AUSTRALIE, LA NOUVELLE-CALÉDONIE

SERVICES COLONIAUX

Saïgon, Singapore		Madagascar, Afrique du Sud
Saïgon, Les ports du Tonkin		Côtes Est et Ouest de Madagascar
Colombo, Calcutta		Nouméa, Nouvelles-Hébrides

LIGNES COMMERCIALES

Au départ d'Anvers pour	{	Marseille, Port-Saïd, Djibouti, Colombo. L'Indo-Chine, la Chine, le Japon.
Au départ d'Anvers pour	{	Port-Saïd, Aden. Colombo, Pondichéry, Madras, Calcutta.
Au départ de Londres pour	{	Marseille, la Grèce, la Turquie. La Mer Noire.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS, AINSI QUE POUR PASSAGES ET FRET
s'adresser à :

PARIS : Direction Générale, 9, rue de Sèze.

MARSEILLE (Expl.), 3, Pl. Sadi-Carnot.

LONDRES, 72, 75, Fenchurch Street.

DUNKERQUE, 7 bis, Place d'Armes.

ANVERS, chez MM. Gellatly, Hankey et C^{ie}, 14, Rue de l'Empereur.

BORDEAUX, 7, Allées de Chartres.

LE HAVRE, 117, Boul. de Strasbourg.

LYON, 7, Place des Terreaux.

La Compagnie est, en outre, représentée dans tous les ports desservis par ses Paquebots, ainsi que dans les principales villes en France et à l'Étranger, par des Agents et Correspondants.

Agence à Yokohama : N° 9, BUND

PRIÈRE DE MENTIONNER CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

Société d'Oxygène et d'Acétylène du Japon

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE

Capital : 4.000.000 de francs

Siège social : 48, rue Saint-Lazare, PARIS

Téléphone : TRUDAINE } 00-84
à
00-89

Adresse télégraphique : OXYJAPONXO PARIS

Président : **MONSIEUR BERTIN C.** *

de son vivant

Membre de l'Institut

Directeur du Génie Maritime

Président de la Société Franco-Japonaise de Paris

USINES A :

★ ★ ★ ★ ★ **SAKURAJIMA-OSAKA** ★ ★ ★ ★ ★

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ **HIOGO** ★ ★ ★ ★ ★

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ **KANAGAWA** ★ ★ ★ ★ ★

AIR LIQUIDE, OXYGÈNE, AZOTE
ACÉTYLÈNE DISSOUS, CHALUMEAUX COUPEURS
ET SOUDEURS DE TOUS SYSTÈMES
RÉPARATIONS DE CHAUDIÈRES MARINES

PRIÈRE DE MENTIONNER CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.

L'AIR LIQUIDE

Société Anonyme pour l'Étude et l'Exploitation des Procédés Georges CLAUDE
 Capital : 60 Millions de francs. — 48, rue S^t-Lazare, Paris. — R. C. Seine 53.868.
 Téléphone : Trud. 00-84 à 00-89.

OXYGÈNE, AZOTE, AIR

COMPRIMÉS OU LIQUIDES.

ACÉTYLÈNE DISSOUS

ARGON, NÉON, GAZ RARES

MACHINES A

AIR LIQUIDE, OXYGÈNE, AZOTE

DE TOUTES DIMENSIONS

COMPRESSEURS POUR TOUS GAZ,

TOUS DÉBITS, TOUTES PRESSIONS

MATÉRIEL POUR SOUDURE AUTOGÈNE & DÉCOUPAGE

USINES DE PRODUCTION :

<u>FRANCE</u>		<u>BELGIQUE</u>	<u>ESPAGNE</u>	<u>CANADA</u>
BOULOGNE-SUR-SEINE	MARSEILLE	OUGREE-LEZ-LIÈGE	BILBAO	MONTREAL
BAGNOLET	MONTLUÇON	ANVERS	SÉVILLE	TORONTO
AUDINCOURT (Belfort)	NANCY	COUILLET	GIJON	WINNIPEG
BORDEAUX	NANTES	GAND	BARCELONE	HALIFAX
LE HAVRE	PETIT-QUEVILLY			VANCOUVER
LA MADELEINE-LEZ-LILLE	SAINT-NAZAIRE	<u>SUÈDE</u>	<u>PORTUGAL</u>	CALGARY
HENIN-LIETARD	SAINT-CHAMOND	MALMOE	PORTO	LONDON
LYON	STRASBOURG			
ROUSIES-LES-MAUBEUGE	LONGWY			
LA ROCHELLE	MULHOUSE			
CHALON-SUR-SAÔNE	LE MANS	<u>AFRIQUE DU NORD</u>		
CAEN	LA SEYNE	ALGER, BONE, ORAN, CASABLANCA, TUNIS		
REIMS				
<u>JAPON</u>		<u>ÉGYPTE</u>		
HIOGO, OSAKA, KANAGAWA, SÉOUL (CORÉE)		PORT-SAID, LE CAIRE		

DÉPOTS DANS LES GRANDES VILLES

PRIÈRE DE FAIRE RÉFÉRENCE A CE BULLETIN EN ÉCRIVANT AUX ANNONCEURS.



Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, Rue de Rivoli, PARIS (1^{er})

ANNONCES

Le *Bulletin* est envoyé à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indochine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page	150 francs.
Une demi-page.	80 francs.
Un quart de page.	50 francs.

Ce tarif est majoré de :

- 50 p. 100 pour la 1^{re} et la dernière page de chaque cahier d'annonces ;
- 100 p. 100 pour la 2^e et la 3^e page de la couverture ;
- 150 p. 100 pour la 4^e page de la couverture.

Pour les insertions en caractères japonais, les tarifs sont doublés.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages fournis par l'annonceur au tarif de : 300 francs, pour un encartage pesant 50 grammes ou moins de 50 grammes; 450 francs, pour un encartage pesant plus de 50 grammes

CONTRÔLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

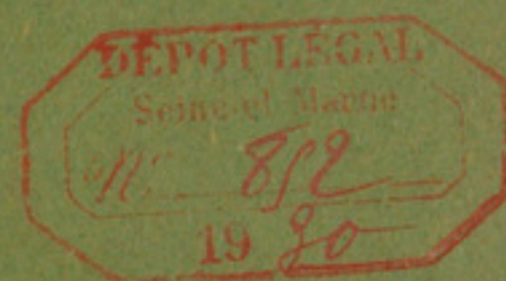
MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD

N° 71

BULLETIN



de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900

會協佛日



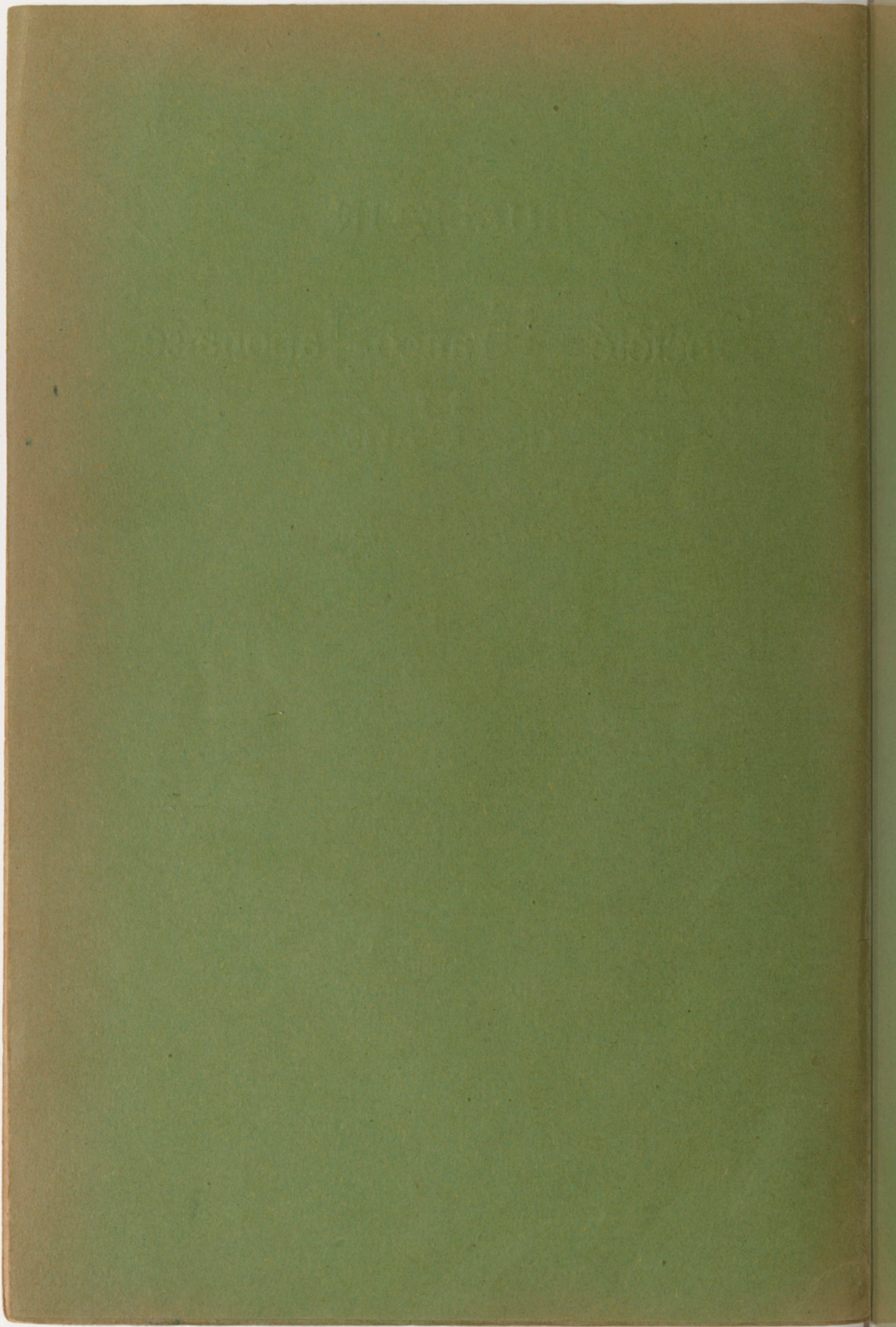
SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue du Bois-de-Boulogne)

PARIS

—
1930



會協佛日



Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, Rue de Rivoli, PARIS (1^{er})

ANNONCES

Le *Bulletin* est envoyé à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indochine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page	150 francs.
Une demi-page	80 francs.
Un quart de page	50 francs.

Ce tarif est majoré de :

- 50 p. 100 pour la 1^{re} et la dernière page de chaque cahier d'annonces;
- 100 p. 100 pour la 2^e et la 3^e page de la couverture;
- 150 p. 100 pour la 4^e page de la couverture.

Pour les insertions en caractères japonais, les tarifs sont doublés.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages fournis par l'annonceur au tarif de : 300 francs, pour un encartage pesant 50 grammes ou moins de 50 grammes; 450 francs, pour un encartage pesant plus de 50 grammes

CONTRÔLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD

Société Franco-Japonaise
N° 423
19 31

N° 72
(2^e de 1930)

BULLETIN
de la
Société Franco-Japonaise
de Paris

Fondée le 16 Septembre 1900

會協佛日

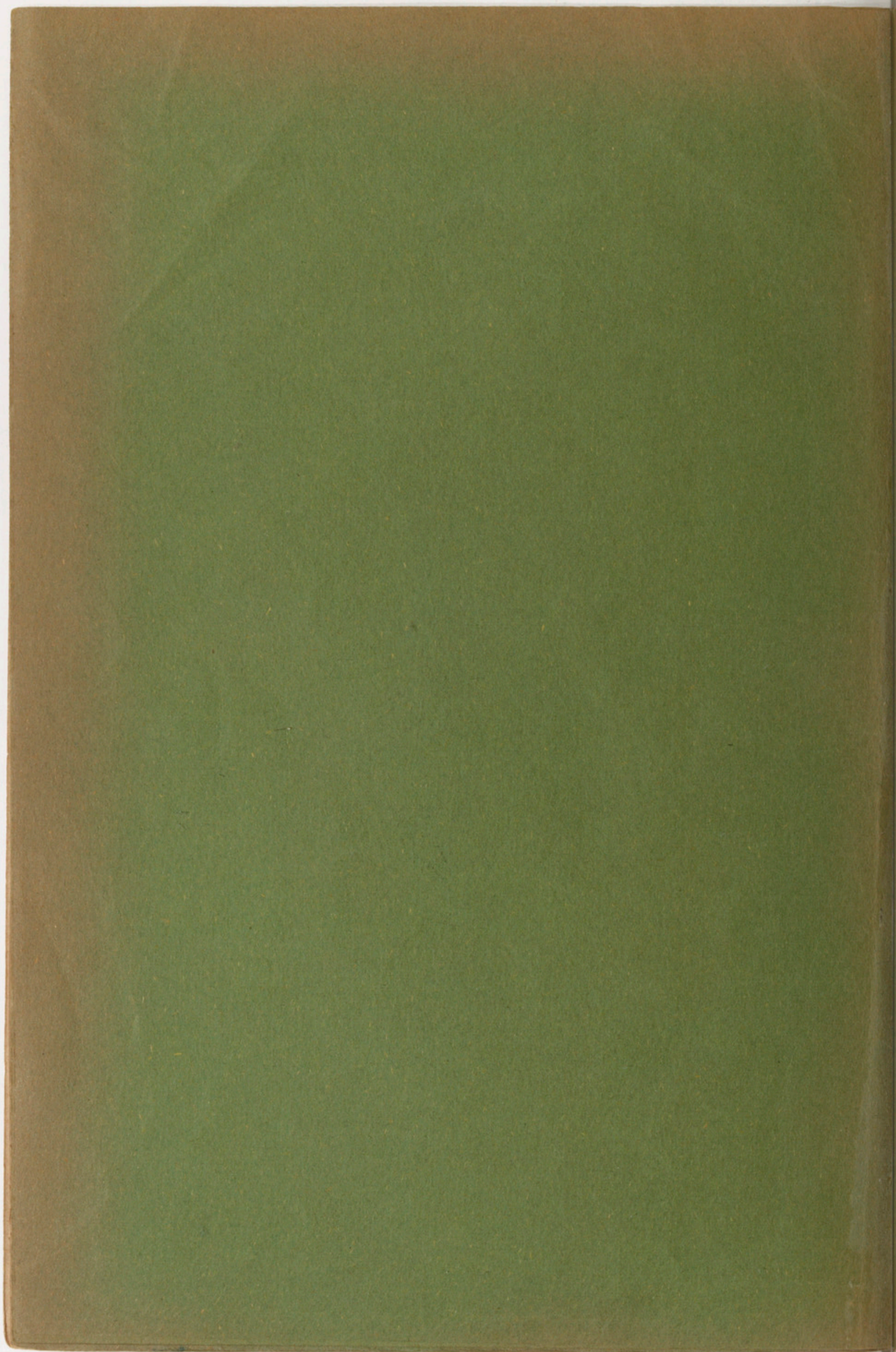


SIÈGE SOCIAL :
PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, RUE DE RIVOLI, (1^{er})

Bibliothèque de la Société et Secrétariat : Musée d'Ennery (59, Avenue Foch).

PARIS

—
1931





Société Franco-Japonaise DE PARIS

FONDÉE LE 16 SEPTEMBRE 1900

SIÈGE SOCIAL :

PALAIS DU LOUVRE — PAVILLON DE MARSAN
107, Rue de Rivoli; PARIS (1^{re})

ANNONCES

Le *Bulletin* est envoyé à tous les membres de la Société, tant en France qu'au Japon. Il se trouve en lecture à bord des paquebots des principales lignes de navigation desservant les ports de Chine et du Japon, dans les bibliothèques des Chambres de Commerce françaises et japonaises les plus importantes, et dans celles d'un certain nombre de Sociétés géographiques, commerciales, industrielles et autres de la France, de l'Indochine et de l'étranger. De plus, 100 exemplaires en sont remis au Ministère de l'Instruction Publique qui les répartit entre les bibliothèques universitaires et municipales de la France.

Le *Bulletin*, dont l'impression, les illustrations, la valeur des matières insérées, font une publication de luxe, constitue, en raison de sa circulation étendue dans un milieu spécial, tant en France qu'au Japon, un organe de publicité particulièrement avantageux aussi bien pour les Français désireux de se créer une clientèle au Japon que pour les Japonais soucieux de faire connaître en France et aux voyageurs se rendant au Japon, leurs industries ou leurs établissements.

TARIF POUR QUATRE INSERTIONS CONSÉCUTIVES

Une page	150 francs.
Une demi-page	80 francs.
Un quart de page	50 francs.

Ce tarif est majoré de :

- 50 p. 100 pour la 1^{re} et la dernière page de chaque cahier d'annonces;
- 100 p. 100 pour la 2^e et la 3^e page de la couverture;
- 150 p. 100 pour la 4^e page de la couverture.

Pour les insertions en caractères japonais, les tarifs sont doublés.

ENCARTAGES

Il est accepté des encartages fournis par l'annonceur au tarif de : 300 francs, pour un encartage pesant 50 grammes ou moins de 50 grammes; 450 francs, pour un encartage pesant plus de 50 grammes

CONTRÔLE DES INSERTIONS ET ENCARTAGES

La Société se réserve d'accepter ou de refuser les insertions ou encartages proposés.

MODE DE PAIEMENT

Le montant des insertions et encartages acceptés par la Société et munis par l'annonceur du bon à tirer ou à encarter est payable sur justification contre reçu du Trésorier.

COULOMMIERS
IMPRIMERIE
PAUL BRODARD

